This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TO THE MEMORY OF

LIEUT.-COL. JOHN SHAW BILLINGS

M.D., D.C.L., LL.D.

FIRST DIRECTOR OF

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

WHO BY HIS FORESIGHT ENERGY AND

ADMINISTRATIVE ABILITY

MADE EFFECTIVE

ITS FAR-REACHING INFLUENCE

"HE IS NOT DEAD WHO GIVETH LIFE TO KNOWLEDGE"

JOHN SHAW BILLINGS MEMORIAL FUND

FOUNDED BY ANNA PALMER DRAPER

TIFFANY & CO.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

LOUIS DE BOISSY
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

ŒUVRES DE THÉATRE

DE

M. DE BOISSY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée,

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
610550 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1932 L

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

MARQUIS DE LA VRILLIERE & de Château-neuf ſur Loire, Baron d'Ervy, d'Yevres-le-Châtel, & autres lieux; Commandeur des Ordres du Roi, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, & des Commandemens & Finances de Sa Majeſté.

'OSE te dédier mes Œuvres dramatiques;
Et ta bonté me l'a permis.
Tu crains les lieux communs des froids panégyriques :
J'ai la même frayeur ; raſſure tes eſprits.
Un encens trivial eſt toujours mépriſable :
L'Art d'un Auteur conſiſte à l'éviter ;
Et le plus court éloge eſt le plus agréable
Aux Grands qui, comme toi, ſavent le mériter.

EPITRE.

Dans le rang éclatant où l'on te voit paroître,
Tu fais voir ce qu'on n'a point vû;
Un Miniſtre digne de l'être,
Et par droit de naiſſance, & par droit de vertu;
Aimé de ſes égaux, eſtimé de ſon Maître;
A qui l'orgueil eſt inconnu;
Ayant, comme la Cour, la Ville pour amie,
Et comblé de faveurs, ſans exciter l'envie.
Je me borne à ces traits; tu dois les avouer:
La vérité les juſtifie;
Et ton nom, cher à tous, ſuffit pour te louer.

PRÉFACE

Pour les œuvres de M. de Boissy.

UNE allégorie ingénieusement imaginée, & heureusement soutenue par un rempliſſage brillant qui peint les mœurs du jour, & qui saiſit les ridicules nouveaux, voilà le genre de Comédie dont M. de Boiſſy peut être regardé comme l'inventeur. Ses œuvres dramatiques ſe trouvoient depuis long-temps diſperſées; & il n'étoit pas facile de raſſembler ces enfans d'un même pere. Quoiqu'ils ne fuſſent pas égaux en mérite, on vouloit cependant les avoir tous, pour examiner la reſſemblance de leurs traits ou la différence de leur génie. On entreprend de les réunir dans cette édition, & cette collection nombreuſe manquoit à notre littérature.

Le premier né de la Muſe dramatique de M. de Boiſſy, eſt l'*Amant de ſa femme*,

ou *la Rivale d'elle-même*, dont le ſujet avoit été traité anciennement & avec ſuccès, par le Comédien Dorimon. Cette pièce n'eſt donc, pour ainſi dire, qu'un enfant adoptif, que M. de la Font avoit déjà fait reparoître pour ſon acte intitulé, *la Femme*, dans l'opera des *fêtes de Thalie*. Malgré quelques ſcènes de rempliſſage qui ſe trouvent dans cette premiere Comédie de M. de Boiſſy, on s'apperçut que ce Poëte ingénieux pouvoit devenir un jour un des brillans ſoutiens de notre théâtre. Un mari voit danſer ſa femme à un bal ſans la reconnoître, en devient éperdûment amoureux, déclare ſa paſſion, s'apperçoit enfin de ſon erreur, & promet d'être fidèle à l'avenir: voilà le fond de cette pièce.

Dans l'ingénieux prologue qui précède la Comédie de l'*Impertinent*, on voit avec plaiſir un Auteur qui ne peut garder l'anonyme, & qui ſe découvre malgré lui-même. Ces deux fous de Poëtes, l'un comique, l'autre tragique, forment une ſcène variée & plaiſante. Le principal Acteur dans la Comédie, part pour Dieppe, termine ſon voyage à la premiere poſte, revient à Paris, veut ſe préſenter en bottes & tout crotté dans une compagnie de fem-

mes, refuſe de lire un papier d'où dépend le gain ou la perte d'un procès, s'emporte contre un Tailleur qui ne lui a pas fait un habit en trois jours, donne un ſoufflet à ſon valet qui ne parle pas, faute d'avoir eu le temps d'ouvrir la bouche, accable ſa maîtreſſe de reproches injuſtes, ſans vouloir écouter ſa juſtification, bruſque ſon futur beau-père dans le temps qu'il a le plus d'intérêt de le ménager, & retarde enfin la concluſion de ſon mariage par des bruſqueries & des vivacités inexcuſables: tous ces traits fourniſſent des ſcènes plaiſantes, mais auroient pu ſe réduire en une pièce d'un Acte.

La Comédie du *Babillard* en avoit trois, lorſque M. de Boiſſy la compoſa; mais l'Auteur ſentit que parmi les caractères que l'on expoſe ſur la Scène, il y en a qui ne doivent pas l'occuper ſi long-temps. Il refondit ſa pièce en un ſeul Acte; ce qui lui donne une préciſion qui n'eſt pas un des moindres mérites de ce drame. Le caractère du Babillard y eſt exprimé dans toute ſa force, & avec une vivacité extrêmement agréable au théâtre. On y trouve le vrai ton, la vraie gaieté de la bonne Comédie.

La Tragédie d'*Alceſte* fit connoître à M. de Boiſſy combien il eſt difficile d'obtenir à la fois les faveurs de Thalie & celles de Melpomene. Dans le ſujet d'Euripide, M. de Boiſſy introduit un grand Prêtre ſcélérat, qui ſe donne pour tel, & qui fait horreur ſans exciter les grands mouvemens tragiques. Cette Tragédie pèche du côté de l'intérêt; mais on y trouve des détails qui ne ſont pas ſans mérite. Quinault eſt celui de nos Poëtes qui, dans ce ſujet intéreſſant, a le plus approché de la perfection de l'Auteur grec.

M. de Boiſſy revint à Thalie, & ſe conſola avec elle des rigueurs de Melpomene. Sa petite pièce du *François à Londres* eut le ſuccès le plus flatteur. Le but de cette agréable Comédie eſt de montrer que la France & l'Angleterre peuvent produire également des gens ſenſés & des perſonnages ridicules. Quoique les François ſoient les plus maltraités dans cette pièce, ils ont été les premiers à rire des défauts qu'on leur impute. Les Anglois ſe ſont plaints qu'on avoit outré leur caractère: il ſeroit à ſouhaiter que tous les Auteurs dramatiques obſervaſſent auſſi exactement que M. de Boiſſy, les règles

de l'équité & de la bienſéance, lorſqu'ils entreprennent de ridiculiſer les mœurs d'une nation.

Un Magiſtrat ſage & raiſonnable devient impertinent, groſſier, querelleur, ſpadaſſin pour plaire à une femme d'un caractère auſſi biſarre que déteſtable. Un Mouſquetaire vif & impétueux s'occupe ſérieuſement à jouer le rôle d'un homme grave & ſenſé, pour s'inſinuer dans les bonnes grâces d'une eſpèce de Prude qui moraliſe à perte de vue. Voilà les objets que préſente la pièce intitulée, l'*Impertinent malgré lui*. On y voit auſſi une fille de condition qui prend plaiſir à tourner ſa mere en ridicule, réduit deux amis à ſe couper la gorge, & viole toutes les bienſéances de ſon état & de ſon ſexe. Tout l'eſprit & tout l'enjouement que l'Auteur a répandus dans cette Comédie, n'ont pu faire diſparoître ces défauts.

Le *Badinage* eſt une eſpèce de Parodie de l'Opera d'*Hippolite & Aricie*, dont M. de Boiſſy a fait une critique ſévère, quoique juſte à certains égards. Il y a de très-jolis morceaux dans cette petite pièce, parmi pluſieurs traits juſtement condamnés. Le Public éclairé rendit juſtice aux talens de M. Rameau, & au travail de l'abbé Pellegrin.

La Comédie des *deux Nièces* contient quelques ſcènes agréables. Celle du Chevalier, faiſant à Lucile une déclaration enveloppée ſous le voile d'une fable, eſt ingénieuſe. On a ſurtout applaudi à la maniere dont s'y prend Lucile pour écrire à ſon amant; mais on eſt ſurpris de voir deux femmes qu'on veut marier ſelon leur goût, & qui travaillent elles-mêmes à reculer leur bonheur. Les rôles du Commandeur & de Lucile ſont naturels, & tiennent de la bonne Comédie. Il y a beaucoup d'eſprit dans cette pièce, plus agréable à la lecture qu'à la repréſentation. Elle eſt pleine de portraits, dont pluſieurs ſont bien faits.

Sur l'expoſition du *pouvoir de la Sympathie*, on s'attend à trouver dans le reſte de la pièce des ſcènes de ſentiment. Le ſujet étoit heureux, & paroiſſoit devoir fournir des ſéductions intéreſſantes; mais M. de Boiſſy étoit fait pour égayer plutôt que pour attendrir les ſpectateurs.

On ne ſait pas pourquoi le grand Rouſſeau ne trouvoit point de ſel dans les *Dehors trompeurs*, qui pétillent d'eſprit. On avoit lieu d'attendre plus d'indulgence de la part d'un Poëte qui avoit lui-même ſi

mal réuſſi au theâtre; il y a ſans doute des défauts dans cette pièce; mais ce ne ſont aſſurément pas ceux que Rouſſeau lui reproche. Les Cenſeurs judicieux ont blâmé l'impoliteſſe du Baron à l'égard de ſa maitreſſe, ſon peu de pénétration au ſujet des confidences que lui fait le Marquis, l'indécence du long ſéjour de Lucile chez ſon amant. Tous ces défauts n'empêcheront pas que cette Comédie ne ſe ſoutienne avec ſuccès. Les portraits y ſont plus vivans, plus coloriés, mieux encadrés que dans les autres drames du même Auteur. Mais comme il falloit à ce drame, pour réuſſir, des Spectateurs françois, il n'eſt pas étonnant que Rouſſeau, qui étoit en quelque ſorte étranger à ſa patrie, & pour qui le charme de la repréſentation & le plaiſir de l'application étoient perdus, n'ait pu goûter cette Comédie.

Au plus brillant ouvrage de M. de Boiſſy a ſuccédé une de ſes plus médiocres productions, l'*Embarras du choix*. Une fille auſſi raiſonnable que Lucile doit-elle être embarraſſée dans le choix des deux partis qu'on lui propoſe? L'un eſt un petit-maître, l'autre un ſot campagnard. Lequel obtiendra la préférence? ni l'un ni l'autre. Lucile ſe

déclare en faveur d'un homme de mérite qui n'étoit point au nombre des ſoupirans, & qui ne s'étoit jamais douté qu'on penſât à lui. Il y a dans cette pièce, comme dans pluſieurs autres du même Auteur, certains caractères dont l'eſpece humaine ne fournit point de modèles.

On trouve des ſcènes ingénieuſes, des ſituations ſingulieres dans la *fête d'Auteuil* ou *la fauſſe Mépriſe*. Elles ſont occaſionnées par des déguiſemens d'hommes en femmes & de femmes en hommes, qui donnent à cette pièce l'air d'une fable romaneſque, où l'on apperçoit toute l'impoſture de l'Art.

On ne peut guères ſe prêter à la fiction qui ſert de fondement à l'*Epoux par ſupercherie*. Un Milord prêt à ſe marier, & peu curieux d'épouſer ſa femme qu'on lui deſtine, ſubſtitue à ſa place un Marquis françois, qui, ſans que la partie intéreſſée s'en apperçoive, joue le rôle du Milord juſqu'à la conſommation du mariage incluſivement. Il n'eſt pas étonnant que le valet du Marquis prenne ſon maître pour un fou, lorſque celui-ci lui raconte ſérieuſement ſon aventure. Ce manque de vraiſemblance eſt preſque le ſeul défaut de cette Comédie, dont les détails ſont ſi agréables,

ſi ingénieux, ſi brillans, ſi comiques. Une hiſtoire du temps a fourni à l'Auteur l'idée de cette pièce.

Dans le *Sage étourdi*, Léandre préfère la tante à la nièce, parce qu'il aime l'une plus que l'autre; il n'y a là ni ſageſſe ni étourderie: il eſt tout ſimple de s'attacher à ce qui plaît davantage. On eſt pourtant ſurpris de voir la froide Éliante accepter la main d'un jeune homme auſſi vif que Léandre, & la ſémillante Lucinde ſe déclarer pour un indolent tel que Dorante. On auroit pu intituler ce drame les *Mariages mal aſſortis*. Il y a de la fineſſe dans pluſieurs ſcènes, & des vers heureuſement ſemés de côté & d'autre.

Le *Médecin par occaſion* préſente des traits de bon comique. Il y a peu de pièces où l'Auteur ait répandu autant de gaieté que dans cette ſatyre des Médecins, la plus piquante qui ait été faite contre eux depuis Moliere. Le Baron poſſédé du démon de la rime, reſſemble un peu au Baliveau de la *Métromanie*. C'eſt d'ailleurs un original fort plaiſant: le Valet Champagne n'eſt pas moins agréable. La ſcène, quoique peu naturelle, de Monval caché derriere ſon portrait, fait auſſi beaucoup de plaiſir; mais on trouve dans

cette pièce quelques ſcènes hors de la nature, & un dénouement ſans vraiſemblance.

La *Folie du jour* eſt une ingénieuſe bagatelle. La folie dont il eſt ici queſtion, eſt celle de jouer la Comédie ſur des théâtres particuliers. On reconnoît bien dans cette pièce le caractère d'eſprit de l'Auteur, qui eſt de jouer ſur le mot, & d'épuiſer toutes les applications qu'on peut en faire.

M. de Boiſſy a travaillé pour les deux théâtres, François & Italien; ſur l'un & l'autre ſes ſuccès ont ſurpaſſé ſes diſgrâces. On vient de parler de toutes les pièces qui ont été jouées à la Comédie Françoiſe; en voici d'autres qui appartiennent aux Italiens.

Quelques aventures qui faiſoient du bruit à Paris, ont fourni l'idée du *Triomphe de l'interêt*, petite pièce auſſi ingénieuſe que ſatyrique. La ſcène de Phédre & d'Hippolite, dont tout le monde ſentit alors la malignité, ne ſeroit pas entendue aujourd'hui de la plûpart des Spectateurs. Ces aventures ſont celles du Juif Dulis & de la Péliſſier, de la vieille Duclos & du jeune Duchemin, que cette Actrice avoit épouſé. On pouvoit plutôt appeller cette pièce le *Triomphe du vice*; car le vice y triomphe de-

puis le commencement jusqu'à la fin. L'honneur y succombe & devient la victime de l'intérêt; mais cette Comédie est écrite avec feu, & pétille d'esprit.

Si ce même esprit caractérisoit le bon comique, le *Je ne sçais quoi* présenteroit une longue suite de bonnes scènes. Vénus, Apollon, un Géometre, un Suisse, un Petit-maître, le Public féminin, un Acteur de la Comédie, un Musicien, une Danseuse viennent consulter le *Je ne sçais quoi* dans sa grotte: il refuse de les suivre, ne les trouvant pas dignes de posséder ses charmes. L'Actrice Sylvia est la seule qui le détermine à partir; & pour finir la pièce, on le fait entrer dans le régiment de la calotte.

La petite Comédie intitulée la *Critique*, consiste dans un assemblage de dialogues ingénieusement écrits: on y trouve aussi quelques pointes dont on sçait que l'Auteur n'étoit pas ennemi. Les Acteurs sont Apollon, Thalie, la Critique, un Auteur satyrique, un homme singulier, la Médisance, le Vaudeville, Arlequin, la Contredanse, le Tambourin, le Menuet: toujours des êtres moraux personnifiés & force portraits. Les scènes de l'homme singulier & de la Médi-

ſance ſont ingénieuſes, & cette pièce eſt fort gaie. Elle eſt précédé d'un Prologue intitulé, l'*Auteur ſuperſtitieux*. Ce Prologue eſt lui-même une eſpece de petite Comédie compoſée de huit ſcènes. Un rêve épouvantable vient allarmer Clitandre: il voit ſa maitreſſe entre deux cornes de taureau, ſon Procureur buvant avec ſa partie adverſe, la ſalle de ſpectacle changée en une vaſte ſolitude. Quel augure pour un ſuperſtitieux qui dans le même jour doit ſe marier, attend la déciſion d'un procès, & fait repréſenter une pièce nouvelle! On lui annonce la perte de ſon procès, ce qui le confirme dans ſes idées ſuperſtitieuſes: mais ſa maitreſſe lui mande que ſon pere conſent à leur union; il a moins de foi à ſes ſonges. Il ne reſte plus que ſa pièce; & ſans doute il fut bien guéri de ſes folies; car elle eut beaucoup de ſuccès.

La vie eſt un ſonge eſt une traduction ou une imitation d'une pièce italienne, dont le titre eſt *La vita è un ſogno*, & qui étoit elle-même une verſion de Calderon. Elle porte, dans l'original eſpagnol, le titre de *La vida es ſueño*, & a été traduite en françois par M. Geulette. Les bouffonneries d'Arlequin déparent l'ouvrage de M. de Boiſſy,

Boiſſy, qui d'ailleurs attache & intéreſſe : le fond en eſt riche & neuf.

Les Etrennes ou *la Bagatelle* ſont une critique des nouveautés dramatiques du temps, c'eſt-à-dire, des Opera d'*Iſis*, d'*Omphale*, de la Tragédie de *Guſtave*, de la Comédie du *Complaiſant*, &c. M. de Boiſſy n'étoit guère en état alors de donner d'autres étrennes à ſes confrères.

On trouve d'excellens traits dans la ſurpriſe de la haine, quoique le ſujet en ſoit peu théâtral. D'ailleurs les défauts de Liſidor & de Lucile ne ſont point aſſez conſidérables pour occaſionner entre ces deux amans une averſion réciproque ; ils pouvoient ſe quitter ſans ſe haïr. L'oppoſition des caractères n'eſt pas ſuffiſante pour exciter dans les cœurs de deux perſonnes aimables, un ſentiment ſi cruel. A ce petit défaut près, il y a beaucoup de mérite d'avoir fait cette pièce. Le ſujet fournit des ſcènes amuſantes. Le trait de Lucile qui donne de l'argent à Arlequin, pour lui avoir dit les défauts de ſon maître, eſt bien imaginé. Les deux Comédies de la *Surpriſe de l'amour* de M. de Marivaux, ont fait faire à M. de Boiſſy la *Surpriſe de la haine*.

Il y a dans l'*Apologie du ſiécle*, ou *Momus*

corrigé, une ſcène entre un Miſanthrope & Momus, pleine de force de la part du premier, & d'une fine ironie de la part du ſecond. Dans tout le reſte de la pièce, ce ſont toujours des Dialogues aſſaiſonnés de beaucoup d'eſprit.

Dans les *Billets doux*, comme dans le *Sage étourdi*, une tante déjà ſur le retour, épouſe un jeune homme; & la nièce, à peine nubile, choiſit un mari quinquagénaire. Ces mariages ſe font par goût réciproquement. L'intrigue de cette Comédie ne fatigue point l'eſprit. Chaque amant & chaque maitreſſe ſe diſent & ſe répondent verbalement & par écrit, *je vous aime* : voilà toute la pièce.

Un mari & une femme qui s'adorent ſecrettement; une coquette qui ſe flatte d'avoir ſubjugué un homme qui ne l'aime point; une jeune perſonne qui ſe prend de belle paſſion pour un vieil Adonis; un petit-maître faſtidieux, déteſté du beau ſexe, & qui s'en croit l'idole; un Arlequin qui feint d'être muet, pour avoir occaſion de faire les yeux doux à une ſoubrette: tels ſont les perſonnages des *Amours anonymes*. C'eſt encore une de ces pièces romaneſques dont les ſituations ne peuvent guère exiſter.

Le *Comte de Neuilly*, qui fut mal reçu aux

Italiens, réuſſit aux François ſous le titre du *Duc de Surrey*. Les Italiens crierent au vol; & penſerent intenter un procès aux Comédiens François & à M. de Boiſſy. Celui-ci, pour les appaiſer, offrit de leur abandonner la rétribution du Duc de Surrey, ou de leur faire une autre pièce. Ils ne voulurent ni de l'une ni de l'autre & ſe vangèrent par une Parodie piquante, intitulée le *Prince de Suréne*. Le ſujet du *Comte de Neuilly* eſt un roman peu vraiſemblable. Un Marquis ſe trouve d'abord le frère de Léonore, & l'aime d'un amour inceſtueux. Enſuite Léonore n'eſt plus ſa ſœur, elle eſt la fille du Comte de Suſſex, ami du Comte de Neuilly, qui lui-même en eſt amoureux. Le ſuccès que cette pièce a eu au théâtre François ne s'eſt point ſoutenu; elle eſt cependant intéreſſante & heureuſement verſifiée. L'amour du Marquis & de Léonore eſt traité avec beaucoup d'art.

Deux amans déguiſés en ſoubrettes, entrent au ſervice d'une jeune veuve, & s'empreſſent de gagner ſes bonnes grâces. Voilà tout le fond de la Comédie, intitulée La **** ou *La quatre étoiles*: elle eſt précédée d'un Prologue qui prévient les Spectateurs de la ſingularité de ce titre, & leur laiſſe

le ſoin de l'intituler comme ils le jugeront à propos. Quoiqu'il ne fût pas difficile de lui donner un nom convenable, il ne s'eſt trouvé juſqu'à préſent aucun parrein, & elle reſte toujours anonyme. Cette pièce priſe en total, n'eſt pas admirable; mais il y a des ſcènes d'un bon comique, & des incidens agréables.

Le *Rival favorable* eſt un des meilleurs ouvrages de M. de Boiſſy. L'intrigue eſt neuve & bien développée. Le rôle de Marton eſt plaiſant, la verſification en eſt ſoutenue, c'eſt ce qu'on peut appeller une vraie Comédie; ce qu'on ne peut pas toujours dire des pièces de théâtre de M. de Boiſſy.

Ce qu'il y a de vraiſemblable dans *les Talens à la mode*, c'eſt le rôle de Géronte. Iſabelle, Lucinde, Mélanie, ſont trois folles dont l'extravagance eſt plus ſingulière que comique. On ne voit pas aſſez quel eſt le but de Léandre en cherchant à plaire à ces trois ſœurs. Il eſt l'amant de toutes les trois à la fois, & il poſſède tous les talens qu'elles ont chacune en particulier, c'eſt-à-dire, l'art des vers, de la muſique & de la danſe, ce qui produit des ſcènes ingénieuſes. Pour le décider dans ſon choix, il a recours à un ballet. La danſeuſe Méla-

nie obtient la préférence. Géronte, le père des trois ſœurs, & partiſan de l'ancienne muſique, doit avoir beaucoup amuſé dans le temps que cette pièce parut.

On a du plaiſir dans le *Mari garçon*, à voir un mari qui paſſe pour le frère de ſa femme, & qui eſt forcé de recevoir pour elle la lettre d'un rival. Mais il eſt étonnant qu'après ſix mois de mariage, un homme puiſſe dire:

Je ſuis mari garçon, & garçon à la lettre.

Il eſt vrai que la Comteſſe prend toutes ſortes de meſures pour fruſtrer ſon époux des droits de l'hymen: elle ſe voit malheureuſement obligée de tenir une conduite ſi extraordinaire; ſa fortune en dépend. Les fauſſes confidences que le Marquis & Lyſandre font à Cidaliſe, occaſionnent des ſcènes heureuſes. On deſireroit que le Médecin M. de la Joye eut moins de prétentions à la bonne plaiſanterie, & fût en effet plus plaiſant.

Paméla en France, ou *la Vertu mieux éprouvée*, eſt une Parodie du Roman de *Paméla*, dont M. de Voltaire a beaucoup emprunté dans *Nanine*. M. de la Chauſſée fit auſſi dans le même temps une Comédie de Paméla qui n'eut qu'une repréſentation;

on eût un peu plus d'indulgence pour celle de M. de Boiſſy.

Un Baron ridicule qui ſe flatte de ſe faire aimer de Lucile en lui donnant comme de lui des vers qu'il prend de côté & d'autre. Lucile découvre les ſources où il a puiſé, & le punit en le démaſquant, & en épouſant le Marquis. Voilà le ſujet de la Comédie du *Plagiaire*, dans lequel il y a des ſcènes que M. de Boiſſy paroît avoir imitées de ſes autres ouvrages.

Le *Retour de la paix* eſt une de ces Comédies qui n'ont de mérite que dans le moment pour lequel elles ſont faites. On y voit la Joie & la Décence perſonnifiées.

Le dénouement du *Prix du ſilence* eſt fondé ſur une gageure de la Marquiſe & de Liſidor, à qui des deux parlera le premier; la Marquiſe rompt la premiere le ſilence, & donne ſa main à Liſidor comme le prix de ſa taciturnité.

M. de Boiſſy eut encore une fois la ſatisfaction de ſe voir couronné par les mains de Thalie, dans trente-deux repréſentations conſécutives de la *Frivolité*. Il faut convenir que la pièce méritoit par elle-même d'être applaudie. C'eſt un Vaudeville très-bien rendu, & qui doit une partie de

ſon ſuccès aux fameux débats qu'excitoient alors la muſique françoiſe & la muſique italienne.

Les ouvrages de M. de Boiſſy donnés au Théâtre françois, ſont au nombre de ſeize; on en compte dix neuf qui ont été joués aux Italiens; le tout enſemble forme trente-cinq pièces dramatiques. Il en avoit fait quelques autres, telles que l'Indépendant, Comédie en cinq actes aux François, qu'il refondit depuis dans le *Sage étourdi*; & la *Comète* aux Italiens. Le jeu de cartes appellé la *Comète*, étoit alors fort à la mode, & c'étoit-là le ſujet de cette pièce. L'Auteur n'a pas jugé ces deux Comédies dignes d'entrer dans la collection générale de ſes Œuvres, ni même d'être jamais imprimées. M. de Boiſſy eſt encore auteur de quelques Opera-comiques qui ne ſe trouvent point dans ſon théatre.

On ne peut ſans injuſtice ou ſans humeur refuſer à cet Auteur dramatique un eſprit brillant, une imagination vive, une verſification légère, un coloris gracieux, un talent rare pour le dialogue, & une connoiſſance parfaite des ridicules du ſiècle; mais on ne trouve pas toujours dans ſes Comédies un plan bien imaginé, ni une

intrigue bien conduite. Il ſçavoit compoſer une ſcène, mais rarement une pièce entière, ſemblable à cet Artiſte d'Horace, qui rendoit parfaitement avec le ciſeau toutes les parties iſolées du corps humain, & ne ſçavoit pas faire une ſtatue. Tous ſes drames ne doivent cependant pas être compris dans cette critique générale. Quelques pièces que nous avons de lui, prouvent qu'il connoiſſoit & obſervoit quelquefois les règles du théâtre. Ses caractères ont communément peu de naturel & de vérité, parce qu'il ne les peignoit que d'après ſon imagination, & qu'elle ne lui préſentoit pas toujours des êtres réels. On ſeroit preſque tenté de croire qu'il ne ſe ſentoit pas aſſez de force pour traiter certains ſujets importans & dignes de la cenſure théâtrale; car ſes moralités ne roulent ordinairement que ſur les ridicules des abbés, des gens de robe, des financiers, des petits-maîtres, des Gaſcons, &c. Pour remplir le vide d'un acte ou d'une ſcène, il avoit recours à des portraits qui plaiſent à la vérité par le ton & la vivacité des couleurs, mais dont l'aſſemblage ne peut jamais former un grand tableau. Son eſprit lui eût fourni les moyens de remplir plus glorieuſement ſa carrière,

s'il ſe fût donné la peine d'étudier les hommes, & d'approfondir les principes de ſon Art. Il auroit fortifié ſes talens naturels, & en étendant les bornes de ſon génie, il ne ſe ſeroit pas vu réduit à la foible reſſource du portrait & de la nouvelle du jour, qui ſont la baſe de preſque toutes ſes œuvres dramatiques. Mais quelques efforts que l'on ait fait pour rabaiſſer ce genre, il n'en a été ni moins goûté ni moins ſuivi, quand on a eu l'art de le bien traiter, ainſi que l'a fait M. de Boiſſy. Bien des perſonnes aiment ſon genre allégorique, qui mérite mieux en effet le nom de pièces, que la plupart de ces Comédies d'un acte, dont le fond d'une intrigue triviale, forme le nœud groſſier, ou qui roulent ſur le pivot d'un caractère uſé, ou à peine ébauché, s'il n'eſt pas rebattu, & dont un mariage prévu dès la premiere ſcène, fait toujours le dénouement uniforme.

Nous avons de M. de Boiſſy d'autres écrits qui ne ſont point dans le genre dramatique. Il débuta dans le monde par une ſatyre, moitié en proſe & moitié en vers, intitulée *l'Elève de Terſicore*, ou le *Nourriſſon de la Satyre*, en deux petits volumes

in-12. Il y dit beaucoup de mal de tous les écrivains célèbres de ce temps. Il feint que Terpſicore lui conſeille de faire des ſatyres, & il en fait une. On pardonne ce malheureux coup d'eſſai à M. de Boiſſy; il étoit jeune alors, & il en a depuis témoigné publiquement ſes regrets. Il penſe de même d'un autre ouvrage publié ſous le titre des *Filles-Femmes & des Femmes-Filles, ſuivies des Quinze minutes, ou le Temps bien employé.* On trouve dans ce dernier écrit quelques portraits qui ſont peints avec autant de force que de vérité.

M. de Boiſſy fut auſſi chargé pendant quelque temps, de la *Gazette de France.* Il fit voir qu'avec beaucoup d'eſprit, on ne réuſſit pas toujours dans le genre d'écrire qui ſemble en exiger le moins.

Pendant les dernières années de ſa vie, il ſe livra entierement à la compoſition du *Mercure de France.* On convient généralement que cet ouvrage périodique, qui eſt devenu comme le patrimoine de pluſieurs gens de lettres, a conſidérablement fructifié entre ſes mains. Un écrit dont chaque ligne ſemble être conſacrée à la louange, devoit faire le ſupplice d'un homme naturellement porté à la critique:

mais il étoit juſte qu'il expiât par quatre ou cinq ans d'éloges, les ſatyres de plus de trente années.

M. de Boiſſy étoit né à Vic en Carladez, dans l'Auvergne, le 16 Novembre 1694, de Pierre Boiſſy, Conſeiller du Roi, Juge Prevôt du Carladez, & de Marie-Félice de Comblat, iſſue d'une famille diſtinguée de cette Province. Il n'avoit guère plus de vingt ans lorſqu'il vint à Paris; & il n'eut pendant long-temps que le produit de ſes ouvrages pour s'y entretenir. Il s'y maria pluſieurs années après; & il ne commença à jouir de quelque aiſance, que lorſqu'il fut chargé de la compoſition du Mercure. L'Académie Françoiſe oublia les traits de ſatyre que ce Poëte avoit autrefois lancés contre les principaux de ſes membres, & le reçut d'une voix preſque unanime dans ce premier Corps littéraire de la Nation. M. de Boiſſy ne jouit pas long-temps de cet honneur; car il mourut peu de temps après, le 19 Avril 1758. Il fut remplacé par M. de Sainte Palaye; & M. l'abbé Alary qui étoit alors Directeur, dit en parlant de M. de Boiſſy, que les pièces dont il avoit enrichi les différens Théâtres, n'avoient impoſé en rien à l'A-

cadémie ſur le mérite de cet Auteur; qu'eſprit ſage & modéré, il préféra le mérite de plaire à celui d'étonner; qu'il fut plus flatté de l'eſtime que de l'admiration; qu'il aima mieux ſe faire rechercher par la douceur de ſon commerce, que de briller par des éclairs frappans par leur vivacité.

TABLE GÉNÉRALE

Des trente-cinq Pièces de Théatre de M. DE BOISSY, compriſes dans les Volumes de ſon Théâtre.

DU THEATRE FRANÇOIS.

Tome I.
- L'Amant de ſa femme, *ou* la Rivale d'elle-même, Comédie en un acte, en proſe.
- L'Impatient, Comédie en cinq actes, en vers.
- Le Babillard, Comédie en un acte, en proſe.
- Admete & Alceſte, Tragédie en cinq actes, en vers.

Tome II.
- Le François à Londres, Comédie en un acte, en proſe.
- L'Impertinent malgré lui, Comédie en cinq actes, en vers.
- Le Badinage, Comédie en un acte, en vers.
- Les deux Niéces, Comédie en cinq actes, en vers.

Tome III.
- Le Pouvoir de la Sympathie, Comédie en trois actes en vers.
- Les Dehors trompeurs, *ou* l'Homme du Jour, Comédie en cinq actes, en vers.
- L'Embarras du Choix, Comédie en cinq actes, actes, en vers.
- L'Epoux par ſupercherie, Comédie en deux actes, en vers.

Tome IV.
- La Fête d'Auteuil, *ou* la Fauſſe Mépriſe, Comédie en trois actes, en vers.
- Le Sage Etourdi, Com. en trois actes, en vers.
- Le Médecin par occaſion, Comédie en cinq actes, en vers.
- La Folie du Jour, Comédie en un acte, en vers.

Tome V.
- Le Triomphe de l'Intérêt, Comédie en un acte, en vers.
- Le Je ne ſçais quoi, Comédie en un acte, en vers.
- La Critique, avec le Prologue de l'Auteur ſuperſtitieux, Comédie en un acte, en vers.
- La Vie eſt un ſonge, Comédie Héroïque en trois actes, en vers.

Tome VI.
- Les Etrennes, *ou* la Bagatelle, avec les Prédictions nouvelles, Comédie en un acte, en vers.
- La Surpriſe de la Haine, Comédie en un acte, en vers.
- L'Apologie du Siécle, *ou* Momus corrigé, avec des augmentations à la Repriſe de 1737, Comédie en un acte, en vers.
- Les Billets doux, Comédie en un acte, en vers.

Tome VII.
- Les Amours anonymes, Comédie en trois actes, en vers.
- Le Comte de Neuilly, Comédie Héroïque, en cinq actes, en vers.
- La ****, Comédie anonyme en trois actes, en vers.

Tome VIII.
- Le Rival favorable, Comédie en trois actes, en vers.
- Les Talens à la mode, Comédie en trois actes, en vers.
- Le Mari Garçon, Com. en trois actes, en vers.

Tome IX.
- Paméla en France, *ou* la Vertu mieux éprouvée, Comédie en trois actes, en vers.
- Le Plagiaire, Comédie en trois actes, en vers, avec la Muſique.
- Le Retour de la paix, Comédie en un acte, en vers.
- Le Prix du Silence, Comédie en trois actes, en vers.
- La Frivolité, Comédie en un acte, en vers, avec la Muſique.

Fin de la Table générale.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Œuvres de M. de Boiſſy*, & je crois que l'on peut en permettre la réimpreſſion. A Paris, ce 1757.

CREBILLON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé NICOLAS-BONAVENTURE DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer, réimprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Œuvres de M. de Boiſſi*, *Œuvres de M. de Marivaux*, *Œuvres de M. Piron*, *Iphigénie en Tauride*, & *autres Ouvrages de M. de la Touche*, *Œuvres de Mrs Peſſelier*, *Lagrange*, *Aviſſe*, *Guyot de Merville* ; *Théâtre édifiant de M. Duché*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *dix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons déſenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titres ou autres, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion & réimpreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier, & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée atta-

chée pour modèle ſous le contreſcel des Préſentes : que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion ou réimpreſſion deſdits Ouvrages ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant ou ſes ayans-cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à Paris, le vingt huitiéme jour du mois de Décembre, l'an de Grâce mil ſept cent cinquante ſept, & de notre Regne le quarante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 269, fol. 246, conformément aux anciens Reglements, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 30 Décembre 1757.

P. G. LE MERCIER, Syndic.

L'AMANT

L'AMANT
DE SA FEMME,
OU
LA RIVALE
D'ELLE-MESME.
COMÉDIE

De M. De Boissy, de l'Académie Françoise.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, au mois de Septembre 1721

ACTEURS.

PHILINTE.

DORANTE.

LÉANDRE, Amant d'Angelique.

ALIDOR, vieux Financier.

DORIMENE, Femme de Philinte.

ANGELIQUE, Sœur de Philinte.

LISETTE, Suivante.

LAFLEUR, Valet de Philinte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris, chez Philinte.

L'AMANT
DE SA FEMME,
OU
LA RIVALE
D'ELLE-MESME;
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
PHILINTE, LA FLEUR.

PHILINTE.

LA Fleur!

LA FLEUR.

Monſieur?

PHILINTE.

Voilà qui eſt fait. Je ſuis revenu de la bagatelle,

& je ſuis las de mener une vie coquette & libertine. Je prétends me ranger.

LA FLEUR.

Qui vous inſpire un ſi bon deſſein ?

PHILINTE.

L'amour.

LA FLEUR.

Voilà un amour bien ſage !

PHILINTE.

Oui, l'amour me rend raiſonnable ; & un ſeul objet me fixe pour toujours.

LA FLEUR.

Je vous entends, Monſieur ; votre cœur ſe réchauffe pour Madame votre Épouſe.

PHILINTE.

Le ſot ! J'eſtime ma femme comme je le dois ; mais je garde mon amour pour une autre.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon ; j'avois oublié qu'un homme de qualité ne doit pas aimer ſa femme.

(*bas.*)

Le voilà furieuſement revenu de la bagatelle !

PHILINTE.

Je ne ſuis plus occupé que de la charmante Vénitienne que je vis hier au Bal ; tout le reſte m'eſt indifférent. Avoue qu'elle en faiſoit le plus grand ornement, & qu'elle effaçoit toutes les autres.

LA FLEUR.

Il eſt vrai, Monſieur : mais que dites-vous de la Chauve-ſouris qui la ſuivoit ?

PHILINTE.

A quel propos ta Chauve-ſouris ? Serois-tu auſſi devenu amoureux ?

LA FLEUR.

Puiſqu'il faut vous en faire l'aveu, je vous dirai, Monſieur, que je n'ai pas moins de goût pour la Suivante, que vous en avez pour la Maîtreſſe.

PHILINTE.

Ce maraud affecte toujours d'être mon ſinge. Que dis-je ? Il enchérit. Si je bois, il s'enyvre ; ſi je coquette, il devient le Papillon du quartier ; & ſi j'aime, il ſoupire plus haut que moi.

LA FLEUR.

Les grands hommes ſe rencontrent.

PHILINTE.

Qu'elle étoit belle dans ſon déguiſement !

LA FLEUR.

Qu'elle étoit appétiſſante ſous le maſque !

PHILINTE.

Quand je me retrace ſon aimable idée, je me ſens pénétrer d'une douce langueur, ou tranſporter d'une tendre joie.

LA FLEUR.

Quand je ſonge que ma Chauve-ſouris me faiſoit

les doux yeux, je ſens en moi-même je ne ſçai quoi dont je ſuis tout ragaillardi.

PHILINTE.

Mais lorſque je fais réflexion que je n'ai pû la connoître, & que je ne ſçai, plus où la retrouver, la triſteſſe s'empare de mon ame ; je ſuis au déſeſpoir.

LA FLEUR.

Mais lorſqu'il me revient dans l'eſprit qu'elle n'a jamais voulu me dire ſon nom, ni me montrer ſon minois fripon, & que je ne puis ſçavoir ce qu'elle eſt devenue, je tombe dans l'abattement ; toute ma joie s'évanouit.

PHILINTE.

Je dois ce ſoir courir le Bal pour elle ; peut-être que l'Amour, ſenſible à ma peine, y conduira ſes pas, & l'obligera à ſe découvrir.

LA FLEUR.

Que ſçait-on ſi je n'aurai pas le même bonheur ?

PHILINTE.

Va voir ſi mon habit de Bal ſera fait pour ce ſoir, & reviens me le dire au plutôt.

LA FLEUR, *en s'en allant.*

Je m'en donne auſſi un des plus galans ; & je prétends me mettre en Cupidon.

SCENE II.

PHILINTE, DORANTE.

DORANTE.

BOn jour, mon cher. Qu'avez-vous? Vous me paroiſſez rêveur. Étiez-vous hier au Bal?

PHILINTE.

Oui, j'y étois.

DORANTE.

Comment avez-vous trouvé la Vénitienne qui danſoit avec tant de grace?

PHILINTE, *en ſoupirant.*

Adorable.

DORANTE.

Vous ſoupirez, & vous rougiſſez. L'aimeriez-vous?

PHILINTE.

Il eſt inutile de feindre; vous êtes connoiſſeur; je l'adore: & ce qu'il y a d'affligeant pour moi, j'ignore qui elle eſt, & je n'eſpere plus la revoir.

DORANTE.

Je vous ſurprendrois bien agréablement, ſi je vous diſois qu'elle eſt de ma connoiſſance.

PHILINTE.

De votre connoiſſance!

DORANTE.

Oui, de ma connoiſſance.

PHILINTE.

Ma joie & ma ſurpriſe ſont ſi grandes, que je ne ſçaurois parler.

DORANTE.

Je connois même les ſentimens où elle eſt pour vous; & je puis vous aſsûrer que vous n'en êtes point haï.

PHILINTE.

Ah! mon cher Dorante, apprenez-moi au plutôt ſon nom & ſa demeure: je vous devrai la vie.

DORANTE.

Je ne ſçaurois; elle m'a défendu de parler.

PHILINTE.

Et pourquoi me dire que vous la connoiſſez, & m'aſsûrer que je n'en ſuis point haï? Etes-vous de concert avec la cruelle pour me déſeſperer?

DORANTE.

Il eſt inutile de s'emporter. Tout ce que je puis faire pour le préſent, c'eſt de m'engager à rendre à la perſonne même une lettre de votre part, ſi vous voulez lui écrire, & à vous en apporter une réponſe dont vous ſerez content.

PHILINTE.

Que je vous embraſſe, mon cher ami. A la pareille.

DORANTE.

Mais ſi votre femme vous ſoupçonnoit, & qu'elle allât vous ſurprendre ? Prenez-y garde.

PHILINTE.

Je ne crains rien de ce côté-là ; il y a plus d'un mois que je la trompe, ſans qu'elle s'en apperçoive.

DORANTE.

Croyez-moi, les femmes ſont diſſimulées, & cachent ſouvent leur défiance ſous un air d'ingénuité.

PHILINTE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous parle franchement? Elle en croira tout ce qu'il lui plaira ; ſix mois de mariage ont épuiſé tout le goût que j'avois pour elle. Je me ſuis contraint juſqu'ici, & j'ai vécu plutôt en amant qu'en mari ; mais je ne ſçaurois finir l'année ; auſſi-bien ce n'eſt plus la mode d'aimer ſa femme ; & je ſerois berné des honnêtes gens, s'ils ſçavoient la maniere bourgeoiſe dont je vis avec la mienne.

DORANTE.

On voit bien que vous fréquentez le Chevalier, & qu'il vous inſpire les ſentimens du beau monde.

PHILINTE.

Il eſt vrai que je lui ai cette obligation, & qu'il m'a fait rougir de l'attachement Gaulois que j'avois pour Dorimene.

DORANTE.

Vous prenez le bon parti ; on doit être eſclave de la mode, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit. Aimer ſa femme, quoique belle, c'eſt du dernier bourgeois. Mais ne craignez-vous pas de pouſſer à bout ſa vertu? Elle pourroit bien vous imiter par vengeance.

PHILINTE.

Je tiens encore cette maxime du Chevalier, que l'homme du monde, comme le ſage, ſe met au-deſſus des accidens qui ne dépendent pas de lui.

DORANTE.

Fort bien ; cependant je ne vous conſeille pas de vous dire ſon ami, ſi vous voulez l'être de la Dame en queſtion. Comme il fait profeſſion de médire du beau ſexe, ce ſeroit lui faire mal votre cour : & le plus sûr moyen de vous mettre bien avec elle, c'eſt de vous brouiller avec lui.

PHILINTE.

Vous faites bien de m'avertir ; nous avions fait la partie de courir cette nuit le Bal enſemble ; je vais écrire à cette aimable inconnue ; puis j'irai dégager la parole que j'ai donnée au Chevalier. Venez prendre ma lettre.

DORANTE.

Je vous ſuis. J'apperçois Liſette ; diſons-lui un mot en paſſant.

SCENE III.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

LIſette, notre affaire va le mieux du monde; Philinte a donné dans le panneau, & ſans le ſçavoir; il eſt plus épris de ſa femme qu'il ne l'a jamais été. A l'heure même où je te parle, il lui écrit une lettre que je me ſuis chargé de lui rendre; je n'ai pas le tems de t'en dire d'avantage. Adieu, je te recommande toujours mes intérêts auprès de Dorimene.

LISETTE.

Comptez ſur moi; j'y ferai mon poſſible.

(*ſeule.*)

A préſent je voudrois ſçavoir de la Fleur s'il eſt dans l'erreur comme ſon Maître, & s'il m'a reconnue ſous l'habit de Chauve-ſouris. Le voici, il s'entretient tout ſeul: écoutons un peu les ſottiſes qu'il ſe dit à lui-même.

SCENE IV.

LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *sans appercevoir Liſette.*

MOnſieur Philinte & moi, nous allons avoir nos habits de Bal dans une heure au plus tard ; ils feront du bruit l'un & l'autre. Ah ! Chauve-ſouris de mon ame, ſi je puis vous racrocher aujourd'hui, vous ne réſiſterez point aux charmes de mon habillement. Par modeſtie, je ne dis rien de ceux de ma perſonne.

LISETTE, *ſans ſe montrer.*

Il en tient ; je n'en puis plus douter.

LA FLEUR.

Autrefois Liſette m'étoit chere : mais ce n'eſt rien auprès de ce que je ſens pour ma Chauve-ſouris. Le feu, l'ardeur, la flamme qui me brûle..... tout cela fait que j'extravague, & que je ne ſçais ce que je dis.

LISETTE.

Le voilà qui joue d'après ſon Maître, & qui perd la tramontane. Comme il a bonne opinon de lui, feignons d'être ſenſible à l'infidélité qu'il croit me faire, pour me donner la Comédie entiere.

(à la Fleur.)

Tu en aimes donc une autre, perfide que tu es? Tu ne ſçaurois le nier; j'ai tout entendu, & je ſçais la trahiſon que tu m'as faite au Bal. Autrefois Liſette t'étoit chere: mais ce n'eſt rien auprès de ce que tu ſens pour ta Chauve-ſouris: réponds, traître, réponds.

LA FLEUR.

Que diable veux-tu que je te réponde? Je ne te croyois pas ſi près; mais il me paroît que tu t'aviſes un peu tard d'être jalouſe; il y a long-tems que tu me vois coqueter d'un œil aſſez indifférent.

LISETTE.

Tandis qu'il y a eu de la galanterie dans ton procédé, je me ſuis tue, perſuadée que j'avois ſeule ton cœur; mais à préſent que tu en aimes ſérieuſement une autre, & que je l'apprends de toi-même, la rage & la douleur m'emportent: je ne ſuis plus la maîtreſſe de mes ſentimens.

LA FLEUR, *à part.*

La pauvre fille eſt ſi paſſionnée pour moi, que j'en ai pitié: tâchons de la conſoler par quelque mot de douceur. (*haut.*) Ne t'afflige point, ma chere Liſette; j'ai encore, par-ci, par-là, des idées de tendreſſe pour toi, & je voudrois, de tout mon cœur, t'aimer autant que tu le mérites.

LISETTE.

Ah! c'eſt trop me contraindre : il eſt tems que j'éclate..... oui, que j'éclate de rire. Ah, ah, ah.

LA FLEUR.

Je crois que tu te moques de moi.

LISETTE.

Tu n'en dois pas douter. Ah! ah! Le grand ſot de me croire amoureuſe d'une figure comme la ſienne!

LA FLEUR.

Qui ne s'y ſeroit trompé comme moi? Ah! que vous jouez bien, Meſdames les friponnes, & que nous ſommes de mauvais Comédiens auprès de vous!

LISETTE.

Pour te prouver que je ne ſuis plus ta maîtreſſe, je veux bien être ta confidente & te ſervir dans tes nouvelles amours. Crois-moi, ne refuſe pas l'offre que je te fais ; je le puis mieux que toute autre.

LA FLEUR.

Fort bien ; continue ton badinage.

LISETTE.

Non, je ne badine plus ; ſi tu ſouhaites, je préviendrai la Chauve-ſouris en ta faveur.

LA FLEUR.

La connois-tu?

LISETTE.

C'eſt la meilleure de mes amies, & je puis compter ſur elle comme ſur moi-même.

LA FLEUR.

S'il étoit vrai, je te prierois, ma chere Liſette, de me dire ſon nom, ou de me procurer le plaiſir de l'entretenir un moment ce ſoir.

LISETTE.

Je t'accorde ce dernier point, & je te promets qu'avant que le jour finiſſe, tu la reverras. Peut-être ſe découvrira-t-elle, pourvu que tu me faſſes un aveu ſincere de ce que je veux ſçavoir de toi.

LA FLEUR.

Parle, & ſois ſûre de ma ſincérité.

LISETTE.

Crois-tu que Monſieur Philinte aime toujours ſa femme?

LA FLEUR.

Puiſque tu m'as prié d'être ſincere, je t'avouerai ingénuement que Monſieur Philinte aime ſa femme d'un amour ſi pur & ſi reſpectueux, qu'il eſt réſolu de faire lit à part au premier jour.

LISETTE.

Et la raiſon?

LA FLEUR.

La raiſon? qu'on lui a repréſenté qu'il ne conve-

noit pas à un homme comme lui de vivre de la sorte, & qu'il seroit déshonoré à la Cour, si l'on apprenoit qu'il couche toutes les nuits avec sa femme.

LISETTE.

A la vérité, cela est scandaleux; mais quel est l'honnête homme qui le conseille si bien?

LA FLEUR.

Ne vois-tu pas ici tous les jours un certain Chevalier qui ne salue personne, qui brusque dédaigneusement tout le monde, & qui ne dit jamais du bien que de lui-même?

LISETTE.

Qui? ce petit-maître outré, qui fait vanité d'étaler des sentimens libertins & des opinions dangereuses, qui passe pour le fléau de notre sexe, qui décrie sur-tout l'amitié conjugale, & qui tourne en ridicule les maris qui sont attachés à leurs femmes, & les femmes qui sont fidelles à leurs maris?

LA FLEUR.

C'est lui-même.

LISETTE.

Je lui prépare une piece digne de Lisette; il ne s'en rira point. Mais revenons à ton Maître; son cœur est-il vacant, ou n'est-il indifféremment occupé que du premier objet qu'il rencontre?

LA

LA FLEUR.

Je te dirai à l'oreille, qu'il a perdu, comme moi, ſa liberté au bal, & qu'il eſt éperdument amoureux de la Maîtreſſe de ma Chauve-ſouris. Il brûle auſſi pour elle ſans la connoître, & ne l'a jamais vue qu'en habit de Vénitienne.

LISETTE.

Cela ſuffit, je ſuis contente de toi; tu m'as tenu ta parole, & je te tiendrai la mienne. A ce ſoir.

LA FLEUR.

Dois-je bien me fier à toi? Tu as je ne ſçais quel charme qui ſéduit les gens à qui tu parles, on n'y peut réſiſter: tu auras beau me tromper encore une fois, je ſerai pris une troiſieme. Je vois venir Madame Dorimene. Adieu. Il eſt tems que j'aille rendre réponſe à mon Maître.

LISETTE.

Il eſt dans mes filets.

SCENE V.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que votre Mari vous trompoit; mais il s'eſt pris lui-même: & notre partie de bal a eu tout le ſuccès que nous en pouvions attendre. Il ſoupire pour ſa femme, lorſqu'il croit ſoupirer pour une autre; & ce qu'il y a de plus réjouiſſant, j'ai fait la conquête de Lafleur ſous l'habit de Chauve-ſouris, dans le tems que vous avez fait celle de Monſieur Philinte, ſous l'habit de Vénitienne.

DORIMENE.

Peut-être qu'il m'a reconnue, & que l'amour qu'il a fait paroître n'étoit qu'une feinte. Dorante, que nous avons mis de la partie, doit m'en éclaircir au plutôt; je l'attends.

LISETTE.

Je viens de lui parler; il m'a dit que votre Epoux avoit mordu à l'hameçon, & qu'il brûloit du deſir d'apprendre qui vous êtes; juſques-là même, que vous en devez recevoir une tendre

déclaration par écrit. Lafleur, à qui j'ai tiré les vers du nez, m'a assuré à peu près la même chose.

DORIMENE.

Après tout, Lisette, c'est moi qu'il aime.

LISETTE.

Mais, vertu de ma vie! s'il vous aime, c'est parce qu'il ne vous connoît pas; &, vous aimer ainsi, n'est-ce pas vous être infidele?

DORIMENE.

Il est vrai; je voudrois le haïr, mais je ne puis.

LISETTE.

Vous ne sçauriez haïr votre Mari? vous vous moquez; il n'y a rien de si naturel à une femme.

DORIMENE.

Oui; à une femme du bel air, à une coquette de profession, qui pense qu'il est aujourd'hui aussi honteux de dire qu'on aime son mari, qu'il l'étoit autrefois d'avouer qu'on avoit un galant. Mais il n'en est pas ainsi d'une femme raisonnable, que le devoir regle & que l'honneur conduit.

LISETTE.

Quelque vertu que vous ayez, êtes-vous obligée d'aimer si scrupuleusement un mari qui mépriſe vos charmes au bout de six mois, & qui, loin de tenir

le ſerment que vous aviez fait l'un & l'autre de vivre comme deux tourterelles, eſt dans le deſſein d'avoir au plutôt un appartement ſéparé du vôtre, & de ne vous voir que le plus rarement qu'il pourra?

DORIMENE.

Ah! ce n'eſt point lui qui a formé ce deſſein; je le connois, il a le cœur trop bien fait; c'eſt ce fripon de Chevalier, qui l'empoiſonne de ſes conſeils, & qui, malheureuſement, eſt autoriſé par l'uſage du monde, cet uſage dangereux, qui ſéduit les plus honnêtes gens.

LISETTE.

Mais, Madame, cet uſage fait auſſi pour vous.

DORIMENE.

Tout mon reſſentiment ſe tourne contre le Chevalier.

LISETTE.

Conſolez-vous, vous allez être vengée; j'ai tout diſpoſé pour cela.

DORIMENE.

Et quelle eſt cette vengeance?

LISETTE.

J'ai ſoulevé ſecrettement toutes les femmes du quartier contre lui; je leur ai fait entendre qu'il

étoit notre ennemi déclaré, qu'il nous déchiroit continuellement par des médisances outrées, & qu'il témoignoit pupliquement le mépris qu'il avoit pour nous. En un mot, je l'ai peint à leurs yeux avec des couleurs si noires, & elles sont toutes si irritées, qu'il verra beau jeu la premiere fois qu'il viendra ici. Mais! que veut Angelique, les larmes aux yeux?

SCENE VI.

DORIMENE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! ma bonne sœur, j'ai recours à vous.

DORIMENE.

Qu'est-ce, qu'avez-vous, Angelique?

ANGELIQUE.

On vient de me dire que mon petit frere vouloit me donner à ce vieux Financier qui vint hier ici. J'ai bien de l'aversion pour le couvent, mais je l'aimerois encore mieux que ce barbon-là. Je mourrois s'il m'épousoit.

DORIMENE.

Remettez-vous, belle Angelique; je sçais le moyen de l'empêcher.

ANGELIQUE.

Ah! vous me rendez contente. Je vous dirois bien autre choſe, auſſi bien cela me peſe ſur le cœur; mais Liſette l'iroit redire.

LISETTE.

Ne craignez rien, je ſuis diſcrette.

ANGELIQUE.

Jurez-moi que vous n'en parlerez pas.

LISETTE.

Foi d'honnête fille, je vous le promets.

ANGELIQUE.

Je ne me fie pas trop à tous ces ſermens-là; mais je meurs d'envie de parler, je ne puis plus garder le ſecret.

DORIMENE.

Et quel eſt ce grand ſecret?

ANGELIQUE.

J'ai fait une conquête.

DORIMENE.

Déjà?

ANGELIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Et de qui?

ANGELIQUE.

De Léandre.

DORIMENE.

Et comment le ſçavez-vous ?

ANGELIQUE.

Il me l'a dit lui-même, & il m'a juré qu'il m'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ſeroit charmé d'être mon mari.

DORIMENE.

Et vous lui avez répondu ?

ANGELIQUE.

Je lui ai répondu que je l'aimois bien auſſi, & que je ne ſerois pas fâchée d'être ſa femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt pas bien ; une jeune fille doit cacher de pareils ſentimens.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma petite ſœur ? cela échappe malgré qu'on en ait.

LISETTE.

Mademoiſelle Angelique, vous êtes bien avancée pour votre âge, & je crois que votre poupée n'eſt pas ce qui vous occupe le plus.

ANGELIQUE.

Parler de poupée à une grande fille comme moi, qui aura bien-tôt treize ans, cela eſt impertinent. Me croyez-vous une Agnès ?

DORIMENE.

Allez, Liſette eſt une folle qui veut rire. Puiſque Léandre vous plaît, & qu'il vous aime, je porterai votre frere à faire ce mariage.

ANGELIQUE, *en s'en allant.*

Que j'aurai d'obligation à ma bonne ſœur !

SCENE VII.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

VOilà une petite fille qui promet beaucoup.

DORIMENE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit mariée au plutôt.

LISETTE.

Je ne m'y connois pas, ou, dans quelques années d'ici, elle ne ſera pas d'humeur à ſouffrir que ſon mari la trompe impunément.

DORIMENE.

Tant-pis, Liſette, tant-pis ; de mon côté, je formerai ſa jeuneſſe au bien, autant qu'il me ſera poſſible, & je ſçaurai la détourner du mauvais air du monde.

LISETTE.

Quand vous devriez vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous dire, qu'avec les ſentiment que vous avez, vous mériteriez d'épouſer un provincial. Telle que vous me voyez, j'ai là-deſſus le cœur noble & bien placé; & ſi Monſieur Philinte avoit affaire à moi, ce ſeroit en ſuivant ſon exemple que j'en aurois raiſon, & j'aurois un amant.

DORIMENE.

Ce n'eſt point à une femme comme moi qu'il faut tenir de pareils diſcours, & tant de liberté commence à me déplaire.

LISETTE.

Il n'y a que votre ſeul intérêt, Madame, qui m'oblige à parler ainſi; & quand j'ai dit que j'aurois un amant, j'entends par-là un ami de préférence à qui je donnerois ſimplement quelques marques d'eſtime pour jetter une pointe de jalouſie dans le cœur de mon mari. Ce ſeroit-là peut-être le plus sûr moyen de reveiller ſa tendreſſe endormie, par la confiance où le met le trop d'amour que vous avez pour lui.

DORIMENE.

Il n'eſt rien que je ne fiſſe pour rendre Philinte à mon ardeur; mais ce moyen eſt trop dangereux.

Où trouver un homme assez discret pour ne point abuser de cette préférence, & pour ne point se donner un air d'amant favorisé ?

LISETTE.

Entre tous les honnêtes gens que votre mérite attire ici tous les jours malgré vous, & dont vous êtes obligée d'entendre les déclarations amoureuses en dépit de votre vertu, il peut s'en trouver quelqu'un qui ait la discrétion que vous souhaitez. Feriez-vous choix de Clitandre ?

DORIMENE.

Non, je ne m'y exposerai jamais.

LISETTE.

Valere vous conviendroit-il ?

DORIMENE.

Non, te dis-je, je ne sçaurois m'y résoudre.

LISETTE.

Damon ?

DORIMENE.

Tes efforts sont inutiles.

LISETTE.

Acaste ?

DORIMENE.

Je te l'ai déjà dit ; je crains trop les ſuites, & mon devoir m'eſt trop cher.

LISETTE.

Et Dorante, qui a l'air ſi ſage ? là, le cœur ne vous dit-il rien pour lui ?

DORIMENE.

Oh ! pour cela non ; mais le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, DORIMENE, LISETTE.

DORIMENE.

EH bien ! Dorante, que vous a dit mon mari ? je ſuis impatiente d'apprendre s'il m'a reconnue au bal, dans quels ſentimens il eſt pour ſa femme, & ce qu'il penſe de la Vénitienne.

DORANTE.

Philinte ne vous a point reconnue, Madame, il n'eut jamais pour vous des ſentimens plus tendres ni plus indifférens en même tems : il eſt auſſi enchanté des charmes de la belle Vénitienne, qu'il

eſt peu touché du mérite de ſa femme, & vous n'eûtes jamais de plus cruelle rivale que vous-même.

DORIMENE.

Comment avez-vous pu ſi bien découvrir ce qu'il avoit dans l'ame?

DORANTE.

J'ai mis d'abord la converſation ſur le bal, & je lui ai demandé s'il y avoit vu la belle Vénitienne qui avoit ſi bien danſé. Alors il m'a avoué que ſon cœur étoit pris pour elle, & qu'il mouroit d'envie de ſçavoir qui elle étoit; je lui ai répondu qu'elle étoit de ma connoiſſance, mais que j'avois promis le ſecret, & que tout ce que je pouvois faire, étoit de m'engager à lui donner une lettre à elle-même de ſa part, & à lui en apporter une réponſe favorable. A ces mots il a été ſi tranſporté qu'il m'a embraſſé de joye, & qu'il a écrit cette lettre qu'il m'a donnée, en me conjurant de hâter la réponſe dont je l'avois flatté.

DORIMENE.

Une lettre de mon mari?

DORANTE.

Oui, de lui-même. Quel emploi pour un homme qui vous aime tendrement, mais qui craint de

vous le dire! encore, ſi vous deviez m'en tenir quelque compte, je m'en conſolerois.

DORIMENE.

Je ſuis très-ſenſible à votre maniere obligeante; mais, pour répondre à votre amour, je ne le dois ni ne le puis; c'eſt même trop que de l'écouter ſans colere. De quoi rit cette folle?

LISETTE.

Je ris de ce qui ſe paſſe entre vous, & je ne penſe pas qu'avant Monſieur, on ſe ſoit aviſé de ménager une intrigue galante entre le mari & la femme dont on eſt amoureux, & d'être le porteur des billets doux que l'un écrit à l'autre. Cela eſt nouveau & tout-à-fait réjouiſſant; je ne ſçaurois y ſonger ſans rire.

DORIMENE.

Voyons la lettre.

(*Elle lit.*)

Dorante ne me trompe-t-il pas, belle inconnue que j'adore? puis-je me flatter que vous recevrez ma lettre, que vous la lirez & que vous daignerez y répondre? je ne ſçaurois plus vivre ſans vous connoître. Montrez-vous avec tous vos appas, je vous en conjure.

LISETTE.

Avois-je menti, Madame?

DORIMENE, *continue.*

Vous ne ſçauriez me donner de bonnes raiſons qui vous obligent à vous cacher ainſi. On m'a dit que ma femme vous faiſoit peur, & que vous appréhendiez qu'elle ne fût plus belle que vous. En vérité, eſt-il queſtion de rivalité entre vous deux, & me croyez-vous ſot juſqu'au point d'aimer ma propre femme? Depuis que je vous ai vue au bal, je ne ſçaurois la regarder, je la trouve inſupportable; ſi vous ſouhaitez je la verrai ſi rarement, & de façon que vous n'en ſerez point jalouſe. Mais, afin de vous donner une marque plus éclatante de ma paſſion, je quitte mon humeur coquette pour m'attacher à vous, & je vous ſacrifie une demie-douzaine de Maîtreſſes que j'avois faites pour remplir le vuide du tems.

PHILINTE.

DORIMENE.

Une demie-douzaine de Maîtreſſes! le perfide!

LISETTE, *bas.*

Et vous n'oſeriez avoir un galant.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que je ſuis ſincere; il vous en écrit plus lui-même que je ne vous en ai dit; vous connoiſſez l'écriture.

DORIMENE.

Hélas! je ne la connois que trop.

LISETTE.

Le crime eſt avéré; vous tenez ſa condamnation écrite & ſignée de ſa main. Vous voyez dans ſa perſonne un petit-Maître qui penſe qu'il eſt du bel air de mépriſer ſa femme, & qui ſe tiendroit dégradé, ſi l'on croyoit qu'il eût de l'amour pour elle, qui fait gloire de ſon vice & qui rit de votre vertu.

(bas.)

Il eſt tems, Madame, de faire choix d'un ami; vous n'avez plus d'autre reſſource.

DORIMENE, *d'un air ſévere.*

Taiſez-vous, Liſette.

DORANTE.

Que Philinte eſt heureux, Madame! quoiqu'il faſſe, il ne ſçauroit vous déplaire, & vous n'oſez vous venger.

DORIMENE.

Quoique je ſois femme, je ne ſuis point vindicative: quand je me découvrirai, peut-être qu'il rougira de ſa conduite, qu'il reviendra vers moi, & qu'un juſte repentir rappellera ſa tendreſſe.

LISETTE.

Il vous adore à préſent ſous l'idée d'une autre; mais la reconnoiſſance faite, il vous voudra du mal du piége que vous lui avez tendu; & honteux d'y avoir donné, il vous haïra comme la peſte.

DORIMENE.

Quoiqu'il en ſoit, j'en veux voir la fin; ainſi n'en parlons plus.

LISETTE, *à part.*

Quelle femme! dans tout Paris on ne trouveroit pas ſa pareille.

DORANTE.

Cela étant, Madame, je me charge du dénouement; vous n'avez qu'à faire ſemblant d'aller ſouper chez la Comteſſe votre amie, j'aurai ſoin du reſte. Je ſuis fâché d'enlever cet honneur à Liſette; mais l'intérêt de Léandre m'y oblige: comme il aime la jeune Angelique & qu'elle dépend de ſon frere, je ſuis bien aiſe de conduire l'intrigue à ſon avantage, & de mettre Philinte dans la néceſſité de donner ſa ſœur à mon ami, préférablement à je ne ſçai quel homme d'affaire qui la lui a demandée.

LISETTE.

J'imagine un moyen qui l'obligera à quitter priſe. Vous connoiſſez le Maître de muſique d'Angelique,

que, c'eſt une nouvelle eſpéce de fou qu'a produit l'Opéra; il croit être dans le monde tout ce qu'il vient de jouer ſur le théâtre; il ne parle jamais que Roland & qu'Amadis; enfin il eſt ſi fort accoutumé à ne rien dire qu'en chantant, qu'il ne ſçauroit donner le bon jour autrement. Tel que je viens de le dépeindre, je vais le mettre aux priſes avec notre vieux Financier. Dieu ſçait ſi ce dernier ſera chanſonné! il faudra qu'il déſerte la maiſon, ou il aura la tête bonne.

DORIMENE.

Dorante, je vous laiſſe, & je vais me diſpoſer à ſortir; vous me trouverez chez la Comteſſe.

DORANTE.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

MA foi, Liſette, je quitte la partie. Je vois que la vertu de ta Maîtreſſe eſt à l'épreuve de tous les mépris de ſon Mari, & que ſon cœur eſt monté à l'aimer toute ſa vie. Il n'y a plus que l'intérêt de mon ami qui me faſſe agir.

LISETTE.

Il n'a pas dépendu de moi que vous n'ayez eu un plus heureux ſuccès, j'y ai employé toute mon adreſſe.

DORANTE.

Adieu, ma charmante Liſette. Voici Philinte qui vient, laiſſe nous.

LISETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

SCENE X.

PHILINTE, DORANTE.

PHILINTE.

QUelles nouvelles, mon cher? Avez-vous rendu ma lettre? L'a-t-on lue? M'apportez-vous une réponſe?

DORANTE.

Raſſurez-vous. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre : votre lettre a été fidelement rendue, elle a été lue; & ſi l'on n'y a pas répondu.....

PHILINTE.

On n'y a pas répondu? Ah! Dorante, vous m'abuſez. Vous ne connoiſſez point la beauté qui me

charmé, vous ne lui avez point parlé. Je ſuis le plus malheureux des hommes ! Je ne dois plus eſpérer de la revoir ; encore moins d'en être aimé.

DORANTE.

Je ne vous abuſe point : je la connois ; je lui ai parlé ; vous la reverrez, & vous en ſerez aimé plus que vous ne croyez, & peut-être plus que vous ne voudrez.

PHILINTE.

Cela ne ſe peut pas. Vous vous trompez, vous dis-je. Je ſuis au déſeſpoir. Ah ! quel tourment d'adorer ce qu'on ne connoît point, & qu'on ne ſçauroit plus retrouver !

DORANTE.

Je vous trompe ſi peu, que je vous la nommerois, ſans de bonnes raiſons qui m'en empêchent, & que vous en demeureriez ſurpris vous même.

PHILINTE.

Encore une fois, vous me jouez.

DORANTE.

Soit. Mais qu'aurez-vous à me répondre, ſi je vous donne ma parole d'honneur qu'elle viendra ce ſoir ſouper chez vous, & qu'elle ſe fera connoître ?

PHILINTE.

Ah! ce bonheur paſſe mon attente.

DORANTE.

A une condition, toutefois..... Je ne ſçais ſi vous voudrez y ſouſcrire.

PHILINTE.

Parlez, il n'eſt rien que je ne faſſe.

DORANTE.

La perſonne que vous aimez, entre comme moi dans les intérêts de Léandre; ainſi elle ne veut ſe découvrir à vous, qu'à condition que vous donnerez à notre ami la jeune Angelique dont il eſt amoureux.

PHILINTE.

Ah! je donnerois ma femme s'il le falloit.

DORANTE.

Oubliez-vous que vous avez la plus belle femme de Paris?

PHILINTE.

Eſt-elle comparable à mon inconnue?

DORANTE.

Elle a beaucoup de ſon air & de ſa taille.

PHILINTE.

Vous vous moquez; c'eſt une naine en comparaiſon. Quand je me repréſente ma Vénitienne,

que je me rappelle ſa grace à danſer, ſes yeux qui brilloient au travers du maſque, & ſes belles mains que j'ai eu le bonheur de baiſer, je ſuis hors de moi-même, j'extravague de plaiſir. Que ſera-ce, bon Dieu! quand je verrai tous ſes appas à découvert, & que le maſque ne me cachera plus ſon viſage, qui eſt ſans doute le plus beau du monde? Allez, mon cher; hâtez-vous de me faire voir tant de charmes.

DORANTE.

Si vous l'alliez trouver moins belle?

PHILINTE.

Cela eſt impoſſible. Allez, vous dis-je.

DORANTE.

Sur-tout, que le Chevalier ne ſe trouve pas ici.

PHILINTE.

Ne craignez rien; j'ai laiſſé un billet chez lui, il n'aura garde de venir. Mais, partez, je vous en conjure.

DORANTE.

Je vais la trouver de ce pas, & la conduire ici dès qu'il ſera nuit. Mais ſouvenez-vous de la condition.

PHILINTE.

Allez. Dites-lui qu'elle peut faire dreſſer le contrat comme elle jugera à propos: elle eſt la maî-

treſſe abſolue de mes volontés ; & je donnerai les mains à tout ce qu'elle aura fait.

DORANTE.

Vous ne riſquez rien ; elle ménagera vos intérêts comme les ſiens propres. Adieu. Je pars.

PHILINTE.

Songeons maintenant à nous débarraſſer de ma femme. Mais la voici. Qu'elle me paroît enlaidie !

SCENE XI.

PHILINTE, DORIMENE, LISETTE.

PHILINTE.

AH, ah ! Madame, vous voilà diſpoſée à ſortir ? Cela me fait plaiſir.

DORIMENE.

Oui, Monſieur, je vais ſouper chez la Comteſſe.

PHILINTE.

Vous m'avez prévenu, & je voulois vous le dire. Vous êtes trop ſédantaire ; il faut vous mettre à la mode, & ne plus vivre ſi bourgeoiſement.

LISETTE.

C'eſt ce que je lui repréſente à tout moment. Il ne convient pas à une femme de ſa qualité, de ſe

lever le jour, & de ſe coucher la nuit, comme une ſimple Marchande de la rue ſaint Denis.

PHILINTE.

Allez, Madame ; je vous ordonne de vous bien réjouir.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un bon Mari, & vous devez le croire, Madame.

DORIMENE.

Adieu, Monſieur ; vous méritez d'être obéi.

PHILINTE.

Heureuſement la voilà partie ! Mais j'apperçois la Fleur tout eſſouflé.

SCENE XII.

PHILINTE, LAFLEUR.

LA FLEUR.

AH ! Monſieur, je viens d'être témoin d'un ſpectacle tragi-comique. Les femmes du quartier ont voulu aſſaſſiner Monſieur le Chevalier à votre porte.

PHILINTE.

Voilà une terrible avanture !

LA FLEUR.

Comme il alloit entrer chez vous, il s'eſt vu tout-à coup inveſti d'une troupe de femmes qui ont crié haro ſur lui. On le ſaiſit, on le déſarme ; déjà plus d'une quenouille tirée avoit meurtri ſa tête, & déjà plus d'une main furieuſe montroient les dépouilles ſanglantes de ſes cheveux arrachés. . . . .

PHILINTE.

Alte là : point de deſcription, je te prie.

LA FLEUR.

C'eſt pour-tant là, mon fort, Monſieur, & j'ai l'imagination fleurie : mais, puiſque vous le voulez, je baiſſe d'un ton, & je vous dirai ſans figure, que Monſieur le Chevalier eût été mis en piéces, ſi le caroſſe d'un de ſes amis, qui eſt arrivé là fort à propos, & qui a écarté la foule, ne l'eût tiré d'embarras.

PHILINTE.

Rien n'eſt plus à craindre qu'une populace irritée.

LA FLEUR.

Et ſur-tout, une populace de femmes. Je vais être à l'avenir diablement circonſpect ſur leur compte. Quand j'aurois du mal à dire de ces friponnes-là, je le dirai ſi bas qu'on ne m'entendra pas. Mais, Monſieur, parlons d'autre choſe : votre

habit eſt tout prêt, &.....

PHILINTE.

Je n'en ai plus que faire ; ma charmante inconnue doit ſe rendre ici ce ſoir.

LA FLEUR.

Et la Chauve-ſouris, Monſieur ?

PHILINTE.

Fais venir Angelique.

SCENE XIII.

PHILINTE, *ſeul.*

ALidor, ce vieux Financier me la demande ; on dit qu'il a de gros biens, mais mon amour veut que je l'accorde à Léandre. En lui donnant ma ſœur, je vais revoir & connoître ma maîtreſſe : dois-je balancer un inſtant ? j'apperçois Angelique ; propoſons-lui la choſe : toute jeune qu'elle eſt, elle n'aura garde de reculer. Ses yeux diſent aſſez qu'elle n'eſt point appellée au couvent ; d'ailleurs elle eſt dans un âge où l'on ne déguiſe rien.

SCENE XIV.

PHILINTE, ANGELIQUE.

PHILINTE.

Approchez-vous, Angelique.

ANGELIQUE.

Que vous plaît-il, mon frere?

PHILINTE.

Vous m'avez l'air de vous ennuyer hors du couvent?

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi, mon petit frere, je ne ſçaurois mieux être qu'auprès de vous.

PHILINTE.

Mais ne quitteriez-vous pas ce petit frere pour avoir un mari? vous riez. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Auriez-vous déjà du goût pour le mariage?

ANGELIQUE.

Ma couſine Henriette s'eſt bien mariée; j'ai pourtant trois mois plus qu'elle.

PHILINTE.

Je croyois qu'un homme vous faiſoit peur?

ANGELIQUE.

Oh! je ne crains que les eſprits.

PHILINTE.

La friponne ! cela étant je veux vous donner à Monſieur Alidor.

ANGELIQUE.

Non, non, celui-là me fait peur. Que ne me parlez-vous de Léandre ?

PHILINTE.

Vous l'aimez donc ?

ANGELIQUE.

Eh !.....

PHILINTE.

Que veut dire ce eh ?

ANGELIQUE.

Mon Dieu ! ne l'entendez-vous pas ? ce eh veut dire oui.

PHILINTE.

Comment, Mademoiſelle, vous aimez un homme à votre âge, & vous oſez le dire ?

ANGELIQUE.

Eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ce qui paroît aimable ?

PHILINTE.

Sans doute, & cela eſt défendu aux jeunes filles comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'aurois jamais cru; cela eſt ſi doux, &

l'on a tant de plaiſir. Ah ! voici Léandre ; quand vous devriez me gronder, je ne puis m'empêcher d'être bien aiſe.

SCENE XV.

PHILINTE, LÉANDRE, ANGELIQUE.

LÉANDRE.

JE viens ſçavoir, Monſieur, s'il eſt vrai que vous conſentiez à mon bonheur, & que vous accordiez Angelique à mon amour ?

PHILINTE.

Oui, Monſieur, je ferai honneur à ma parole, pourvu que votre ami tienne la ſienne, vous pouvez compter là-deſſus.

LÉANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je ſuis sûr d'être heureux ; Et vous, belle Angelique, y donnez-vous les mains ?

ANGELIQUE.

J'aime tant mon cher frere, que je ſuis prête à faire ſa volonté.

LÉANDRE.

Après un tel aveu, je vais tout diſpoſer pour un nœud ſi charmant.

ANGELIQUE.

Ah ! mon petit frere, que je vous baiſe.

SCENE XVI.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

VOilà Monſieur Alidor que je vous préſente.

PHILINTE, *à part.*

Peſte ſoit de l'importun !

ANGELIQUE, *bas.*

Qu'il eſt vilain !

ALIDOR.

Dépêchez-vous, Monſieur, de me donner cette belle enfant, car la brigue eſt forte ; c'eſt à qui m'épouſera.

LA FLEUR.

Le beau brun ! pour être couru des femmes.

ALIDOR.

Angelique a eu le bonheur de me plaire, & je lui jette le mouchoir.

PHILINTE.

Le faveur eſt grande ; mais je crains qu'elle n'ait de la répugnance à ſe marier.

ALIDOR.

Je n'en crois rien. N'eſt-il pas vrai, mon cœur, que vous ſeriez charmée d'être la femme d'un homme riche comme moi?

ANGELIQUE, *lui fait la révérence.*

Je ſuis votre ſervante, Monſieur; je ne ſuis pas intéreſſée.

LA FLEUR.

Voulez-vous que je vous parle franchement? Mademoiſelle Angelique eſt trop jeune pour vous; tout le monde riroit d'un mariage ſi mal aſſorti: Un garçon ſexagénaire n'eſt pas le fait d'une fille de douze ans.

ANGELIQUE.

Oh! j'en ai bien treize, s'il vous plaît.

ALIDOR.

Moi, garçon ſexagénaire! tu en as menti; c'eſt tout ſi j'ai cinquante-huit ans.

LA FLEUR.

Ce n'étoit pas la peine de me donner un démenti.

ALIDOR.

Apprends, mon ami, qu'on ne compte point les années à qui eſt en état de compter des millions.

LA FLEUR.

Il eſt vrai qu'il n'y a point de barbon que la for-

tune n'ait la vertu de rajeunir, de magot qu'elle n'embelliſſe, ni de vilain qu'elle ne puiſſe annoblir.

ALIDOR.

Voilà un valet des plus impertinens, & vous devriez, Monſieur, l'obliger à ſe taire.

PHILINTE.

Tais-toi, la Fleur.

LA FLEUR.

Pardon, Monſieur, mais je ne puis m'empêcher de dire la vérité.

PHILINTE, *à part.*

Que le jour eſt long, & que ce maudit homme me fatigue! quelqu'un ne pourra-t-il pas m'en défaire? (*haut.*) N'entends-je pas chanter?

ANGELIQUE.

C'eſt ſans doute mon Maître de muſique.

LA FLEUR.

C'eſt lui-même; il eſt dans l'enthouſiaſme; écoutons, il va nous réjouir.

SCENE XVII.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LE MAITRE DE MUSIQUE, LA FLEUR.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

DÉpit mortel, tranſport jaloux;
Je m'abandonne à vous.
Seuls confidents de mes peines ſecrettes.....
Vous raſſemblez en vous, belle Déeſſe,
Tout ce qui fait briller les autres Dieux.
Ah! j'attendrai long-tems, la nuit eſt loin encore.

PHILINTE.

Cela n'eſt que trop vrai, & je ſuis dans le cas.

ALIDOR.

Quels diables de pots-pourris! il eſt fou.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Que de feux! que d'éclairs! quels éclats de tonnerre!
Sous mes pas chancelans je ſens trembler la terre;
ſes gouffres ſont ouverts.

ALIDOR.

Il faudroit le lier; ſa folie dégénére en rage.

LE

LE MAITRE DE MUSIQUE.

C'eſt Clitemneſtre. Fuis dans la nuit éternelle,
Spectre horrible, ombre criminelle;
Crains encor ma juſte fureur.

(*Il prend Alidor au collet.*)

ANGELIQUE, *en riant.*

Serrez fort.

ALIDOR.

Je ne ſuis point Clitemneſtre, de par tous les diables; & vous m'étouffez.

PHILINTE.

Ne craignez rien; ne voyez-vous pas qu'il joue?

ALIDOR.

Quel diantre de jeu d'étrangler les gens!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Où ſuis-je? Pardonnez à l'erreur qui m'enchante;
Ma muſique, Meſſieurs, eſt bien votre ſervante.

ALIDOR, *au Maître de Muſique.*

Et je ſuis à préſent votre valet. (*à Philinte.*) Quelle manie de parler toujours en chantant?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

S'exprimer en chantant n'eſt pas une manie;

C'eſt ainſi que chez nous parlent tous les héros ;
Les Cadmus, les Atys, les Rolands, les Renauds,
Dont j'ai ſouvent l'honneur de me voir la copie.

ALIDOR.

Il continue à extravaguer.

PHILINTE.

C'eſt un privilege de la muſique. Dès qu'on chante, on peut tout dire impunément ; l'air fait toujours paſſer les paroles.

LA FLEUR.

Sur ce pied-là, il y a bien des gens qui ne devroient jamais parler autrement.

ALIDOR.

Me conſeillez-vous d'apprendre la muſique ?

PHILINTE.

Oh ! oui, je vous le conſeille très-fort ; & vous ne pourriez mieux vous adreſſer qu'à Monſieur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Gardez-vous de me croire un vil Muſicien,
Petit Chantre ordinaire,
De l'Opéra je ſuis Penſionnaire,
Et me dis, à bon droit, Académicien.

ALIDOR.

La choſe étant ainſi, touchez-là ; vous aurez l'honneur de m'avoir pour Écolier.

LA FLEUR.

Il eſt bien-tôt d'âge à l'être.

ALIDOR.

Dès demain nous commencerons. Dites-nous maintenant quelque choſe, là . . . qui ſoit drôle & qui ſoit nouveau.

PHILINTE.

Sur-tout quelque choſe qui ſoit court.

ANGELIQUE.

Mon cher Maître, je vous recommande les vieux amoureux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Qu'un barbon excite à rire,
Dans ſon amoureux délire,
Qu'il eſt ſot & qu'il eſt laid,
Quand il s'attendrit & ſoupire,
Près d'un jeune & charmant objet!
Les Graces lui font la moue,
Les Ris badins ſur ſa joue

Appliquent plus d'un ſoufflet :
Et l'Amour qui de lui ſe joue,
Le régale d'un camouflet.

LA FLEUR, *à Alidor.*

Que dites-vous de ce couplet? (*en chantant.*) Qu'un barbon.....

ALIDOR.

Je dis que tu es un ſot & le couplet auſſi.

PHILINTE.

Vous demandiez de la nouveauté, vous devez être ſatisfait.

ALIDOR.

L'air & les paroles, tout eſt impertinent ; & je me range du côté des anciens : on ne fait plus rien qui vaille.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Quoique d'âge aſſez mûr, vous parlez en jeune homme :
Mais nous vous formerons, ou le diable m'aſſomme.

LA FLEUR.

Il court riſque de mourir ſous le bâton.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Peut-être ce couplet vous plaîra beaucoup mieux.

Qu'un homme de Finance
Déplaît à tous les yeux,
Lorſque ſon injuſte opulence
Lui fait oublier ſes ayeux.

ALIDOR.

C'en eſt trop; ne ſouffrons pas qu'on nous joue plus long-tems; ſortons.

LE MAITRE DE MUSIQUE, *en s'en allant.*

Doris étoit ma derniere amourette,
Vous êtes mon premier amour;
Que tout ſe reſſente
De la fureur que je ſens.

PHILINTE.

Grace au ciel, je ſuis débarraſſé de l'un & de l'autre. A la fin, le Muſicien m'étoit à charge autant que le Financier. Dorante ne vient pas; je brûle d'impatience.

LA FLEUR.

Monſieur, le voici.

SCENE XVIII.

PHILINTE, DORANTE, LÉANDRE, ANGELIQUE, LA FLEUR, UN NOTAIRE.

PHILINTE.

HÉ bien, Dorante, me tenez-vous parole ?

DORANTE.

Oui ; vous allez être content. J'ai amené le Notaire, & le contrat eſt tout dreſſé.

ANGELIQUE.

Le contrat eſt dreſſé ? que je ſuis aiſe ! je ſerai mariée !

PHILINTE.

Angelique, conduiſez le Notaire dans l'autre appartement.

ANGELIQUE, *à Léandre.*

Vous ne me ſuivez pas ?

LÉANDRE.

Je ne vous quitte pas, ma belle Angelique.

SCENE XIX.

PHILINTE, DORANE, LA FLEUR.

PHILINTE.

PArlez, nous voilà libre. M'amenez-vous la beauté que j'aime?

DORANTE.

Elle vous attend dans ſon caroſſe; allez lui donner la main.

PHILINTE.

J'y cours.

LA FLEUR.

Allons voir ſi ma Chauve-ſouris n'eſt point avec elle.

SCENE XX.

DORANTE, *ſeul.*

J'Ai fait tout ce que je devois faire pour mon ami, & j'ai conduit la choſe au point qu'il ſouhaitoit. Retirons-nous maintenant, je ſuis ici de trop ; de quelque façon que la Piéce ſe dénoue, n'en ſoyons point le ſpectateur, & ne riſquons point d'y jouer un fort ſot perſonnage. Voici Philinte & Dorimene ; ſortons.

(*Il s'en va.*)

SCENE XXI.

PHILINTE, DORIMENE *déguiſée en Vénitienne*, LA FLEUR, LISETTE *déguiſée en Chauve-ſouris.*

PHILINTE, *à Dorimene.*

MAdame, puiſque nous ſommes ſeuls, ſouffrez que je me livre à toute la vivacité de mes tranſports : mon bonheur eſt ſi grand, que j'ai de la peine à le croire. Eſt-il bien vrai, ma charmante inconnue, que je vous revois, que vous ayez pitié de mes maux, & que vous êtes venue ici dans le deſſein de vous faire connoître ?

DORIMENE.

Vous n'en devez pas douter.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Mon adorable Chauve-ſouris, puis-je me flatter que vous ayez ſuivi dans ce lieu votre Maîtreſſe avec la même bonne volonté pour votre eſclave la Fleur ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus ſûr.

PHILINTE.

Otez donc ce maſque jaloux, qui cache à mes yeux plus de la moitié de vos charmes.

DORIMENE.

Que ſçavez-vous s'il ne cache point de vrais défauts ? mes traits pourront bien vous déplaire.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Vous voulez bien que je vous faſſe la même priere ? ne vous laiſſerez-vous point attendrir par ce regard languiſſant ? ce ſoupir enflammé ne vous touchera-t-il pas ?

LISETTE.

J'attends que ma Maîtreſſe ſe découvre la premiere ; il ne ſeroit pas honnête de la prévenir.

PHILINTE, *à Dorimene.*

Vous appréhendez de me déplaire ? quelle injuſte idée !

DORIMENE.

Croyez-moi, je ſuis du nombre de celles à qui le maſque eſt favorable ; en ôtant le mien je perdrai toute ma beauté, & vous allez me haïr.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Montrez-moi votre friand minois, que mes yeux ſe raſſaſient du plaiſir de le voir.

LISETTE.

Je vous avourai franchement que je ſuis effroyable.

PHILINTE, *à Dorimene.*

Ah ! vous ne pouvez être que charmante ; vos yeux m'en ſont de bons garans : découvrez-vous au plutôt ; faut-il vous en prier à genoux ?

LA FLEUR, *à Liſette, en lui prenant le bras.*

Vous ne le diriez pas, mon cœur, s'il étoit vrai, & voilà un échantillon qui fait juger trop favorablement de toute la Piéce. Laiſſez-moi voir ſeulement le bout de votre joli petit nez, par ces tendres genoux que je tiens embraſſés.

DORIMENE, *à Philinte.*

Puiſque vous le voulez je vais vous ſatisfaire ; mais auparavant il faut vous acquitter de ce que vous avez promis à Léandre, & ſigner le contrat que vous apporte le Notaire.

PHILINTE.

Je ſigne tout aveuglément.

LE NOTAIRE.

Le contrat eſt en bonne forme, & voilà qui eſt fait.

PHILINTE.

Donnez, donnez, Monſieur.

(Le Notaire ſort.)

SCENE DERNIERE.

PHILINTE, DORIMENE, LA FLEUR, LISETTE.

PHILINTE.

QUe tardez-vous, Madame, à me rendre le plus heureux des hommes ?.

LA FLEUR, *à Liſette.*

Allons, ma Reine.

DORIMENE, *en ſe découvrant.*

Je le vois bien, je ne puis plus m'en défendre; il faut me découvrir malgré que j'en aye; me reconnoiſſez-vous ?

LISETTE, *ôtant auſſi ſon maſque.*

Que dis-tu de ce viſage ?

PHILINTE.

Que vois-je ? c'eſt ma femme !

LA FLEUR.

Ah ! c'eſt Liſette ! je ſuis pris pour dupe.

LISETTE.

Tu vois que je ſuis fille de parole.

DORIMENE.

Je vous l'avois bien dit que le masque m'étoit avantageux, & que je n'avois qu'à l'ôter pour me faire haïr.

PHILINTE.

J'avoue que jamais étonnement ne fut égal au mien; mais mon trouble se dissipe, je sors d'erreur, & votre vertu triomphe. Oui, Madame, je vous pardonne le piége où j'ai donné, puisque c'est l'amour qui l'a tendu; & quoique vous soyez ma femme, vous n'êtes pas moins digne de toute ma tendresse; je reviens du préjugé où j'étois; j'abhorre tous les mauvais conseils dont on m'avoit empoisonné; je vais enfin réparer une infidélité de deux mois par un redoublement d'amour qui ne finira qu'avec ma vie, & pour vous prouver que mon retour est sincere, je confirme ce que je viens de signer, & je donne mon consentement au mariage de Léandre & d'Angelique, puisque vous l'approuvez.

LA FLEUR.

Voilà qui est édifiant pour le tems où nous sommes.

LISETTE, *à part.*

Il n'y a que ſix mois qu'ils ſont mariés; je les attends au bout de l'année.

LA FLEUR.

L'exemple eſt contagieux, & me donne preſque envie de t'épouſer.

LISETTE.

Si tu me preſſois bien fort, je pourrois bien en faire la folie.

LA FLEUR.

Peut-être ferions-nous mieux de garder le célibat.

LISETTE.

Tu as raiſon; prenons quelques jours pour y ſonger, c'eſt le parti le plus ſage.

FIN.

L'IMPATIENT.

L'IMPATIENT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

De M. DE BOISSY, de l'Académie Françoiſe;

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE:

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, au mois de Janvier 1724.

Troiſieme Édition, revue & corrigée.

ACTEURS du Prologue.

L'AUTEUR.

UN COMÉDIEN.

ARBATE, Auteur Tragique.

PHILINTE, Auteur Comique.

La Scene eſt au Foyer de la Comédie

L'IMPATIENT,
COMÉDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, UN COMÉDIEN.

L'AUTEUR.

C'Est moi qui dois jouer le plus pénible Rôle ;
Et nature pâtit.

LE COMÉDIEN.

J'en crois votre parole.
Affronter un Public, l'état eſt violent :
Moi-même, tous les jours, je l'aborde en tremblant ;
Mais il faut vous flatter d'une douce eſpérance.

L'AUTEUR.

Un Poëte a toujours aſſez de confiance.
Mon amour propre ſeul fait ſouffrir ma raiſon ;

J'ai de me découvrir grande démangeaiſon.

LE COMÉDIEN.

Je ſçai qu'avant le tems le deſir de paroître
Excite vos pareils à ſe faire connoître.
Les Auteurs, en ce point, reſſemblent aux Amans :
Un mot, un ſeul regard trahit leurs ſentimens.
Jouer incognitò ce fâcheux perſonnage,
Eſt pourtant, ſelon moi, le parti le plus ſage,
Le plus utile, enfin le plus réjouiſſant ;
Heureux qui ſe dérobe au Critique perçant !
Vous pouvez dans le port laiſſer gronder l'orage.
L'ouvrage riſque ſeul & s'expoſe au naufrage ;
S'il déplaît, on n'a point le ſenſible regret
De voir ſon nom en bute au barbare ſifflet ;
Si par un ſort heureux la Piece eſt applaudie,
Le Public à l'Auteur donne la Comédie.
Quel charme de goûter les piquantes douceurs
De s'entendre louer par ſes propres cenſeurs ;
Et le voile levé, par ce jeu ſalutaire,
De lire dans le cœur d'un ami peu ſincere !
La plus aigre cenſure & l'encens le plus doux,
Sans perdre de leur force, arrivent juſqu'à vous.
Evitant le poiſon qu'offre la flaterie,
Vous triomphez encor de la clabauderie ;
Et riant en ſecret du Public curieux,
Vous êtes inviſible & préſent à ſes yeux.

L'AUTEUR.

Je goûte vos raiſons ; mais quel martyre extrême

De voir ſouvent un fat qui vous dit à vous-même.
L'Auteur eſt fort prudent, l'Ouvrage eſt des plus plats;
Sur l'étiquete.....

LE COMÉDIEN.

On vient, ne vous découvrez pas.

L'AUTEUR.

Leur cauſtique maintien m'inſpire de la crainte:
Sont-ils connus de vous?

LE COMÉDIEN.

C'eſt Arbate & Philinte,
Auteurs prompts à blâmer, critiques pointilleux,
Clabaudeurs éternels & ſouvent dangereux.

SCENE II.

L'AUTEUR, LE COMÉDIEN, ARBATE, PHILINTE.

ARBATE, *à Philinte.*

COnnoiſſez-vous l'Auteur de la nouvelle Pièce?

PHILINTE.

Non; mais L'IMPATIENT, ce titre ſeul me bleſſe.
(s'adreſſant à l'Auteur.)
Je gage que Monſieur ſera de mon avis.

L'AUTEUR.

Je n'en dis rien: l'Auteur eſt trop de mes amis.
(bas au Comédien.)
Vous le voyez.

LE COMÉDIEN, *à part.*

Je crains que ſon front ne décele,
Malgré tous ſes efforts, ſa contrainte cruelle.

PHILINTE.

Le caractere eſt vague, & s'il n'eſt détaillé,
Ce ſera, ſur ma foi, *le Grondeur* r'habillé,
Ou *les Fâcheux* qu'enſemble on aura ſçu refondre.

LE COMÉDIEN.

Un homme du métier peut-il ainſi confondre?

L'AUTEUR, *d'un air embarraſſé.*

Je m'en étonne fort. (*à part.*) Je l'avois bien prévu.

PHILINTE, *à l'Auteur.*

Un ami de l'Auteur ne doit pas être cru.
Mais vous, (*au Comédien.*) répondez-moi?

L'AUTEUR, *bas au Comédien.*

La fâcheuſe rencontre;
Parlez pour moi.

LE COMÉDIEN, *bas.*

Feignez; votre trouble ſe montre.

PHILINTE, *au Comédien.*

Quelle eſt la différence?

LE COMÉDIEN.

On eſt impatient
Sur-tout dans la jeuneſſe où le ſang eſt bouillant:
Le moindre obſtacle alors nous trouble, nous agite,
Et courant au plaiſir, l'attente nous irrite.

L'AUTEUR.

Il n'eſt rien de plus vrai.

LE COMÉDIEN.

Mais on devient grondeur,
Quand les ans ont produit un fond de noire humeur;
On voudroit avec ſoi voir vieillir tout le monde:
L'ennui d'avoir vêcu fait que toujours on gronde.
On ſe voit à regret marcher vers ſon déclin,
Et du plaiſir d'autrui l'on ſe fait un chagrin.

L'AUTEUR.

Fort bien!

PHILINTE.

Et les fâcheux? contentez-moi, de grace.

LE COMÉDIEN.

L'impatient agit, & lui ſeul s'embarraſſe.
De ſon extrême ardeur naît ſon retardement;
Et l'attente incertaine eſt ſon plus grand tourment;
Ou s'il arrive enfin qu'un fâcheux l'incommode,
C'eſt néceſſairement, & non par épiſode.

L'AUTEUR.

Eh bien? Monſieur, eh bien? êtes-vous ſatisfait?

PHILINTE.

La choſe étant ainſi, ce ſera l'*Inquiet*.

L'AUTEUR, *au Comédien.*

Ferme.

LE COMÉDIEN.

L'impatience eſt une promptitude,
Qui n'a rien de commun avec l'inquiétude;
L'une eſt ardeur de ſang, l'autre chagrin d'eſprit.

L'AUTEUR.

Oh! parbleu, pour le coup, je n'aurois pas mieux dit.

ARBATE.

Il faut que l'Etourdi ſoit donc ſon caractere.

L'AUTEUR.

Tenez bon.

LE COMÉDIEN.

L'un de l'autre étrangement differe.
Qu'eſt-ce qu'étourderie ? une éclipſe d'eſprit,
Qui fait qu'à contre-tems, un homme parle, agit;
Un délire éternel, voiſin de la ſottiſe,
Qui nous rend indiſcrets, & fait qu'on nous mépriſe;
Un incurable mal qui trouble la raiſon,
Bannit le jugement, ôte l'attention;
Un long égarement qui nous fait choir ſans ceſſe.
Qu'eſt-ce qu'impatience ? un bouillon de jeuneſſe,
Des vives paſſions impétueux enfant,
Dont le bruſque tranſport nous entraîne ſouvent;
Mais qui d'un bon eſprit n'eſt pas moins le partage,
Qui n'eſt que paſſager, & que tempere l'âge.
Douce imperfection, excuſable défaut,
Dont on n'eſt, après tout, corrigé que trop tôt.
Un homme impatient, peut être fort aimable:
Un étourdi bientôt devient inſupportable,
Sans en être choqué : de-là vient qu'on s'entend
Appeller tous les jours du nom d'impatient,
Quand celui d'étourdi ſe prend pour une injure:

La différence frappe, & la preuve en eſt sûre.

L'AUTEUR.

Vous ne vous rendez pas à ce raiſonnement?

LE COMÉDIEN, *à l'Auteur.*

Mais vous vous trahiſſez par trop d'empreſſement.

PHILINTE.

Ce ſont ſubtilités.

ARBATE.

Diſtinctions frivoles.

L'AUTEUR.

L'ouvrage fera voir ſi ce ſont des paroles.

ARBATE.

Pour la Piece, un peu fort vous vous intéreſſez;
En ſeriez-vous le Pere?

L'AUTEUR.

Oh! non.

PHILINTE.

Vous rougiſſez!

LE COMÉDIEN, *à l'Auteur.*

Vous voilà pris, ſortez.

PHILINTE.

C'eſt trop de modeſtie.

L'AUTEUR.

Pour ôter .... tout ſoupçon, je quitte la partie.
(*en ſortant.*)
Quels efforts! j'ai ſouffert des tourmens infinis!

SCENE III.

ARBATE, PHILINTE, LE COMÉDIEN.

PHILINTE, *en riant.*

AH ! ah ! vraiment l'Auteur eſt fort de ſes amis.

ARBATE.

Il s'eſt fort plaiſamment décelé de lui-même.

LE COMÉDIEN.

Qu'on découvre aiſément un Poëte qui s'aime !

PHILINTE.

Je juge par l'Auteur que l'Ouvrage eſt mauvais.

LE COMÉDIEN.

Monſieur, ſans avoir vu, ne décidons jamais.

PHILINTE.

Mais vous, qui me parlez avec tant d'aſſurance,
Avez-vous des Auteurs aſſez de connoiſſance ?
Avec Térence & Plaute êtes-vous faufilé ?
On voit aſſez que non, quand vous avez parlé.

LE COMÉDIEN.

Mieux que le Cabinet, la longue expérience
Du Théâtre, Monſieur, nous apprend la ſcience.
Forme le peu de goût que nous pouvons avoir.

PHILINTE.

Une ſimple routine eſt tout votre ſçavoir.

ARBATE.

La preuve inconteſtable eſt mon plus bel ouvrage,
Qui vient d'être proſcrit par votre Aréopage.

Je ne puis rappeller ce honteux jugement,
Sans indignation & sans frémissement.

PHILINTE.

Vous êtes mon Confrere, & sans doute en Comique?

ARBATE.

Vous me connoissez mal; je travaille en Tragique.

LE COMÉDIEN.

Monsieur par ses discours nous le fait assez voir.

PHILINTE, *regardant Arbate, & mettant son doigt sur le front.*

Ces Tragiques ont là je ne sçai quoi de noir.

ARBATE, *à Philinte.*

Ecoutez seulement la fuite de Clélie,
Ce morceau vaut lui seul toute une Tragédie.

(d'un ton tragique.)

» Aux yeux de l'ennemi saisi d'étonnement,
» Elle prend un coursier, le monte fierement,
» Et d'un front assuré, le guidant vers le Tibre,
» S'élance dans les flots, s'écriant: je suis libre.
» Tout semble seconder un si hardi dessein;
» Le docile coursier obéit à sa main.
» Enchanté par un Dieu qui doit l'avoir conduite,
» Le Soldat sur le bord applaudit à sa fuite,
» Et l'onde, qui paroît pacifier son cours,
» La rend sur l'autre rive & respecte ses jours.

LE COMÉDIEN.

Ces Vers sont assez beaux: mais de la Tragédie
Les Vers furent toujours la derniere partie.

ARBATE, *à Philinte.*

Vous demeurez tranquille, & vous n'admirez pas?

PHILINTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais j'admire tout bas.

LE COMÉDIEN.

En vain par le langage une oreille est séduite;
Pour contenter l'esprit cherchons de la conduite;
Et pour gagner le cœur trouvons de l'intérêt.

ARBATE.

Refuser un Poëme où tout frappe, où tout plaît!

PHILINTE, *à Arbate.*

Touchez là, j'ai reçu la même ignominie;
Je m'étois surpassé par une Comédie,
Par un Ouvrage neuf où brilloient les portraits,
Où regnoit le plaisant, où pétilloient les traits:
Par cet échantillon jugez de son mérite;
C'est un portrait frappé qui vaut bien votre fuite.
» Offrirai-je à vos yeux la femme sans égards,
» Qui signale ses jours par de nouveaux écarts,
» Qui donnant un champ libre à ses extravagances,
» Secoue effrontément le joug des bienséances;
» Qui rit de la vertu, prend des airs cavaliers,
» Et se pique sur-tout d'avoir des créanciers;
» Qui des jeunes Marquis affecte l'équipage,
» Et qui ne craint rien tant que de passer pour sage;
» Qui sçait l'art d'inventer plus d'un nouveau serment,
» Et qui le sçait au jeu placer heureusement;
» Qui rendant son mari confident de sa gloire,

» Conte de ſes excès elle-même l'hiſtoire;
» Et pour ne pas laiſſer ſon mérite imparfait,
» Qui fait fort bravement le coup de piſtolet.

LE COMÉDIEN.

Je ne puis m'empêcher de louer la peinture,
Je la trouve brillante, elle eſt d'après nature;
Mais, c'eſt là ſon défaut.

PHILINTE, *à Arbate.*

Quoi! vous ne riez pas,
Et vous êtes diſtrait?

ARBATE.

Monſieur, je ris tout bas.

LE COMÉDIEN.

Le Théâtre eut toujours la ſageſſe en partage.

PHILINTE.

Mais le monde qu'il peint, ce monde eſt-il ſi ſage?

LE COMÉDIEN.

Il veut qu'on le ménage; un ſemblable tableau
Bleſſeroit trop ſa vue, & demande un rideau.
Les traits ſont trop hardis & les couleurs trop fortes.

PHILINTE.

Vous ne demandez plus que des figures mortes:
Vous exigez qu'on ſoit froidement compaſſé;
Et voilà ce qui rend le Théâtre glacé.
Il faut du neuf, morbleu! du neuf que l'on admire:
Soyons originaux, ou gardons-nous d'écrire;
Laiſſons l'exactitude aux vulgaires eſprits,
Et que d'heureux écarts diſtinguent nos Écrits.

LE COMÉDIEN.

Il eſt, je l'avouerai, d'heureuſes hardieſſes,
Qui des regles ſouvent affranchiſſent les Pieces :
Mais toujours la raiſon doit régler nos accès.
Hazardons ſagement, ſurtout, dans nos eſſais ;
Gardons fidelement l'exacte bienſéance ;
Et ne donnons jamais dans l'extrême licence :
Si les cœurs ſont impurs, les yeux ſont délicats ;
Le vice nud déplaît, même aux plus ſcélérats.
Heureux qui ſçait unir dans une Piece aimable,
L'utile & le plaiſant, l'honnête & l'agréable !
Un Ouvrage ſans mœurs eſt un monſtre odieux,
Et le ſiecle eſt critique autant que vicieux.

PHILINTE.

Je ſçai lire à travers ſon malin artifice :
Le ſiecle veut par-là qu'on reſpecte ſon vice ;
Jours où vivoit Moliere, & trop tôt diſparus,
O déſirables tems, qu'êtes-vous devenus ?
On pouvoit ſans égards, ſans crainte, ſans ſcrupule,
De toutes ſes couleurs marquer le ridicule :
Mais je l'attraperai ce ſiecle extravagant ;
Je prétends à la Foire illuſtrer mon talent.

LE COMÉDIEN.

C'eſt le plus court chemin qui conduit à la gloire.

ARBATE.

Selon moi, l'on devroit à cette même Foire,
Renvoyer le Comique, & ce lieu deſtiné
Au Tragique, ſeroit.....

PHILINTE.

Bientôt abondonné.
C'eſt trop faire valoir vos foibles Tragédies,
Qu'on devroit appeller du nom de rapſodies.
Ces Pieces aujourd'hui reſſemblent aux Romans;
Toujours les mêmes nœuds, les mêmes dénouemens;
Des ſonges, des fureurs, des combats, des vengeances,
Des oracles enfin & des reconnoiſſances.
Themes en deux façons, ouvrage d'écolier,
Dont on eſt rebâttu, qui ne peut qu'ennuyer.

ARBATE.

Allez gâter Renard & retourner Moliere!

LE COMÉDIEN.

Vous donnez au foyer la Comédie entiere,
Et la foule, Meſſieurs, s'augmente autour de vous.

ARBATE, *à Philinte, en s'en allant.*

Allez, vous n'êtes pas digne de mon courroux!

PHILINTE.

Il eſt de ſon talent ſottement idolâtre.

LE COMÉDIEN.

Venez, Meſſieurs, venez jouer en plein théâtre;
Vous êtes bons Acteurs; on vous admirera,
Et d'applaudiſſemens ce lieu retentira.

PHILINTE.

Allons bâiller, allons; car la Piece eſt nouvelle.

LE COMÉDIEN.

Permettez que l'Auteur au Public en appelle.
C'eſt dommage, après tout, qu'ils prennent le travers;
Ce ſont deux foux d'eſprit qui font fort bien des Vers.

Fin du Prologue.

610550 A

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

LUCILE.

GERON, Pere de Lucile.

DAMIS, Rival de Clitandre.

ARGANTE, Pere de Clitandre.

DORINE, Suivante de Lucile.

LÉPINE, Valet de Clitandre.

Un Maître CLERC.

LE TAILLEUR.

UN NOTAIRE, muet.

LA FLEUR, Laquais de Damis.

La Scene eſt à Rouen chez Geron.

L'IMPATIENT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

C Litandre a du mérite, il eſt aimé de vous;
Mais je me garderois d'en faire mon Epoux.

LUCILE.

D'où vien?

DORINE.

Il eſt Breton, & pétri de ſalpêtre;
De ſon impatience il n'eſt jamais le maître.

LUCILE.

Il joint la politeſſe à cet emportement,
Et ſes vivacités le rendent plus charmant.

DORINE.

Mais ces vivacités qui ſont par vous chéries,
Madame, bien ſouvent deviennent bruſquerie.
Un Amant de l'humeur dont il ſçait ſe montrer,
Peut en Mari brutal fort bien dégénérer.
Comme j'ai maintenant l'honneur de le connoître,
Mon cœur ne craint rien tant que de l'avoir pour Maître;
Et l'air dont je l'ai vu tourmenter ſes valets,
M'a fait perdre le goût de le ſervir jamais.

LUCILE.

Toujours depuis un tems ta langue le déchire.

DORINE.

Notre intérêt commun m'oblige à contredire.
Je voudrois un eſprit plus doux, plus arrêté.

LUCILE.

Je ne l'aimerois pas s'il n'étoit emporté.
Je ne ſçaurois ſouffrir ces Amans flegmatiques,
Qui dans leur tiéde amour ſont toujours méthodiques;
Qui ſe plaignent par art, & froids dans leurs ardeurs,
Viennent vous affadir de banales douceurs;
De ces faux ſoupirans je hai le formulaire,

Et tout leur verbiage a droit de me déplaire.
Un homme bien épris perſuade autrement.
Le plus foible tranſport, le moindre ſentiment,
Que la nature envoyé ou que l'amour inſpire,
Surpaſſe de beaucoup tout ce que l'art fait dire.

DORINE.

Trop de feu vous ſéduit, Madame, entendons-nous:
Vous parlez d'un Amant, je parlez d'un Epoux.
Et Clitandre.....

LUCILE.

Fort bien, ſi mon amour t'écoute,
Il va ſe déclarer pour Valere, ſans doute;
Je le rappellerai.

DORINE.

Bon Dieu! que votre eſprit.....

LUCILE.

Tais-toi, ſa ſeule idée allume mon dépit.

DORINE.

Vous êtes.....

LUCILE.

C'eſt un fat, amoureux de lui-même,
Plein d'un orgueil choquant, d'un amour-propre extrême.
Qui ſemble à tous propos ſe faire compliment,
Et qui pour bel Eſprit ſe donne effrontément.

DORINE.

Mais.....

LUCILE.

Dès qu'il vous a fait trois ou quatre visites,
De son mérite étroit vous touchez les limites.

DORINE.

La langue d'une fille est habile à troter;
Quand elle prend l'essort, on ne peut l'arrêter.

LUCILE.

Tu voudrois.....

DORINE.

Un moment, si vous pouviez vous taire,
Que je parle à mon tour, ce n'est pas pour Valere;
Comme vous je le trouve indigne également,
De se voir votre Epoux, & d'être votre Amant.
Reprenez vos esprits, c'est un parti plus sage;
Un homme fait & mûr, que les bouillons de l'âge...
Vous détournez la tête & froncez le sourcil,
D'un choix si délicat connoissez le péril.
Croyez-en mes conseils, je suis Parisienne,
Connoisseuse, en un mot, de plus, votre ancienne.
On élit un Amant par inclination;
D'un Epoux, au contraire, on fait choix par raison.
L'un est pour l'agréable, & l'autre pour l'utile.

LUCILE, *remuant la tête.*

Non, non.

DORINE.

Vous tairez-vous? Quelle fille indocile!
L'Amant doit être vif, jeune, aimable, galant;

.....

L'Epoux ſexagenaire, imbécile, opulent.
Le premier empreſſé, le dernier doux, commode,
Doit des Maris de Cour pratiquer la méthode.
On peut chérir l'Amant, & répondre à ſes feux;
Mais il faut que l'Epoux ſoit lui ſeul amoureux,
Pour pouvoir profiter de toute ſa tendreſſe,
Et jouir du bonheur d'être femme & maîtreſſe.
Or, de là je conclu, qu'il faut pour votre bien,
Prendre un Mari barbon, & né Pariſien.
Paris eſt le ſéjour des femmes bienheureuſes;
Elles vivent ſans ſoin, doucement, pareſſeuſes,
Et goûtent le repos voluptueuſement;
Le jour ne luit que tard dans leur appartement:
Souvent le ſoir arrive & les ſurprend couchées;
Et des bras du ſommeil à la fin arrachées,
Elles paſſent la nuit dans le ſein des plaiſirs,
Qui s'empreſſent en foule à ſervir leurs deſirs.
Aujourd'hui l'Opéra, demain la Comédie;
Au Jeu le Bal ſuccede. O l'agréable vie!
On peut en liberté choiſir plus d'un Amant,
Et voir, quelle douceur! ſon Mari rarement.
Selon les lieux on porte ou l'on donne des chaînes;
Eſclaves en Provinces, à Paris Souveraines.
A ce dernier état laiſſez-vous appeller;
Pour vous d'un feu ſecret Damis ſe ſent brûler.

LUCILE.

Ce vieux fou qui s'habille en jeune Mouſquetaire,

Petit Maître barbon ?

DORINE.

Ce n'eſt que pour vous plaire.

LUCILE.

Il a ſçu te payer pour en dire du bien.

DORINE.

Vous me faites affront, je ſuis fille de bien.
C'eſt moins mon intérêt, Madame, que le vôtre.

LUCILE.

Mais il s'eſt obligé d'en épouſer une autre ;
Il a fait un dédit des trois quarts de ſon bien :
Un tel engagement eſt un puiſſant lien.

DORINE.

Sa prétendue eſt morte, il l'aſſure lui-même.

LUCILE.

En vain à le ſervir ton ardeur eſt extrême.
Ma main ſuivra toujours le penchant de mon cœur ;
Il ſuffit que mon Pere approuve mon ardeur.
Ami depuis long-tems de celui de Clitandre,
Il regarde ſon fils déjà comme ſon Gendre.
Dans ſa propre maiſon voulant qu'il ſoit logé,
Il paroît à ce choix s'être preſqu'engagé.

DORINE.

Le plus ou moins de bien tournera votre Pere.

LUCILE.

Clitandre attend un bien qui n'eſt pas ordinaire.
Par raiſon, par amour, il doit plaire à mes yeux.

Il eſt né Gentilhomme.

DORINE.

Un exmarchand vaut mieux.

LUCILE.

Il eſt jeune, bien fait.

DORINE.

Sa taille n'eſt pas grande,
Il n'a pas certain air de ſanté qu'on demande:
Et, pour moi, ſi par goût je prenois un Mari,
Madame, je voudrois un gros brun bien nourri.

LUCILE.

Sçais-tu bien qu'à la fin tu deviens fatiguante?

DORINE.

Quoi! vous êtes auſſi d'humeur impatiente?

LUCILE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, tout m'ennuie aujourd'hui.

DORINE.

Clitandre vous occupe, & cauſe cet ennui:
Et vous laiſſe en partant ſa vive impatience.

LUCILE.

A regret, il eſt vrai, je ſouffre ſon abſence.

DORINE.

Votre cœur prend la choſe un peu trop vivement;
C'eſt depuis ce matin que Clitandre eſt abſent.
Dieppe eſt le rendez-vous que lui preſcrit Léandre,
Ancien débiteur d'un argent qu'il veut rendre.
Clitandre a pris la poſte avant le point du jour:

Consolez-vous, demain il sera de retour :
Et du tempérammment dont le ciel l'a fait naître,
Aujourd'hui dans une heure il reviendra peut-être.

LUCILE.

Plût à Dieu ! ce discours semble adoucir mes soins ;
Parles toujours de même, & tu m'ennuiras moins.

DORINE.

L'effet à mes discours peut n'être pas contraire.
S'il alloit sur ses pas revenir sans rien faire ?
Ebaucher une affaire est son sort ; la finir,
Demande trop de tems, il n'a pas le loisir.
L'incident après tout est dans la vraisemblance,
Il vous aime, il ne faut qu'un trait d'impatience.

LUCILE.

Ce qu'il m'a dit cent fois, maintenant je le sens,
Le supplice d'attendre est l'enfer des Amans.
On vient, rentrons, je crains les visites cruelles.

DORINE.

C'est l'Épine. Arrêtez, en voici des nouvelles.

SCENE II.

LUCILE, L'ÉPINE, DORINE.

L'ÉPINE.

OUf!

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc?

DORINE.

Qu'as-tu?

L'ÉPINE.

Je ſuis tout eſſouflé.

LUCILE.

Di nous.....

L'ÉPINE.

Et de douleur j'ai le cœur ſi gonflé...

LUCILE.

Quoi! qu'eſt-il arrivé?

L'ÉPINE.

Le bon Monſieur Clitandre...

Mon pauvre Maître....

LUCILE.

Eh bien?

L'ÉPINE.

Eſt obligé d'attendre.

DORINE.

Il attend? oh! pour lui l'état eſt violent.

L'ÉPINE.

Si vous ſçaviez combien il ſouffre en ce moment;

Quelles ſont les horreurs dont ſon ame eſt ſaiſie,
Vous en ſeriez, Madame, à coup sûr attendrie.

LUCILE.

Explique-toi, fini mon cruel embarras.

DORINE.

Répons donc?

L'ÉPINE.

Vous ſçavez, ou vous ne ſçavez pas,
Qu'autrefois ce Monſieur que Léandre l'on nomme,
Lui fit certain Billet d'une certaine ſomme;
Or votre amant, Madame, a beſoin maintenant
De ce même billet pour ravoir ſon argent.
On dit bien vrai que plus il a d'impatience,
Et plus il ſe dépêche, & moins un homme avance.
A peine étoit-il jour que mon Maître eſt venu
M'arracher de mon lit, criant comme un perdu;
Debout, maraut, debout; veux-tu dormir ſans ceſſe?
Puis nous ſommes partis avec tant de vîteſſe;
Il étoit ſi preſſé, que dans ſon cabinet,
Il n'a pas eu le tems de prendre le billet,
Et ne s'eſt qu'en chemin apperçu de la choſe.

DORINE.

Toujours à des écarts l'impatience expoſe.

LUCILE.

J'étois à la torture, & reſpire à préſent.

DORINE *veut donner une gourmade en riant à Lépine, qui eſquive le coup.*

Donnons une gourmade à ce mauvais plaiſant.

LUCILE.

Di, faudra-t-il long-tems ſupporter ſon abſence?

LÉPINE.

Nous reviendrons plutôt que votre amour ne penſe.

LUCILE.

Et plus tard qu'il ne veut.

LÉPINE.

Mais je m'amuſe ici,
Et c'eſt le retarder que m'amuſer ainſi.
Adieu; je cours chercher le billet ſur ſa table.

LUCILE, *le retenant.*

Attends : fais-moi, Lépine, un aveu véritable.
Clitandre ce matin t'a-t-il parlé de moi?
Suis-je dans ſon eſprit?

LÉPINE.

Madame, je le croi.
Il vous aime à tel point que la poſte eſt trop lente,
Et ne ſçauroit répondre à ſon ardeur bouillante.
Agité ſans relâche, il crie au poſtillon:
Fouette donc, morbleu, fais ſentir l'éperon.
J'arriverai trop tard, quelle lenteur extrême!
Ah! je ſerai deux jours ſans revoir ce que j'aime.
Redouble, allons; de l'air dont il le preſſe enfin,
Je crains que les chevaux ne crevent en chemin;
Mais excuſez, je pars; chaque inſtant que je tarde,
Madame, en vous parlant, le perce, le poignarde.

D'ailleurs, dans ſa douleur me mettant de moitié,
Il pourroit m'accueillir de trente coups de pié.
(*à Dorine.*)
Adieu. Toi, ſi tu peux, ſois-moi toujours fidelle.

DORINE.

Reviens vîte, crois-moi, car mon amour chancelle.

LUCILE, *arrêtant Lépine.*

Ecoute, donne-lui le bon jour de ma part,
Qu'il preſſe ſon retour. J'ai depuis ſon départ,
Ne va pas l'oublier, cent choſes à lui dire,
Qui nous touchent tous deux, dont je voudrois
l'inſtruire.

LÉPINE, *en s'en allant.*

Suffit. Que les amans ont de peine à finir!

SCENE III.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

REpoſez-vous ſur lui du ſoin de revenir.

LUCILE.

Je rentre, & mon amour veut être ſolitaire.
(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

DORINE, *seule.*

JE n'ai plus déſormais d'eſpérance qu'au pere.
Lucile aime Clitandre, & déjà le poiſon
A fait trop de progrès ſur ſa foible raiſon.
Amour, fripon d'amour, qu'aiſément ta malice
Surpend le tendre cœur d'une béauté novice!
Qui ſe laiſſe enivrer de tes fauſſes douceurs,
Et que Paris n'a pas guéri de tes erreurs!
J'aime Lépine, moi, mais d'une ardeur moins folle:
Eſt-il long-tems abſent? eh bien! je m'en conſole.
Dorine dans l'humeur n'a pas moins de gaieté,
Et dort également d'un & d'autre côté.
Revenons cependant; Damis a mon ſuffrage,
Et trois cent mille écus; il aura l'avantage.
Je ſens quelques remords; mais Clitandre aujourd'hui
A tort, & ce bijou me parle contre lui;
Je pourrois bien pourtant en faveur de Lépine,
Pour peu..... mais j'apperçois Damis.

SCENE V.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

BOn jour, Dorine.

DORINE.

Que vous êtes brillant!

DAMIS.

Je ſuis beau, n'eſt-ce pas?

DORINE.

Adorable!

DAMIS.

Je viens avec tous mes appas
Attaquer aujourd'hui la fierté de Lucile.

DORINE.

Elle réſiſtera, l'attaque eſt inutile.
M'en croirez-vous? au pere expliquez votre amour;
Ce ſoir de la campagne il ſera de retour.

DAMIS.

Dorine, que ſçais-tu? je la rendrai traitable;
Mon rival eſt abſent, le tems eſt favorable;
Laiſſe-moi profiter de ces heureux momens;
Quoiqu'un peu ſuranné l'on a des agrémens.
Vieux routier en amour, j'en connois les fineſſes,
Et ſçais l'art de changer les rigueurs en tendreſſes:
Pour fléchir la plus fiere on a certain talent.

DORINE.

Le plus jeune eſt, Monſieur, toujours le plus ſçavant;

Et puiſqu'il faut tout dire, apprenez que Clitandre,
De Geron au plutôt doit être l'heureux gendre ;
Et ſçachez que pour voir ſon amour triomphant,
L'agrément de ſon pere eſt tout ce qu'il attend ;
Que s'il aime Lucile, il eſt fort chéri d'elle,
Et qu'à toute autre ardeur elle ſera rébelle.
En un mot ſon eſprit eſt ſi fort prévenu,
Qu'à lui parler d'amour vous ſeriez mal venu,
Et de vaincre la fille enfin je déſeſpere,
Si dans vos intérêts vous ne mettez le pere.

DAMIS.

La choſe eſt preſque faite, & j'ai ſi bien parlé,
Qu'il héſite déjà, qu'il eſt fort ébranlé ;
Même à ſe déclarer ſi ſon eſprit balance,
C'eſt qu'il doute, entre nous, de la mort de Conſtance.

DORINE.

Votre or, vos biens accrus par le gain d'un procès,
Pour lui gagner le cœur, ont de puiſſans attraits :
Mais, Monſieur, pardonnez à l'ardeur qui m'emporte ;
Peut-on vous demander ſi Conſtance eſt bien morte?
En êtes vous bien ſûr ?

DAMIS.

Je te l'ai déjà dit,
Je la laiſſai fort mal ; on m'a depuis écrit
Qu'à mourir dans trois jours elle étoit condamnée,
Et que les Médecins l'avoient abandonnée.
Je la regretterois comme j'ai le cœur bon ;

Mais depuis mon dédit c'étoit un vrai démon.
Elle parloit toujours pour me faire querelle;
C'étoit mon gouverneur & je ſors de tutelle.

DORINE.

Doutez de ſon trépas, Monſieur : pour vous punir,
Et par noire malice, elle en peut revenir;
Notre ſexe d'ailleurs tient beaucoup à la vie.

DAMIS.

Un tel diſcours eſt bon pour la plaiſanterie.
Tout me dit le contraire & ton doute eſt détruit;
De ſa mort au plutôt je dois me voir inſtruit;
Peut-être en ce moment qu'à mes ordres fidele,
Un courier eſt venu m'en donner la nouvelle.

DORINE.

Allez donc, ſans tenter des efforts ſuperflus,
Réprimez vos tranſports; ne vous occupez plus
Qu'à convaincre Geron que votre main eſt libre;
C'eſt le plus ſûr moyen d'emporter l'équilibre.
Je vais de mon côté, pour ſeconder vos vœux,
Tâcher de ramener Lucile où je la veux.

DAMIS.

Dorine, je te crois, & laiſſe à ton adreſſe
Ménager mon bonheur & régler ma tendreſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, L'ÉPINE, *bottés.*

CLITANDRE.

JE brûle de la voir... toi, cours chez mon Tailleur,
Qu'il me faſſe un habit dans trois heures.

L'ÉPINE.

Monſieur,
Vous voulez m'éprouver, & vous prétendez rire.

CLITANDRE.

Comment rire, faquin ? Fais ce que je deſire.

L'ÉPINE.

Mais en ſi peu de tems !

CLITANDRE.

Dis qu'il mette plutôt
Trente garçons après, cinquante s'il le faut.

L'ÉPINE.

La choſe.....

CLITANDRE.

A ta lenteur tout paroît difficile ;
Vole, dépêche, & crains de m'échauffer la bile.

SCENE II.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

QUoi! déjà de retour? Monſieur, peut-on ſçavoir
D'où vient qu'on a ſi-tôt l'honneur de vous revoir?

CLITANDRE.

Ma chaiſe..... Je n'ai pas le tems de te le dire.
Ne me demande rien, c'eſt à toi de m'inſtruire.

DORINE.

Mais.....

CLITANDRE.

Depuis mon départ qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait?
N'a-tu pas découvert quelque rival ſecret?
Lucile m'attend-elle avec impatience?
A-t-elle ſans ennui ſupporté mon abſence?
Geron, dis-moi, Geron n'eſt-il pas revenu?
Aucun paquet pour moi t'a-t-il été rendu?
M'écrit-on de Bretagne, & dois-tu me remettre
De la part de mon pere une importante lettre?
Répons, je ſouffre trop à reſter incertain.

DORINE.

Quel torrent!

CLITANDRE.

Rompras-tu ce ſilence malin?

DORINE.

Vous ne déparlez pas, le moyen qu'on réponde?
Et de cent queſtions vous fatiguez le monde,
Pour vous être un matin éloigné de Rouen,
Comme ſi vous l'aviez quitté depuis un an.
Je ne puis vous ouir ni vous parler ſans rire;
Et dans vos prompts accès, Monſieur, je vous admire.

CLITANDRE.

Satisfait-on ainſi mon amour empreſſé?

DORINE.

Tout eſt au même état où vous l'avez laiſſé.
Vous ſçaurez ſeulement pour unique nouvelle,
Que Lucile devient votre image fidelle;
Qu'elle hérite déjà de vos vivacités;
Qu'elle n'eſt plus la même, & que vous la gâtez.

CLITANDRE.

A l'Épine tantôt Lucile a fait entendre
Qu'elle avoit ſur nos feux des ſecrets à m'apprendre.
Je connois ton humeur, & je vois tes détours;
Tu veux m'inquieter par tous ces vains diſcours:
Mais ceſſe d'employer une feinte inutile,
Quand je vais de ce pas ſçavoir tout de Lucile.

DORINE.

Vous ne ſçauriez, Monſieur, la voir préſentement,
Elle eſt en compagnie, attendez un moment.

CLITANDRE.

Que j'attende un moment?

DORINE.

Elle eſt avec des femmes :
Entrerez-vous crotté, botté, devant des Dames.
Vous n'oſeriez.

CLITANDRE.

L'amour eſt au-deſſus de tout.

DORINE.

Oh ! vous n'entrerez pas.

CLITANDRE.

Tu me pouſſes à bout.

DORINE.

Allez au moins quitter vos bottes.

CLITANDRE.

Tu m'irrites.

(Par réflexion.)

Maudits ſoient les égards & les ſottes viſites !
Du Roi pour quelque tems ſi j'avois le crédit,
J'en défendrois, morbleu ! l'uſage par Edit.
Un ſot les inventa pour le tourment du monde.

DORINE.

Oh ! Monſieur, à la fin, il faut que je vous gronde :
Depuis le tems qu'ici vous diſputez,
Vous auriez déjà fait, vous ſeriez débotté.

CLITANDRE, *ſortant avec peine.*

J'enrage ! elle a raiſon, il faut bien m'y réſoudre.

SCENE III.

DORINE *seule.*

DAns ſon tempéramment il entre de la poudre.
Comme je le connois facile à s'emporter,
Je mets tout mon plaiſir à l'impatienter ;
Je me plais à jouir de ſon inquiétude,
Et m'en fais tous les jours une douce habitude ;
Mais j'apperçois Lucile : un retour auſſi prompt
Va diſſiper l'ennui qui paroît ſur ſon front.

SCENE IV.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

LE fâcheux entretien ! l'ennuyeuſe viſite !
On rencontre toujours tout ce que l'on évite.

DORINE.

Je vous l'avois bien dit que Clitandre, en ce jour,
Reviendroit ſur ſes pas.

LUCILE.

Clitandre eſt de retour !
Mon plaiſir eſt troublé d'une frayeur ſecrete ;
Je crains quelqu'accident. Ce doute m'inquiete.

DORINE.

Raſſurez-vous, il eſt en fort bonne ſanté,
Et vouloit tout-à-l'heure entrer chez vous botté,
Sans reſpecter le tems, le lieu, la compagnie.
Pour ôter de ſon ame une ſi folle envie,
Il m'a fallu long-tems contre lui diſputer;
J'ai tant fait qu'à la fin il eſt allé quitter
Ses bottes ſeulement, ce n'eſt pas peu de choſe.

LUCILE.

D'un ſi bruſque retour t'a-t-il appris la cauſe?

DORINE.

J'ai voulu le ſçavoir ſi-tôt que je l'ai vu.
Ne me demande rien, a t'il interrompu.
De mille queſtions enſuite il m'aſſaſſine,
Comme un homme nouveau qui revient de la Chine.
Dorine, répons-moi, qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait?
Lucile m'attend-elle? ai-je un rival ſecret?
L'original paroît, il jouera mieux lui-même.

LUCILE.

Ah! mon cœur eſt ému!

DORINE.

Quelle foibleſſe extrême!

(Elle ſort.)

SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE, *appercevant Lucile.*

SI trop plein de ma flamme en des inſtans ſi doux,
Dans ce dérangement je parois devant vous,
Pardonnez aux tranſports de mon âme éperdue ;
Depuis hier au ſoir je ne vous ai point vue.

LUCILE.

L'arrangement, Clitandre, un vain extérieur,
Frappent une coquette ; & moi, je vais au cœur.
Je veux des ſentimens, une tendreſſe pure,
Et préfère un tranſport à toute la parure.

CLITANDRE.

Par un diſcours ſi tendre & des mots ſi flateurs,
Qu'il m'eſt doux de vous voir excuſer mes ardeurs !

LUCILE.

Malgré tout le plaiſir de revoir ce que j'aime,
Ce retour m'inquiete ; & dans ce moment même,
Je cherche quel ſujet a pu vous ramener.

CLITANDRE.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
C'eſt mon ardent amour, l'abſence qui me tue.
A deux poſtes d'ici ma chaiſe s'eſt rompue ;
Et preſſé du deſir de revoir vos appas,

Je maudiſſois le ſort qui retardoit mes pas ;
Lorſque je vois venir, pour me tirer de peine,
Un Poſtillon ſuivi d'un cheval qu'il ramene :
Je l'arrête, & j'apprends qu'il revient en ces lieux ;
Rappellé par l'amour, entraîné par mes feux,
Et las de m'être vu ſi long-tems en attente,
J'embraſſe avidement l'occaſion préſente.
A l'étrier à peine avois-je mis le pié,
Qu'apportant le billet que j'avois oublié,
l'Épine s'offre à moi, me fait d'abord entendre
Que votre amour avoit des ſecrets à m'apprendre.
A ce preſſant diſcours, qui me ſert d'aiguillon,
Je répons auſſi-tôt de trois coups d'éperon ;
Et ſentant redoubler ma vive impatience,
Pour en être informé j'arrive en diligence.

LUCILE.

Que cette ardeur ſi prompte & cet empreſſement
Augmente la douceur de revoir mon Amant !
Mon plaiſir ſeroit pur ſans un point qui l'altere ;
Pour croire votre amour vous manquez votre affaire.

CLITANDRE.

Mon affaire n'eſt rien, je la ferai toujours.
Mes premiers intérêts ſont ceux de nos amours ;
Je ſacrifierois tout à ma juſte tendreſſe,
Et ma plus grande affaire eſt de voir ma Maîtreſſe ;
Mais daignez contenter mes deſirs inquiets.

Qu'avez-vous à me dire? & quels ſont vos ſecrets?

LUCILE.

Ce matin loin de vous, je l'avouerai, Clitandre,
Mon cœur chargé d'ennui cherchoit à ſe répandre;
De cent ſecrets confus je voulois vous parler;
A l'Épine en un mot je n'ai pu le celer.
Je vous vois maintenant, j'ai ce que je deſire,
Je ne ſçai que ſentir & n'ai plus rien à dire.

CLITANDRE.

Un ſilence pareil paſſe tout entretien,
Et vous me dites tout en ne me diſant rien.
Le plaiſir m'interdit & ſemble me confondre;
Je ſens trop à mon tour pour pouvoir vous répondre.
Faut-il que le deſtin, jaloux de mes plaiſirs,
Retarde notre hymen, traverſe mes deſirs!
En vain en ma faveur votre bouche prononce;
Si j'écris à mon pere il ne fait point réponſe;
Si je preſſe le vôtre à faire mon bonheur,
Il balance, il héſite, & ſa lente froideur
Irrite ma tendreſſe, à tout moment me gêne,
Quand ſon avare humeur redouble encor ma peine.
J'ai pour comble d'ennui l'embarras d'un procès;
La crainte d'un rival trouble mon eſpérance;
Toujours nouveaux ſujets de ſoins d'impatience.
Un valet, & Manceau le coquin le plus lent,
Qui s'amuſe toujours & d'un pas négligent.....

Un ſi vain entretien peut-être vous ennuye;
Quel détail! pardonnez ſi je vous le confie;
Mais à l'objet qu'on aime on ne peut rien cacher,
Et mon cœur n'a que vous devant qui s'épancher.
Tout me trahit d'ailleurs, tout conſpire à me nuire;
Vous ſeule me reſtez & pouvez me ſuffire.

LUCILE.

Votre diſcours m'offenſe, & pourtant il me plaît;
Eh! qui doit mieux que moi chérir votre intérêt?
De vos moindres chagrins mon ame eſt pénétrée,
Mais votre impatience eſt un peu trop outrée;
Tout flatte ici vos vœux, vous vous plaignez à tort;
Un Procès vous amene à Rouen, où d'abord
Sans peine vous trouvez le ſecret de me plaire;
Nos parens ſont amis, vous logez chez mon pere;
Il permet que vos feux s'expliquent hautement,
Et le vôtre vous doit écrire inceſſamment.

CLITANDRE.

Le ſoin d'être au plutôt poſſeſſeur de vos charmes,
Eſt trop intéreſſant pour être ſans allarmes.
Je crains à tout moment quelqu'obſtacle fâcheux,
Si le Ciel m'oppoſoit un rival plus heureux.

LUCILE.

A propos de rival; je voulois vous apprendre,
On ouvre; chez Cloris j'ai promis de me rendre.

CLITANDRE.

Toujours interrompu!

LUCILE.

Vous pourrez y venir;
Là nous aurons le tems de nous entretenir.
On vient; n'oubliez pas qu'il faut gagner Dorine.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, *ſeul.*

CE diſcours commencé m'allarme, m'aſſaſſine.
Que veut-elle me dire, à propos d'un rival?
Ce nom ſeul dans mon cœur jette un trouble fatal.
Courrons nous éclaircir avant qu'on nous arrête.

SCENE VII.

CLITANDRE, L'ÉPINE, UN MAITRE-CLERC.

L'ÉPINE, *en ſe gratant la tête.*

MOnſieur?

CLITANDRE, *lui donnant un ſoufflet.*

Parle, maraut, ſans te grater la tête.

L'ÉPINE.

Je ne ſçai plus comment vous aborder, Monſieur;

Au Diable ſoit le Clerc de votre Procureur.

LE MAITRE-CLERC.

Maître-Clerc, s'il vous plaît.

L'ÉPINE.

Maître ou non, peu m'importe.

CLITANDRE.

C'eſt mal prendre ſon tems.

L'ÉPINE.

Oui, regagnez la porte.
Vous nous importunez.

CLITANDRE.

Monſieur, je vais ſortir.

LE MAITRE-CLERC.

Maître Plumeau m'envoye, & c'eſt pour vous ſervir;
J'ai même de ſa part un papier à vous rendre.

CLITANDRE.

(à part.) *(haut.)*
J'aurois donc un rival... Donnez, c'eſt trop attendre.

LE MAITRE-CLERC.

Je vais vous le livrer & je viens tout exprès.

CLITANDRE.

J'aimerois mieux ſortir & perdre mon procès.

LE MAITRE-CLERC.

Avec meſure & poids il faut qu'on examine,
Voyons & revoyons.

CLITANDRE.

Que le Ciel t'extermine!

LE MAITRE-CLERC, *viſitant deux ſacs de papiers.*
Procédons lentement, ne nous emportons pas;
Je gage qu'il ſera dans l'un de ces deux ſacs.

L'ÉPINE, *à Clitandre.*

Le Ciel pour exercer toute votre colere,
Vous offre de peſter une juſte matiere,
Ou plutôt vous punir d'éclatter ſans raiſon.

CLITANDRE.

Faquin!

LE MAITRE-CLERC.

En attendant prenez-moi ce ſac.

L'ÉPINE, *à part.*

Bon.

LE MAITRE-CLERC.

Amuſez-vous, Monſieur.

CLITANDRE.

Hom! je creve.

L'ÉPINE, *bas au Maître-Clerc.*

Courage.
Monſieur le Maître-Clerc fait bien ſon perſonnage.

CLITANDRE.

Ce ſang froid.....

LE MAITRE-CLERC.

Je le tiens; ce n'eſt pas lui, je crois.

CLITANDRE.

Ah! le traître!

L'ÉPINE, *à part.*

Fort bien.

LE MAITRE-CLERC.

On se trompe par fois.

CLITANDRE.

Qu'on dise après cela que j'ai l'ame bouillante ;
Quel phlegme si glacé, quelle humeur patiente
Ne s'échaufferoit pas contre un tel procédé ?
Ah ! déjà trop long-tems je me suis possédé ;
Il me vient dans les doigts une pressante envie....

LE MAITRE-CLERC.

Où courez-vous, Monsieur ? revenez, je vous prie.
Le voici pour le coup ; j'aime vos intérêts.

CLITANDRE, *prenant brusquement le papier des mains du Clerc.*

On est bien malheureux quand on a des procès !
(*Jettant les yeux dessus.*)
Que vois-je ? juste Ciel ! trois pages d'écriture.

LE MAITRE-CLERC.

Oh ! rien n'est superflus ; voyez, je vous conjure.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir, je le lirai tantôt.

LE MAITRE-CLERC.

Mais....

CLITANDRE, *à l'Épine.*

De cet importun délivre-moi, maraut !

LE MAITRE-CLERC.

Lisez, Monsieur, la chose est nécessaire.

CLITANDRE.

Ventrebleu !

L'ÉPINE, *obligeant le Maître-Clerc de ſortir.*
Sortez.

LE MAITRE-CLERC, *en ſortant.*
Soit; il perdra ſon affaire.

CLITANDRE.
Va voir ſi mon Tailleur... mais il vient le premier.
(*L'Épiné rentre.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, LE TAILLEUR, L'ÉPINE.

CLITANDRE.
Vous êtes un brave homme, & j'allois envoyer.
Je ſuis content de vous dans cette conjoncture;
Entrons.

LE TAILLEUR.
Excuſez-moi; je crains que la doublure
Ne vous convienne pas. Pour être sûr du fait....

CLITANDRE.
Le ſcrupule eſt plaiſant quand mon habit eſt fait.
Vîte, car on m'attend.

LE TAILLEUR.
Monſieur, ce qui m'oblige....

CLITANDRE.
Que je m'habille, allons, je ſuis preſſé, vous dis-je.

LE TAILLEUR.

Mais, Monsieur, pardonnez.....

CLITANDRE.

Je ne pardonne pas
Un bavart qui m'assomme & qui retient mes pas.

LE TAILLEUR.

Vous ne m'entendez point.

CLITANDRE.

C'est trop de verbiage,
Mon habit est tout prêt, en faut-il davantage?

LE TAILLEUR.

Comment seroit-il prêt, je viens de le lever;
Vous ne me donnez pas le loisir d'achever.

CLITANDRE.

Mon habit n'est pas prêt? eh! que viens-tu donc faire?

LE TAILLEUR.

Vous montrer la doublure.

CLITANDRE.

A ces mots ma colere.....

LE TAILLEUR.

Un tel emportement me paroît singulier.
Vous arrivez, Monsieur, vous venez d'envoyer,
Et voulez qu'un habit soit fait en moins d'une heure!

CLITANDRE.

Il s'en est passé trois, depuis qu'en ta demeure....

LE TAILLEUR.

Ah! Monsieur.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur ! Ne t'avoit-on pas dit
De mettre vint garçons pour me faire un habit
En trois heures de tems ?

LE TAILLEUR.

Mais d'une ame calmée.

CLITANDRE.

Sors, ou. . . . .

LE TAILLEUR, *en s'en allant.*

J'aimerois mieux habiller une armée.

SCENE VII.

CLITANDRE, L'ÉPINE.

CLITANDRE.

L'Épine !

L'ÉPINE.

Me voici, Monsieur, point de courroux.
On vient de me donner une Lettre pour vous.

CLITANDRE.

Une Lettre pour moi ? J'ai l'ame transportée !
Est-ce mon Pere ?

L'ÉPINE.

On l'a tout-à-l'heure apportée.

CLITANDRE.

Répons droit.

L'ÉPINE.

Par votre air vous m'abaſourdiſſez :
Je ne ſçais où j'en ſuis, & plus vous me preſſez,
Et plus je m'embarraſſe.

CLITANDRE.

Ah ! le ſang me bouillonne !

L'ÉPINE, *lui donnant la Lettre.*

La Lettre mieux que moi vous ſatisfera.

CLITANDRE.

Donne,
Donne, Bourreau ! J'ai tort, quand je puis lire & voir,
J'interroge un valet !

L'ÉPINE.

Que ſon regard eſt noir !
Rangeons-nous vers la porte.

(*Il ſort.*)

CLITANDRE.

Elle vient de mon Pere,
Je n'en ſçaurois douter, voilà ſon caractere.

(*Il lit.*)

J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne ſçauriez mieux faire que d'épouſer la fille de Monſieur Geron. J'y donne les mains avec plaiſir, & je ſuis charmé que votre inclination ſe trouve conforme à mes deſſeins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je ſuis ſenſible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.

L'ÉPINE.

Approchons, il ſourit.

CLITANDRE.

Ma joie eſt à l'excès !

L'ÉPINE.

J'en ſuis parbleu ravi.

CLITANDRE.

Que j'en baiſe les traits.

L'ÉPINE.

Que je les baiſe auſſi. Votre ardeur eſt étrange ;
Et c'eſt, Monſieur, ſans doute une lettre de change ?

CLITANDRE.

Je vais changer d'habit ; & dans ce jour heureux,
Apprendre mon bonheur à l'objet de mes vœux.
Il faut encore, il faut que Geron y conſente ;
Geron à ſa campagne eſt allé voir Timante.
J'y cours.... Mais quoi ! je manque au rendez-vous promis ;
Et je ne verrai point Lucile chez Cloris !....
Envoyons à Geron la lettre de mon Pere ;
Écrivons-lui deux mots, puiſqu'il eſt néceſſaire.
Et toi, qui du paquet dois être le porteur,
Pour avoir plutôt fait ; va brider mon coureur,
Et ſonge qu'il faudra revenir dans une heure.

L'ÉPINE.

Il en faut deux, Monſieur, pour aller, ou je meure.

CLITANDRE.

Oui bien à des coquins auſſi lambins que toi :
C'eſt trop perdre de tems, dépêche, obéis-moi.

L'ÉPINE.

Mais vous pouvez, Monſieur, m'épargner ce voyage;
Geron doit être ici ce ſoir : par quelle rage.....

CLITANDRE.

La pareſſe te tient, & je t'entens, fripon.
Vole ſans répliquer, ou gare le bâton.

L'ÉPINE.

Quel maître ! à fatiguer il eſt infatiguable,
Et dans ſa promptitude il laſſeroit le diable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORINE *ſeule.*

QUel plaiſir pour mon cœur ! rions ſeule un moment ;
Monſieur Friſon enfin tient notre impatient.
Un Amant tel que lui n'aime pas la toilette ;
Je viens de le quitter, il eſt ſur la ſellette ;
Et les mines qu'il fait, ſe voyant arrêté,
M'obligent à ſortir pour rire en liberté.
Etre aſſis un inſtant en un état paiſible,
Eſt pour Monſieur Clitandre un effort trop pénible.
On vient.

SCENE II.

DORINE, JASMIN.

DORINE.

C'Eſt toi Jaſmin? A qui donc eſi veux-tu?

JASMIN.

J'en voulois à Clitandre, & ſuis pour lui venu.

DORINE.

N'eſt-ce pas, entre nous, de la part de Lucile?

JASMIN.

Tu l'as dit : mais j'ai fait un voyage inutile;
Car notre homme eſt parti ſans m'avoir écouté;
Et n'étant ſeulement poudré que d'un côté.
Il ſera fot : Cloris pour emplette eſt ſortie,
Et de ſuivre ſes pas a prié ſon amie :
Puis elle doit ailleurs paſſer l'après-midi;
Et Lucile de là doit revenir ici,
Pour parler à Clitandre à quatre heures préciſes;
Je venois lui dire en paroles conciſes;
Mais il n'a pas voulu. J'ai rempli mon devoir;
Et ce n'eſt pas ma faute. Adieu.

DORINE.

Juſqu'au revoir.
Clitandre va peſter, j'en ſuis vraiment fort aiſe.
Quelqun vient : c'eſt Geron.

SCENE III.

DORINE, GERON.

GERON.

DOnne vîte une chaiſe.

DORINE.

Soyez le bien venu, Monſieur.

GERON.

Etant abſent,
Perſonne ne m'a-t-il apporté de l'argent?

DORINE.

Non, Monſieur.

GERON.

On a tort. Dis-moi, que fait Lucile?

DORINE.

Pour rendre une viſite elle eſt allée en ville.

GERON.

A me donner un Gendre elle doit s'apprêter;
Je reviens tout exprès, & veux te conſulter.
Pour fille de bon ſens je t'ai toujours connue.

DORINE.

J'ai quelque peu d'acquit, je ſuis franche, ingénue.

GERON.

Je demande ſur-tout de la diſcretion.

DORINE.

C'eſt ma vertu, Monſieur.

GERON.

Et de l'attention.
L'affaire eſt ſérieuſe : il s'agit de Clitandre ;
Tu ſçais que j'ai promis de le prendre pour Gendre.
J'étois avec ſon Pere autrefois fort uni,
Et voudrois préférer le fils de mon ami ;
Mais par d'autres partis ma fille eſt demandée.

DORINE.

Au plus riche elle doit, Monſieur, être accordée,
Du moins c'eſt mon avis, l'utile vaut le mieux.

GERON.

Voyons, examinons, il s'en préſente deux.
Le premier,.. je ne ſçais,.. c'eſt un certain Valere.
Je l'ai vu chez Timante, & connois peu ſon pere ;
Ils n'ont pas l'air commode.

DORINE.

Ils ſont gueux en effet.
Et Valere eſt un fat, un petit freluquet.
Qui prend des airs ſi faux, au ſortir des Écoles,
Que le moins clair-voyant en hauſſe les épaules.
Qui tient certain langage, & qui parle d'un ton
A révolter l'oreille, à choquer la raiſon :
Qui, vuide de mérite & plein d'impertinence,
S'érige inſolemment en homme d'importance.
Qui, pilier de Caffé, miſérable joueur,

Sous de minces habits veut trancher du Seigneur ;
Petit Maître manqué, ridicule pagode,
D'un ſot original, n'en déplaiſe à la mode ;
Qui, pour l'affliction de mille honnêtes gens,
S'affiche bel eſprit en dépit du bon ſens :
Et qui n'a pour tout bien qu'un grand fond d'impudence,
De ſotte vanité, de frivole eſpérance.

GERON.

Parbleu ! mon jugement répond à ce portrait.
Sur l'étiquet hier, je l'ai refuſé net ;
Et n'ai point balancé, contre mon ordinaire.

DORINE.

Vous préſerve le ciel de vous voir ſon beau-pere !
D'ailleurs, le mariage eſt un nœud ſérieux,
qui veut un homme fait, j'oſe dire, un peu vieux.

GERON.

Viens, pour un ſi bon mot il faut que je t'embraſſe.

DORINE.

Vous me faites honneur.

GERON.

Et moi, je te rends grace.
Écoute, je te veux conſulter juſqu'au bout.
Je crois que le dernier ſera fort de ton goût.
On le nomme Damis, fort riche, de mon âge ;
Il eſt vrai cependant qu'il n'en eſt pas plus ſage.

DORINE.

Damis ! congédiez les autres au plutôt :
Voilà, Monſieur, voilà le Gendre qu'il vous faut.
Je lui donne ma voix.

GERON.

Il auroit mon ſuffrage,
Mais enfin, j'ai promis, ma parole m'engage ;
Et je crains ſon dédit.

DORINE.

Ne craignez nullement,
Sa prétendue eſt morte ; & d'inſtant en inſtant,
Un courrier doit venir.

CERON.

Je peſerai la choſe ;
Et tu m'as fait plaiſir. Motus, je ſors pour cauſe.

DORINE.

Du côté de Damis il panche sûrement :
Mais on tape du pied, on ouvre bruſquement ;
C'eſt Clitandre, oui, lui-même.

SCENE IV.

CLITANDRE, DORINE.

CLITANDRE.

AH! Dorine, j'enrage,
Les obſtacles par tout m'attendent au paſſage.
Un embarras maudit, qu'exprès dans mon chemin,
A conduit pour me nuire un démon trop malin,
M'a près d'un gros quart d'heure arrêté dans la rue.
Impuiſſant à percer une telle cohue,
Et brûlant de me rendre où m'entraînoit l'Amour,
Je me ſuis vu contraint de faire un grand détour;
Et malgré le tourment que mon ame ſe donne,
Arrivé chez Cloris je ne trouve perſonne.
Ah! par ce dernier coup je viens d'être accablé.

DORINE.

Jaſmin.....

CLITANDRE.

En revenant, il m'a vu, m'a parlé;
J'ai couru vainement, & ma peine eſt perdue;
Il faut encore attendre, & cet ordre me tue!

DORINE.

Si vous vouliez, Monſieur, vous aſſeoir un moment?

CLITANDRE.

M'aſſeoir!

DORINE, *lui préſentant un ſiége.*

Vous ſeriez-là bien plus commodément.

CLITANDRE, *repouſſant le ſiége.*

Je me ſens trop ému pour reſter ſi tranquille.

DORINE.

Liſez cet Opéra pour calmer votre bile.

CLITANDRE, *jettant le Livre, puis courant à la porte & retournant ſur ſes pas.*

Elle ne revient pas. Veut-elle m'éprouver?
Si je ſçavois encore où la pouvoir trouver.
Depuis que j'ai reçu l'agrément de mon pere,
Je brûle de la voir, ce ſoin me déſeſpere.

DORINE.

Un rien, Monſieur, un rien met votre ame en courroux;
Le ſalpetre allumé n'eſt pas plus prompt que vous.

CLITANDRE.

Quelle comparaiſon! quelle injuſtice extrême!
Moi, du ſalpêtre, moi, la patience même;
Moi, qui depuis une heure attends ſans murmurer,

DORINE.

Vous peſtez maintenant & vous venez d'entrer.

CLITANDRE.

Sçais-tu ſi mon coquin eſt de retour, Dorine?

DORINE.

Non, Monſieur.

CLITANDRE.

Que de coups vont pleuvoir ſur l'Epine!

DORINE.

Il eſt parti trop tard pour être revenu ;
D'ailleurs conſolez-vous, Géron l'a prévenu ;
Et.....

CLITANDRE.

Je cours lui parler en attendant Lucile.

DORINE.

Il eſt ſorti ; c'eſt prendre une peine inutile.

CLITANDRE.

A m'impatienter tout conſpire aujourd'hui ;
Je tremble qu'un rival n'agiſſe auprès de lui ;
Et ma frayeur eſt juſte autant qu'elle eſt cruelle.
Tiens, je n'ai d'aucun don récompenſé ton zele,
Que ce préſent t'excite à t'employer pour nous.

DORINE.

Je le prends pour avoir quelque choſe de vous ;
Et vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance.

CLITANDRE.

Tu peux me le prouver par une confidence ;
N'ai-je pas un rival ? parle ſans rien farder.

DORINE.

C'eſt un point qui n'eſt pas facile à décider.
Avant que de répondre à votre ardeur extrême,
Permettez qu'un moment je me parle à moi-même.
(*à part.*)
Comparons ce Bijou.
(*Elle compare ce Bijou avec celui de Damis.*)

CLITANDRE.

Te moques-tu de moi?
Quelqu'un monte, c'eſt elle.

(*Il court une ſeconde fois à la porte.*)

DORINE, *à part.*

Il eſt plus gros, ma foi,
Et ſon poids vers Clitandre emporte la balance.

CLITANDRE, *revenant plus agité.*

Ah! perſonne ne vient, & j'ai trop de conſtance.

DORINE, *à part.*

Servons le Maître enfin pour avoir le Valet.

CLITANDRE.

O Lucile, Lucile!... (*à Dorine.*) Auras-tu bientôt fait?

DORINE.

Votre façon galante enfin me détermine.
(*D'un ton tragique.*)
L'Oracle va parler par la voix de Dorine.

CLITANDRE.

Ceſſe de plaiſanter.

DORINE.

Tremblez pour votre amour;
Un dangereux rival ſe déclare en ce jour.

CLITANDRE.

Et qui?

DORINE.

Damis.

CLITANDRE.

Crois-tu qu'on lui ſoit favorable?

DORINE.

Damis eſt riche, ergò, Damis eſt redoutable.

CLITANDRE.

Ah ! nous verrons beau jeu ſi la choſe eſt ainſi ;
A quatre heures pourtant l'on devoit être ici :
Il en eſt cinq, je gage.

(*Il tire ſa montre.*)

DORINE.

Il eſt, que je regarde,
Trois heures & trois quarts.

CLITANDRE.

Oh ! ma montre retarde.

DORINE.

Au gré de votre ardeur.

CLITANDRE.

De demi heure au moins.

DORINE.

Elle avance plutôt, je m'en ſie à vos ſoins.

CLITANDRE.

Je ne puis plus reſter dans ces tranſes cruelles.
Adieu, je ſors & vais en ſçavoir des nouvelles.

SCENE V.

DORINE, *seule.*

QUand elle doit venir il sort préciſément ;
Et retarde ſes vœux par trop d'empreſſement.
N'importe, tout m'invite à ſervir ſa tendreſſe ;
L'intérêt, la raiſon, l'Épine, ma Maîtreſſe.
A Geron par malheur j'ai parlé contre lui ;
Je prétends réparer cette faute aujourd'hui,
Et veux agir ſi bien..... Mais j'apperçois Lucile.

SCENE VI.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

VOus revenez, Madame, un peu tard de la Ville.

LUCILE.

Comment donc?

DORINE.

Votre Amant s'eſt impatienté,
Et ſort tout maintenant.

LUCILE.

Dis-tu la vérité?

DORINE.

Il n'eſt rien de plus vrai.

LUCILE.

LUCILE.

Mais tantôt vers Clitandre
J'ai dépêché Jaſmin pour lui dire d'attendre.

DORINE.

Oui, mais d'impatience un accès violent
L'a pris & l'a contraint de ſortir ſur le champ.

LUCILE.

Il m'en voudra du mal ; ah ! que j'en ſuis fâchée !
De revenir pourtant je me ſuis dépêchée.

DORINE.

On ouvre, le voici..... J'ai tort, c'eſt ſon rival.

LUCILE.

Ah ! je joue aujourd'hui d'un malheur ſans égal.
Viens, rentrons.

SCENE VII.

DAMIS, LUCILE, DORINE.

DAMIS.

ARrêtez, ne prenez point la fuite,
Madame, c'eſt à vous à qui je rends viſite.
Je ſerai bien-tôt libre, il n'eſt rien de plus sûr,
Et vous voyez en moi votre mari futur.
J'ai déjà, peu s'en faut, la voix de votre pere,
Et ne ſuis pas ſi vieux que je ne puiſſe plaire.

LUCILE.

Excuſez-moi, Monſieur ; malgré tous vos appas ;
Je vous parle un peu franc, vous ne me plaiſez pas.

DAMIS.

Si l'aveu n'eſt pas doux, il eſt du moins ſincere.
Dorine, ton ſecours m'eſt ici néceſſaire ;
Seconde mes vœux, parle & pathétiquement.

DORINE, *touſſant.*

Un mal de gorge affreux me tient en ce moment.

DAMIS.

Fais un effort ſur toi, Dorine.

DORINE, *à Lucile.*

Quoi, Madame ;
Pouvez-vous vous montrer ſi contraire à ſa flamme?
Monſieur, joint la badine à ſon ajuſtement,
Et des mouches encor pour ſurcroît d'agrément.

DAMIS.

Pour finir en deux mots mon éloge modeſte,
J'ai trois cent mille écus ſans compter tout le reſte,
En bel or & de poids. A ces puiſſans appas,
Quelle belle aujourd'hui ne me tendroit les bras?
Je tiens encor du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui me rendra toujours l'eſclave de ma femme :
Je n'eus jamais le cœur d'être Maître chez moi,
Conſtance étoit fort laide & m'impoſoit la loi.
Que ſera-ce de vous, ma belle Souveraine ?
L'autre étoit mon Tyran, & vous ſerez ma Reine;

Vous me verrez toujours ſoumis à vos beaux yeux,
Et j'aurai pour deviſe : A l'Epoux gracieux.

DORINE.

Vous ne vous rendez pas à ce tendre langage ?

LUCILE.

J'aimerois fort Monſieur, s'il étoit de mon âge.

DAMIS.

Je ſuis encor de miſe & n'ai pas fait mon tems ;
Je ſuis plus vert, morbleu, qu'un homme de vingt ans.
La jeuneſſe à préſent vieillit avant le terme ;
Elle ne jouit pas d'une ſanté ſi ferme ;
Vos Galans ne ſont pas bâtis pour être Epoux.

LUCILE.

C'en eſt trop.

DORINE.

Les plus vieux, ma foi, ſont les plus fous.
Quelqu'un vient, c'eſt Clitandre ; il eſt tout hors d'haleine.

SCENE VIII.

CLITANDRE, DAMIS, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

JE ne la trouve pas, & ma recherche eſt vaine.

LUCILE, *à part.*

Le cœur me bat.

DAMIS.

Quel trouble agite ſes eſprits?

CLITANDRE, *appercevant Lucile.*

La voilà de retour, & qui parle à Damis.

(*à Damis.*)

Depuis quel tems, Monſieur, eſt-il ſorti des Pages?

(*à Lucile.*)

Vous a-t-il aſſuré de ſes tendres hommages?

DAMIS.

Je ne vous croyois pas, Monſieur, ſi près de nous;
Vous venez à propos, & nous parlions de vous:
Je faiſois maintenant votre éloge à Madame,
Et vous aſſure ici du meilleur de mon ame.....

CLITANDRE.

Je ſuis preſſé, Monſieur, laiſſons les complimens;
Inſtruiſez-moi d'un point & ſans perdre de tems.

DAMIS.

A quel homme ai-je à faire?

CLITANDRE

Un bruit court par la Ville
Que vous oſez prétendre à la main de Lucile.
Dites, ſeroit-il vrai? vous paroiſſez ſurpris.
Allons, expliquez-vous, vîte, Monſieur Damis.

DAMIS.

Mais, Monſieur.....

CLITANDRE.

Répondez, la choſe m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſçaurois parler ſi-tôt que l'on me preſſe.

CLITANDRE.

Parbleu vous parlerez.

DAMIS.

Eh bien! je vous dirai.....
J'ai perdu la parole, & je vous l'écrirai.

(Il sort.)

SCENE IX.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

IL fait bien de sortir, car ma bile est émue.

LUCILE.

Il a saisi l'instant où je suis revenue.

CLITANDRE.

Il faut en accuser votre seule tiédeur :
Si votre flamme étoit égale à mon ardeur,
Vous eussiez évité l'importune visite
De l'indigne rival dont je crains la poursuite ;
Et m'épargnant l'horreur d'attendre si long-tems,
Vous n'eussiez point perdu de précieux momens.

LUCILE.

Mais ce n'est pas ma faute.

CLITANDRE.

Oh! point de vaine excuse,
Madame, ce n'est pas ainsi que l'on m'abuse.

LUCILE.

Mais vous ne sçavez point.....

CLITANDRE.

Eh! je le ſçai trop bien.

LUCILE.

Comment le ſçauriez-vous quand vous n'écoutez rien?

CLITANDRE.

Je n'écoute que trop! quoi l'on me fait attendre;
Au logis au plutôt on promet de ſe rendre,
Et l'on revient ſi tard. Cruelle, à mon amour,
Parlez, pouviez-vous faire un plus ſenſible tour?
Ce diſcours, je le vois, ne fait que vous confondre.

LUCILE.

Vous ne me donnez pas le tems de vous répondre;
Au premier mot qu'on dit d'abord vous prenez feu,
Et vous êtes ſi prompt.

CLITANDRE.

Et vous l'êtes ſi peu,
Que ma vive tendreſſe en eſt inquiétée:
Oui, de votre lenteur mon ame eſt irritée.
Quand mon cœur amoureux rappellé par l'eſpoir,
Vient ſe raſſaſier du plaiſir de vous voir;
Quand de vous poſſéder je fais ma ſeule affaire,
Quand je reçois enfin l'agrément de mon pere,
Vous vous plaiſez, ingratte, à me faire ſouffrir;
Trop prompte à me quitter, trop lente à revenir.

LUCILE.

Cloris m'a retenue, & malgré moi....

CLITANDRE.

Madame,

Il falloit tout quitter pour répondre à ma flamme.
Peut-être vous panchez du côté de Damis ;
Cette froideur glaçante où je lis le mépris,
Ce ſilence outrageant en ſont des preuves sûres....
Ah! Madame, plutôt dites-moi des injures.

LUCILE.

Vous en mériteriez, mais j'ignore cet art
Que vous ſçavez ſi bien.

CLITANDRE.

C'eſt que je ſuis ſans fard.

LUCILE.

Sçavez-vous à mon tour que je m'impatiente,
Et que votre colere eſt très-impertinente,
Puiſqu'il faut vous parler, Monſieur, ſans vous flatter.

CLITANDRE.

Sur un cœur ſi léger j'avois tort de compter.

LUCILE.

Vous me piquez au vif.....

CLITANDRE.

Le dépit me tranſporte,
Je ne ſuis plus mon maître, il vaut mieux que je ſorte.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

DOrine, qu'en dis-tu? quelle vivacité!

DORINE.

Vous ne l'aimeriez pas s'il n'étoit emporté.

LUCILE.

C'eſt bien le tems de rire.

DORINE.

Excuſez-moi, Madame.

LUCILE.

Ce bruſque procédé me perce juſqu'à l'ame;
Si j'avois tort encor, je m'en conſolerois,
Mais mon amour ſoigneux envoie un homme exprès
Pour retenir ſes pas, pour lui dire d'attendre,
Qu'à quatre heures chez moi j'aurois ſoin de me rendre.
J'arrive avant le tems, il ſe trouve ſorti,
Eſt-ce ma faute à moi quand il eſt averti?
Devoit-il me punir de ſon impatience?
Paſſer en me voyant à cette violence?
Ne vouloir pas m'entendre & partir bruſquement?
Je ſens à ma bonté ſuccéder ma colere,
Et je me veux du mal de ce qu'il m'a ſçu plaire.

DORINE.

Vous pleurez.

LUCILE.

De dépit.

DORINE.

Dans une autre ſaiſon
Je vous dirois fort bien, Madame, tenez bon;
Mais les momens ſont chers, nous avons à détruire....

LUCILE.

Tu ne tiens ce diſcours que pour me contredire.

DORINE.

Revenez ſur mon compte, & ſçachez qu'aujourd'hui
Clitandre m'a changée, & que je ſuis pour lui.
Vous devez pardonner une ardeur de jeuneſſe,
Que redouble pour vous ſon extrême tendreſſe.
De l'amour de Damis je l'ai d'ailleurs inſtruit;
Il craint avec raiſon de ſe voir éconduit.

LUCILE.

Tu raſſure mon cœur avec un tel langage;
Oui, je m'en doutois bien, Damis lui fait ombrage.
Il a dû ſe fâcher en le trouvant ici,
Et je te ſçais bon gré de l'excuſer ainſi.
(*d'un air embarraſſé.*)
Si ton art l'obligeoit.....

DORINE.

A quoi? Peut-on l'apprendre?

LUCILE.

A revenir vers moi, je conſens de l'entendre,
Dorine.

DORINE.

Amour, amour, que ton pouvoir eſt grand !
Tu tournes à ton gré les cœurs en un inſtant.
Repoſez-vous ſur moi ; je le rendrai traitable :
Un autre point m'occupe, & plus conſidérable.
Damis libre ce ſoir, peut l'emporter demain ;
J'ai beſoin d'un ſecond pour rompre ſon deſſein.

LUCILE.

Mais Clitandre a reçu l'agrément de ſon pere.

DORINE.

Cela ne ſuffit pas.

LUCILE.

En toi ſeule j'eſpere.

DORINE.

Je voudrois que l'Épine arrivât maintenant,
Il n'a de ſon pays rien perdu que l'accent ;
Bref, il a de l'eſprit preſqu'autant que moi-même.

LUCILE.

Fais ce que tu pourras en ce péril extrême ;
Et cours.....

DORINE.

Je vous entends : bien-tot à vos genoux
Vous allez voir Clitandre expier ſon courroux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'ÉPINE, DORINE.

L'ÉPINE.

LE crime eſt capital, j'ai tardé près d'une heure :
Je te quitte, de peur qu'il ne vienne.

DORINE.

Demeure.
Auprès de ma Maîtreſſe il eſt préſentement,
Et goûte le plaiſir du raccommodement ;
D'ailleurs, il a beſoin de notre miniſtere.
On eſt bien-tôt abſous quand on eſt néceſſaire.
Clitandre a ſur les bras un rival très-puiſſant :
Mais dis-moi le ſujet de ton retardement :
Geron eſt de retour, l'as-tu vu ?

L'ÉPINE.

Non. Sans doute
Le bon homme en venant a pris une autre route :
Et moi, ne l'ayant pas trouvé chez ſon ami,
Je reviens & rencontre un courier avec qui

Fort long-tems autrefois j'ai couru la campagne,
Et qui s'eſt illuſtré ſous le nom de Champagne.
Il me crie : Alte-là ! du plus loin qu'il me voit.
Je l'aborde, il m'embraſſe & me conduit tout droit
Au premier cabaret ; & pour finir l'hiſtoire,
A l'heureuſe rencontre il m'oblige de boire.

DORINE.

Quel eſt ce beau Courier ?

L'ÉPINE.

Oh ! c'eſt un Cadedis,
Qui prend la qualité d'Envoyé vers Damis.

DORINE.

Un Courier qu'on envoye à Damis ?

L'ÉPINE.

Je le penſe,
Et vois que ce Courier eſt de ſa connoiſſance.

DORINE.

Non ; mais ſçais-tu, dis-moi, pour quel ſujet il vient?

L'ÉPINE.

Pour apprendre à Damis, autant qu'il m'en ſouvient,
Que Conſtance n'eſt plus.

DORINE.

Sa femme prétendue ?
Ah ! juſte Ciel !

L'ÉPINE.

D'où vient que tu parois émue ?

DORINE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon. Par un deſtin fatal,

Du Maître que tu ſers Damis eſt le rival,
Et c'eſt-là le ſecret que j'avois à t'apprendre.
Geron, Geron enfin, pour le faire ſon Gendre,
Attend par cette mort de le voir dégagé :
Serviteur à Clitandre, il aura ſon congé.

L'ÉPINE.

Pour le coup, ma ſurpriſe eſt égale à la tienne :
Mais, ferme ! combattons la fortune inhumaine.
Je viens au cabaret de laiſſer le Gaſcon ;
Il y doit être encore, il eſt bon compagnon.
Je ſuis perſuaſif ; je vais trouver mon homme ;
Le ſonder & ſçavoir, moyennant une ſomme. . . .

DORINE.

Écoute ; auparavant grave dans ton eſprit. . . .

L'ÉPINE.

Un homme tel que moi rougiroit d'être inſtruit :
J'ai formé le projet, je ſçaurai l'entreprendre,
Et mériter ma grace en couronnant Clitandre.

DORINE.

Agis donc ſans tarder, le tems eſt précieux,
Et ton Maître, à la fin, peut ſe rendre en ces lieux ;
Il eſt prompt.

L'ÉPINE.

Je le ſçais ; ſa phraſe favorite,
Eſt de dire à ſes gens : Va, cours & reviens vîte ;
Et qui le ſert enfin, valet infortuné,
Dès ce monde, à bon droit, peut ſe dire damné.

DORINE.

Va, rejoins le Courier, il partiroit peut-être.

L'ÉPINE.

J'y vole. Toi, remets ce paquet à mon Maître,
Et juſqu'à mon retour commande à ton caquet.

SCENE II.

DORINE *ſeule.*

A Clitandre, ſur-tout, taiſons un tel ſecret.
Il pourroit tout gâter dans l'ardeur qui le preſſe,
J'entends du bruit; il vient ſuivi de ma Maîtreſſe.

SCENE III.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE, *à Clitandre.*

SOngez une autre fois à réprimer vos ſens;
Et craignez d'écouter vos premiers mouvemens.
Mais avez-vous la Lettre?

CLITANDRE.

Ah! ce gueux de l'Épine!

DORINE.

Sans courroux. Je la tiens.

CLITANDRE.

Donne vîte, Dorine.

(*Il déchire le paquet, & tire la Lettre de ſon Pere.*)

Voici, voici de quoi confondre les jaloux.
Un mot de votre pere, & je ſuis votre Époux.
Le mien conſent à tout. Vous gardez le ſilence?
Et m'écoutez, Madame, avec indifférence!

LUCILE.

Hélas! je crains Damis: s'il rompt notre deſſein.

CLITANDRE.

S'il avoit cette audace, il mourroit de ma main.

DORINE.

Employons l'artifice, & non la violence;
L'Épine eſt de retour, & j'ai ſon aſſiſtance.

CLITANDRE.

L'infâme!

DORINE.

Calmez-vous, il arrive auſſi-tôt:
Et nous allons agir, mais agir comme il faut.
Quelqu'un vient.

CLITANDRE.

Quel objet! mon Maître-Clerc encore!
Reverrai-je toujours un fâcheux que j'abhorre?

SCENE IV.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE, LE MAITRE-CLERC.

LE MAITRE-CLERC.

JE reviens malgré moi, pardon, ſi je déplais :
Mais vous avez, Monſieur perdu votre procès,
Pour n'avoir pas tantôt voulu me croire & lire.
De peur d'être importun, adieu, je me retire.

SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

QU'entends-je?

CLITANDRE.

Contre moi tout ſe déchaîne enfin;
Ce vieux Clerc eſt venu m'apporter ce matin
Un papier contenant trois pages & demie,
Dans le même moment que vous êtes ſortie.
Il m'a tant excédé, qu'effrayé de l'écrit,
Et preſſé de me rendre au rendez-vous préſcrit,
Je n'ai pu ſur le champ en faire la lecture;
C'eſt ainſi que je perds une affaire très-sûre.

DORINE.

DORINE.

Ma foi ce nouveau trait orne bien le tableau ;
Et voilà, je l'avoue, un grand coup de pinceau !

LUCILE.

Je ſuis de ce malheur, moi, la cauſe innocente.

CLITANDRE.

Ah ! pour en murmurer la cauſe eſt trop charmante.

DORINE.

Puiſque la choſe eſt faite, il faut vous conſoler ;
Et vous pourrez, peut-être, Monſieur en rappeller.

CLITANDRE.

Le procès que je perds, n'eſt pas ce qui m'effraie,
(ſe tournant vers Lucile.)
Et j'aurai tout gagné, pourvû que je vous aye.

DORINE.

Je ſçais bien que pour vous cet objet n'eſt pas grand :
Mais Geron eſt avare ; un pareil accident
Pourroit le rendre encor à vos vœux plus contraire.
Il faut ſoigneuſement lui cacher cette affaire.
Contre votre rival, ſans attendre plus tard,
Je vais tout mettre en œuvre, & ſignaler mon art.
Vous, quand Geron viendra, têchez de vous remettre ;
Poſſédez-vous, ſur-tout, & montrez-lui la lettre.
Sur un ſimple diſcours n'oſant croire Damis,
Il pourra vous tenir ce qu'il vous a promis.

LUCILE.

Ta bonne volonté me ſurprend & m'enchante.

CLITANDRE.

Sers vîte nos amours, & tu ſeras contente.
Je brûle de ſçavoir le ſuccès, hâte-toi.

DORINE, *en s'en allant.*

Vous l'apprendrez bien-tôt.... Vous m'appellez, je crois?

CLITANDRE.

Tu n'es pas de retour?

(*Dorine ſort.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE.

CE regard me raſſure,
Me dit qu'on me pardonne.

LUCILE.

Il dit vrai, je vous jure.
Adieu, mon pere vient. Parlez-lui promptement.

SCENE VII.

GERON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

J'Attends, pour être heureux, votre conſentement;
Cette Lettre contient l'agrément de mon pere:
En m'acceptant pour gendre, ainſi que je l'eſpere....
Quoi! vous montrez, Monſieur, un viſage interdit?

GERON.

Ce n'eſt rien. Pourroit-on ſçavoir ce qu'il écrit?

(Il lit.)

J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne ſçauriez mieux faire que d'épouſer la fille de Monſieur Geron. J'y donne les mains avec plaiſir, & je ſuis charmé que votre inclination ſe trouve conforme à mes deſſeins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je ſuis ſenſible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.

(Il tourne le feuillet.)

Cependant ne précipitez rien. Comme je dois partir inceſſamment pour avoir moi-même l'œil à mon procès, je ſerai bien aiſe de me trouver à la nôce, & de ſigner le contrat.

CLITANDRE.

L'ai-je bien entendu? Juſte Dieu!

GERON.

Après tout, j'en laiſſe Geron le maître.

CLITANDRE, *à part.*

Que je voye.

GERON, *continue.*

& vous ferez tout ce qu'il jugera à propos.

CLITANDRE.

Je n'avois pas tout lu tantôt, plein de ma joie.

GERON.

Soyez ſage, mon fils, & ſur-tout modéré.

ARGANTE.

Monſieur Argante écrit dans la droite raiſon.
(*à part.*)
Fort bien, je puis remettre.

CLITANDRE, *à part.*

Ah! le maudit barbon!

GERON.

Il eſt juſte, Monſieur, d'attendre votre pere.

CLITANDRE.

Il vous laiſſe le maître, il n'eſt pas néceſſaire.
Et ſans lui vous pouvez.....

GERON.

Oh! ce procédé....

CLITANDRE.

Bon!
Vous vous moquez, Monſieur, mon pere eſt ſans façon.

GERON.

J'excuſe ce tranſport, la jeuneſſe eſt bouillante.

CLITANDRE, *à part.*

Et par trop de lenteur la vieilleſſe aſſommante.
(*à Geron.*)
Monſieur.

GERON.

Modérez-vous, il doit venir dans peu.

CLITANDRE.

C'eſt me faire, Monſieur, mourir à petit feu.
Si vous avez deſſein de m'accepter pour gendre,
Eh! de grace, pourquoi me faire encore attendre?
Pourquoi ne pas enfin, ſans délai ni détour,
Terminer dès ce ſoir; plutôt qu'un autre jour?

GERON.

Qu'eſt-ce donc que ceci? la choſe eſt ſinguliere;
Et vous preſſez les gens d'une étrange maniere.

CLITANDRE.

Mais il dépend de vous de conclure aujourd'hui.
Dites un mot, Monſieur.

GERON.

Ouais!

CLITANDRE.

Prononcez un oui.

GERON, *voulant ſortir.*

Il m'excede, à la fin, par ſon impatience.

CLITANDRE, *l'arrêtant.*

Sortir ſans s'expliquer! que faut-il que je penſe?

GERON, *en s'en allant.*

Oh! vous en penſerez tout ce qu'il vous plaira.

CLITANDRE, *à part.*

Morbleu ! ce trait me pique.

GERON.

Euh ! qu'ai-je entendu là ?
Il murmure, je crois?

CLITANDRE, *ſans voir Geron.*

Que le diable l'emporte.

GERON, *à part.*

Que le diable m'emporte ! Un diſcours de la ſorte
Mérite attention. Ce petit mot d'avis
Va me déterminer en faveur de Damis.

SCENE VIII.

CLITANDRE, *ſeul.*

AH! je lis dans ſon cœur, Pour trahir ma tendreſſe,
Il temporiſe exprès, & retarde ſans ceſſe.
Pour me déſeſpérer, Dorine eſt trop long-tems,
Dorine ne ſent pas tout le prix des inſtans.
Aux obſtacles cruels je fus toujours en butte,
Et mon bonheur dépend d'une ſeule minute !
Je vois tout contre moi, les perſonnes, le tems ;
Et c'eſt ici ſur-tout le lieu des incidens.
Tout marche à pas tardifs en cette affreuſe ville !
Sans vous, qui m'arrêtez, adorable Lucile,
Je fuirois un pays, ſéjour de la lenteur,

Où le monde reſpire un air de peſanteur.
Dorine à la maiſon tarde trop à ſe rendre.
Sa longueur eſt étrange, & je ſuis las d'attendre.
Hom ! l'exécrable porte !

SCENE IX.

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

ARrêtez, doucement.

CLITANDRE.

Madame, pardonnez à mon empreſſement.

LUCILE.

Ah ; vous aurez pouſſé trop vivement mon pere ;
Car je l'ai vu ſortir enflammé de colere.

CLITANDRE.

N'accuſez que lui ſeul dans cette occaſion,
Et louez bien plutôt ma modération.
Le mien l'ayant laiſſé le maître par ſa lettre,
Il ne veut point conclure, & s'obſtine à remettre.
J'inſiſte doucement, croyant qu'il ſe rendra ;
Mais il entre en courroux, puis il me plante là.
Vit-on jamais, vit-on vivacité plus grande ?
Qui de nous eſt plus prompt ? Hem ! je vous le demande ?
Ai-je tort à préſent ?

LUCILE.

En pouvez-vous douter ?
Preſſer à contre-tems, n'eſt-ce pas irriter ?
D'ailleurs, je vous connois ; dans votre promptitude
Vous aurez pu lâcher quelque mot un peu rude.

CLITANDRE.

Moi! non. C'eſt Damis ſeul qui contre moi l'aigrit,
Et nous ſommes perdus, ſi Dorine n'agit.
Je ſors, pour la chercher, pardon, ſi je vous quitte.

LUCILE.

De tout ce que je vois j'appréhende la ſuite.

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

C'Eſt toi ? Clitandre ſort par un autre côté,
Il te cherche.

DORINE.

Je l'ai tout exprès évité.
J'attends pour lui parler le retour de l'Épine.

LUCILE.

Tu ne ſçais pas encore tous nos malheurs, Dorine ;
Et mon pere.....

DORINE.

Je ſçais, & je l'ai rencontré ;

Son feu ſe calmera, rien n'eſt déſeſpéré ;
Il faut par conſéquent l'éloigner au plus vîte ;
J'y travaille, & l'Épine eſt ſorti pour cela :
Vous ſçaurez le ſuccès ſi-tôt qu'il reviendra.

LUCILE.

Je rentre. Puiſſes-tu détourner cet orage.

SCENE XI.

DORINE, *ſeule.*

CLitandre dans ce jour nous taille de l'ouvrage ;
Pouſſant trop à la roue il peut tout renverſer,
Et recule la choſe en voulant l'avancer.
Je crains la bruſque ardeur d'un eſprit de là ſorte,
Et par un de ſes coups que mon deſſein n'avorte.
L'Épine cependant s'amuſe au cabaret ;
Mais je le vois.

SCENE XII.

L'ÉPINE, DORINE.

DORINE.

TEs pas ont-ils eu quelque effet?

L'ÉPINE.

J'ai forcé les deſtins qui nous étoient contraires;
Morbleu! c'eſt en buvant que ſe font les affaires;
Trouvant notre courrier au cabaret voiſin.....

DORINE.

Eh bien?

L'ÉPINE.

J'ai bu d'abord quatre grands coups de vin;
Puis le vin m'inſpirant toute ſon éloquence,
Je lui dis que je viens pour choſe d'importance;
Que s'il veut à Damis taire la vérité,
L'aſſurer que Conſtance eſt en bonne ſanté,
Que grace à l'émétique, aidé de la ſaignée,
Elle vient d'échapper à la fievre obſtinée,
On va payer ſa peine à beaux écus comptans.

DORINE.

Il a des coups d'eſprit qui ſurprennent les gens!

L'ÉPINE.

Ne penſes pas railler, car ſans autre ſemonce
Le ſenſible courrier me fait cette réponſe.

Je ſuis accommodant, j'aime à faire plaiſir ;
Si la ſomme eſt honnête on peut y conſentir.
L'engageant à m'attendre, auſſi-tôt je le quitte,
Et promets qu'il aura ſon argent au plus vîte.
Je viens d'en informer ta Maîtreſſe en entrant ;
A Clitandre il nous faut l'apprendre maintenant,
Et toucher au plutôt la ſomme néceſſaire
Pour faire en ſa faveur parler notre émiſſaire.
Dorine, en ce moment je crains de l'aborder,
Et je te charge, toi, de la lui demander.

DORINE.

Va, je ſçais avec lui comment il faut s'y prendre ;
Retourne au rendez-vous, j'aurai ſoin de m'y rendre
D'abord l'argent reçu.

L'ÉPINE.

C'eſt lui, j'entends monter ;

(Il ſort.)

Et gagne cette porte afin de l'éviter.

DORINE.

Que vois-je ! c'eſt Lucile ! elle répand des larmes !

SCENE XIII.

DORINE, LUCILE.

DORINE.

MAdame, qu'avez-vous ? d'où viennent ces allarmes ?

LUCILE.

Ah ! Dorine, je tremble, & crains en ce moment
De la part de Clitandre un coup d'impatient.

DORINE.

Encore ?

LUCILE.

J'ai voulu lui dire par avance
L'incident du courrier & la mort de Conſtance,
Dont l'Épine en paſſant a ſçu me prévenir ;
Mais au ſeul nom de mort, ſans me laiſſer finir,
Il ſort ; & dans l'accès d'une aveugle colere,
Il va trouver Damis & ſe faire une affaire.
J'ai fait pour l'arrêter un inutile effort,
Malgré ma réſiſtance il a pris ſon eſſort.
Hélas ! il ſe perdra ; la peur glace mon ame.

DORINE.

On auroit peur à moins, ſur-tout, je crains, Madame,
Qu'en inſultant Damis il n'aille reveler
Un ſecret qui le perd & qu'il falloit celer.

LUCILE.

Ah !

DORINE.

Ce qui rend ma crainte & plus juſte & plus grande,
Damis étant inſtruit qu'un courrier le demande,
Va le faire chercher pour ſe voir éclairci,
Et ſçavoir le motif qui le conduit ici.
Si malheureuſement on déterre notre homme,
Avant que par mes mains il reçoive une ſomme,
Le ſot qui parlera ſans aucun intérêt,
avoura franchement l'affaire comme elle eſt.

LUCILE.

Ah ! Ciel !

DORINE.

Une autre choſe encore me chagrine ;
S'il s'ennuyoit d'attendre & plantoit-là l'Épine,
S'il prévenoit Damis.

LUCILE.

Va, cours l'en empêcher.

DORINE.

Je voudrois le pouvoir, votre intérêt m'eſt cher.

LUCILE.

Tente un dernier effort, je te devrai la vie.

DORINE.

Mes pas ſeront perdus ſi ma main n'eſt garnie ;
C'eſt l'unique moyen.....

LUCILE.

Prends vîte ce brillant;
Cours, ma chere Dorine, & trouve de l'argent.

DORINE.

Je ſuis forte à préſent ; l'eſpoir rentre en mon ame;
Dorine va combattre & triompher, Madame.

LUCILE.

Je m'écarte peut-être & bleſſe mon devoir;
Mais on doit excuſer l'amour au déſeſpoir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

QU'avez-vous fait? Hélas! quelle eſt votre imprudence!
Dangereuſe colere, aveugle impatience,
Dans quels égaremens, dans quels triſtes excès
Peuvent en un moment conduire tes accès?

CLITANDRE.

Pénétré de douleur & de reconnoiſſance,
Je rougis à vos pieds de mon extravagance,
Quand d'un eſprit trop prompt écoutant la chaleur,
Je cours à mon rival apprendre ſon bonheur,
Quand ma fureur détruit l'ouvrage de l'Épine,
Quand je travaille enfin moi-même à ma ruine,
Lucile généreuſe & tremblante d'effroi,
De ſes propres bijoux ſe dépouille pour moi.
Ah! c'en eſt trop; après ce que je viens de faire;

Oubliez-moi, je ſuis indigne de vous plaire;
Accablez-moi du poids de votre inimitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié.

LUCILE.

Non, avec tant d'amour vous n'êtes point coupable.

CLITANDRE.

Je vous perds par ma faute & ſuis inexcuſable.

LUCILE.

Je vous accuſe moins qu'un aveugle penchant;
On n'eſt pas maître enfin d'un premier mouvement.

CLITANDRE.

Loin de me condamner vous daignez me défendre.

LUCILE.

Il n'eſt rien que n'efface un repentir ſi tendre:
Mais qui vient d'éclairer votre eſprit prévenu?
Comment de votre erreur êtes-vous revenu?
El quel eſt ce brillant qui me frappe la vue?
Auriez-vous rencontré Dorine dans la rue?

CLITANDE.

Elle vient, mais trop tard, de me tirer d'erreur,
Heureux, pourtant heureux, après un tel malheur,
Que Dorine ſe ſoit ſur mes pas rencontrée,
Qu'elle ait pu ramener ma raiſon égarée,
Et qu'elle m'ait enfin inſtruit de ſes deſſeins
Avant que ce bijou paſſât en d'autres mains!

A vos premiers bienfaits ajoutez une grace;
Souffrez que je le garde, agréez qu'il retrace
Par-tout à mon esprit ce trait de votre amour,
Et qu'il m'en entretienne à chaque heure du jour.
Permettez que ma main en soit toujours ornée,
Et qu'il soit le garant de votre foi donnée.

LUCILE.

Ah! du peu que j'ai fait, c'est trop faire de cas.
Sans l'austere devoir qui retenoit mes pas,
M'assurant sur moi seule en ce péril extrême,
Vers le courrier tantôt j'aurois volé moi-même.
D'un honnête homme en vous je découvre le cœur,
Et toutes les vertus d'un ami plein d'ardeur.

CLITANDRE.

Mais Dorine s'oublie.

LUCILE.

Elle entre, je la vois.

SCENE II.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

QUe nous annonce-tu ?

CLITANDRE.

Dorine, explique-toi,
Prononce mon arrêt, dépêche, je te prie ;
Un mot va me donner le trépas ou la vie.

DORINE.

Courage, relevez votre esprit abbattu.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DORINE.

J'ai vu, Monsieur, j'ai parlé, j'ai vaincu.

CLITANDRE.

Instruis-nous en deux mots du bonheur qui m'enchante ;
Satisfais au plutôt mon ame impatiente.

LUCILE.

Je brûle de sçavoir. . . .

DORINE.

Quelle vivacité !
Pressée en même tems d'un & d'autre côté ?

CLITANDRE.

Répons donc?

DORINE.

Pour calmer votre ardeur empreſſée,
Vous ſçaurez qu'en mes mains votre bourſe laiſſée,
A fait parler notre homme au gré de vos ſouhaits,
Et de votre entrepriſe aſſure le ſuccès.
Je fais donc appeller le courrier & l'Épine;
Ce dernier n'attendoit.....

CLITANDRE.

Point de détail, Dorine.

DORINE.

A peine à ſes regards je fais briller l'argent,
Qu'il ſe leve m'aborde, & puis s'en ſaiſiſſant;
Avec toi, Dieu me damne, & cette bourſe ronde,
Pour te plaire, dit-il, j'irois au bout du monde:
Viens, faiſons déloger Damis ſans perdre tems;
Auſſi-bien je ferai plaiſir à ſes parens.
Nous allons chez Damis; dans l'ardeur qui l'emporte,
Eh bien! dit-il, eh bien! Conſtance eſt enfin morte?
Le courrier lui répond qu'il eſt fort mal inſtruit,
Que Conſtance eſt en vie, & que c'eſt un faux bruit.
Moi, je prends la parole, & j'aide au ſtratagême,
Diſant que de ce bruit je ſuis l'auteur moi-même;
Que j'ai voulu donner l'allarme à ſon rival;
Qu'au reſte l'émétique avoit vaincu le mal,

Et ſauvé du tombeau Conſtance abandonnée.
D'un dehors ingénu la fourbe accompagnée,
A ſéduit à tel point le crédule Damis,
Qu'il reprend aujourd'hui le chemin de Paris.

CLITANDRE.

Mon bonheur eſt ſi grand, que j'ai peine à le croire!

LUCILE.

Mon cœur de ce bienfait gardera la mémoire.

CLITANDRE.

Pourrai-je m'acquitter, quand je tiens tout de toi?

DORINE.

Vous devez à l'Épine encore plus qu'à moi.
Pardonnez-lui, Monſieur.

LUCILE.

C'eſt moi qui vous en prie;
Oubliez le paſſé.

CLITANDRE.

Madame, je l'oublie,
Et cours trouver Geron.

DORINE.

Monſieur, arrêtez-vous:
Attendez que ſon pere ait calmé ſon courroux.
D'ailleurs, ſur ce ſujet Damis lui doit écrire,
Sa lettre fera plus que ce qu'on pourroit dire;
Nous agirons enſuite.

CLITANDRE.

Eh bien, ſoit, j'obéis :
Mais on tarde à venir de la part de Damis.

DORINE.

Votre eſprit veut trop tôt, Monſieur, ce qu'il deſire.
(*à Lucile.*)
Madame, cependant j'aurois du vous inſtruire,
Que votre pere attend, & qu'il veut vous parler :
Partez donc ; vous allez me faire quereller.

CLITANDRE, *à Lucile.*

Preſſez par vos diſcours un hymen qu'il differe.

LUCILE.

Heureuſe ſi je puis appaiſer ſa colere !

SCENE III.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

DE tout ceci, Monſieur, faites votre profit.
Aux plus honnêtes gens l'impatience nuit.
Vous n'en ſçauriez douter, perdant ſans moi Lucile.

CLITANDRE.

Le courroux de Geron a lieu de m'allarmer;
Si mon pere arrivoit, il pourroit le calmer.

DORINE.

Quoi! de la même ardeur être toujours la proye?
Je ferai votre paix, livrez-vous à la joye.
Dès demain.....

CLITANDRE.

Dès demain! ah! tu me fais trembler!
Songe-tu bien qu'un jour eſt long à s'écouler?

SCENE IV.

CLITANDRE, L'ÉPINE, DORINE.

L'ÉPINE.

GRace, grace, Monsieur, j'ai couru comme quatre.

CLITANDRE.

Va, coquin, je n'ai pas le loisir de te battre.

L'ÉPINE.

Votre pere, Monsieur, arrive en ce moment;
Je viens de le conduire en votre appartement.

CLITANDRE.

(à l'Épine.)

Je te pardonne. Cours, fais venir le Notaire.

(à Dorine.)

Toi, tandis que je sors pour embrasser mon pere,
Profite de ce tems pour appaiser Geron,
Et fais si bien enfin, qu'il entende raison.

DORINE.

Allons, ... mais quelqu'un vient. C'est Lucile & son pere.

SCENE V.

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON, *à Lucile.*

IL m'a parlé lui-même, & je ſçai le contraire ;
Il ſera votre époux.

DORINE.

Et moi, je dis que non.

GERON.

Comment ! tú me parlois tantôt d'un autre ton ?

DORINE.

N'en ſoyez point ſurpris, car la mort de Conſtance
N'eſt qu'un faux bruit, Monſieur, & c'eſt moi....

GERON.

L'apparence ?

DORINE.

Damis doit vous écrire, il vous en convaincra :
Comme j'ai devers moi cette aſſurance-là,
Je parle pour Clitandre.

GERON.

Il n'aura point ma fille ;
J'aimerois autant mettre un diable en ma famille.

LUCILE.

Mon pere.....

GERON.

Taiſez-vous, & ſongez aujourd'hui
A vaincre tout l'amour que vous avez pour lui :
Une juſte raiſon contre lui m'indiſpoſe ;
Son affaire eſt perdue & lui-même en eſt cauſe.

DORINE.

Qui vous l'a dit ?

GERON.

Son Clerc.

DORINE.

Quinze ou vingt mille francs
Sont un petit objet.

GERON.

C'eſt beaucoup pour le tems ;
Et je crains les effets d'une humeur ſi bouillante ;
la ſcene de tantôt m'eſt encore préſente.

DORINE.

Je voudrois à vingt ans vous avoir vu, Monſieur.

GERON.

Il eſt vrai que j'étois un démon ; ſur le cœur
J'ai certain mot pourtant.

DORINE.

C'eſt une bagatelle ;
Il plaît à votre fille, il n'eſt épris que d'elle ;
Point d'autre paſſion ; il n'aime pas le jeu ;
Et quoiqu'il ſoit Breton, Monſieur, il boit fort peu.

Tout vous invite à faire une telle alliance ;
Clitandre a de l'eſprit, du bien, de la naiſſance ;
Il poſſede en un mot cent bonnes qualités,
Et n'a d'autres défauts que ſes vivacités :
Il eſt logé chez vous, il a votre promeſſe,
Son pere eſt votre ami.....

GERON, *à part.*

Certain remors me preſſe.

DORINE.

Et lui-même, Monſieur, en ces mêmes inſtans
Pour cet hymen arrive.

GERON.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entens ?

DORINE.

Et pour convaincre enfin votre eſprit incrédule,
Le laquais de Damis vient lever tout ſcrupule.

SCENE VI.

GERON, LUCILE, DORINE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

C'Eſt Damis qui m'envoye, & je viens de ſa part
Vous rendre cette lettre ; il eſt ſur ſon départ.
Monſieur, pardon, je dois le rejoindre au plus vîte.

(Il ſort.)

SCENE VII.

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON lit la lettre de Damis.

Je vous écris, Monſieur, les larmes aux yeux. Ma femme prétendue n'eſt pas morte, & qui pis eſt, elle ſe porte bien. Je vous avois tantôt aſſuré le contraire ; mais je ne vous ai trompé que parce que j'étois abuſé moi-même par Clitandre, à qui Dorine avoit fait accroire la même choſe pour rire à ſes dépens. On vient de me tirer d'une erreur ſi charmante. Adieu, Monſieur, je pars confus & mortifié de n'avoir pas l'honneur de me voir votre gendre.

DAMIS.

LUCILE.

En termes fort touchans cette lettre eſt écrite.

DORINE.

Vous le voyez, Monſieur, vous avois-je menti?

GERON.

Pour le coup je me rends, & ſuis tout ébaï!

DORINE.

Concluons au plutôt; voici Monſieur Argante.

SCENE VIII. & derniere.

GERON, ARGANTE, CLITANDRE, LUCILE, DORINE, UN NOTAIRE.

ARGANTE, *à Geron.*

JE vous embraſſe enfin; que mon ame eſt contente!

GERON.

Ah! vous me ſurprenez bien agréablement.

CLITANDRE.

Me refuſerez-vous encor votre agrément?

GERON.

J'attendois votre pere & veux ce qu'il ſouhaite.

CLITANDRE.

Tous mes vœux ſont remplis & ma joie eſt parfaite.
Monſieur.....

GERON.

Remerciez votre pere aujourd'hui,
Car vous aviez beſoin, Monſieur, d'un tel appui.
Croyez-moi, modérez vos fougues ordinaires
Où vous riſquez ſouvent de gâter vos affaires.

ARGANTE.

Profitez de l'avis, mon fils, corrigez-vous.

CLITANDRE, *à Geron.*

Daignez vîte, Monſieur, former des nœuds ſi doux.
(*à Argante.*)
Mon pere, à mon bonheur hâtez-vous de ſouſcrire.

ARGANTE.

Je viens pour accomplir ce que ton cœur deſire.
Ma foi, je cours encor la poſte galamment.

GERON.

Oh ! vous fûtes toujours d'un bon tempéramment.

ARGANTE.

Votre complexion ne doit rien à la nôtre.

CLITANDRE.

Eh ! mon pere.....

GERON.

Il eſt vrai que je vaux bien un autre,

CLITANDRE.

Eh ! Monſieur.

GERON.

J'ai l'œil vif & le tein aſſez frais.

ARGANTE.

Je vous trouve de même à quelques rides près.
Et quelques cheveux blancs, c'eſt une minucie.

CLITANDRE.

Le Contrat eſt dreſſé, ſignez donc, je vous prie.

ARGANTE.

Tout-à-l'heure. Depuis l'an mil ſept cent ſix,
(C'étoit à mon dernier voyage de Paris.)
Nous ne nous ſommes vus l'un ni l'autre, je penſe?

GERON.

Quel plaiſir!

ARGANTE.

Quelle joye!

CLITANDRE.

Ah! je perds patience!

ARGANTE & GERON *s'embraſſant de nouveau.*

De nous revoir tous deux.

CLITANDRE.

Eh! daignez donc finir;
Vous aurez tout le tems de vous entretenir.

ARGANTE.

Je reconnois mon fils à cette impatience.

DORINE.

Vous laiſſez trop auſſi ſon amour en ſouffrance.

ARGANTE, *à Geron.*

Vous ſouvient-il du jour que nous vîmes Saint Cloud?
Les Caſcades jouoient; je les aime ſur tout.

GERON.

J'eus beaucoup de plaiſir, & je me le rappelle.

CLITANDRE.

Je ſuis perdu! tous deux commencent de plus belle.

GERON.

Et ce ſoir.....là....

ARGANTE.

Ce ſoir que nous fûmes au Cours?

GERON.

Oui.

CLITANDRE, *à Dorine.*

Prends pitié de moi, j'implore ton ſecours.

DORINE, *ſe mettant entre les deux Vieillards.*

Ah! que les vieilles gens ont de peine à ſe taire.

ARGANTE.

Et mon procès?

GERON.

Il eſt.....

DORINE.

Ne parlons point d'affaires.
Signez.

(*Argante & Geron ſignent.*)

L'ÉPINE.

J'ai mis, Meſſieurs, à profit les inſtans,
Et vais vous régaler d'un concert agréable.

CLITANDRE.

Ce ſera pour demain.

GERON.

Allons nous mettre à table.

L'ÉPINE, *à Dorine.*

Je m'en vais ſi tu veux t'épouſer tout-à-fait ;
Car l'exemple du Maître eſt ſuivi du Valet,
Sur-tout quand il s'agit de faire une ſottiſe.

DORINE.

Soit, au plutôt, de peur que je ne me raviſe.

L'ÉPINE.

Toi, fille de Paris, & moi Valet manceau,
Morbleu! vit-on jamais aſſortiment plus beau!
Il va naître de nous, Madame de l'Épine,
Une poſtérité diablement libertine.

FIN.

LE BABILLARD.

LE BABILLARD,

COMÉDIE

DE *Monſieur* DE *BOISSY*,
de l'Académie Françoiſe.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, au mois de Juin 1725.

Quatrieme Edition, revue & corrigée.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

LÉANDRE, Amant de Clarice.

VALERE, Parent de Léandre, & ſon Rival.

CLARICE, Veuve.

CÉPHISE, Tante de Clarice.

DAPHNÉ, Voiſine de Clarice.

HORTENSE, Sœur de Daphné.

ISMÉNIE, Amie de Céphiſe.

MÉLITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NÉRINE, Suivante de Clarice.

LA FLEUR, Laquais.

La Scene eſt à Paris chez Clarice.

LE

BABILLARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NÉRINE.

CLARICE.

JE sors d'avec Léandre; ah! quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête affreux;
Il n'a pas déparlé pendant une heure entiere:
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,

Sous le prétexte heureux d'une commiſſion
Dont j'ai ſû le charger.

NÉRINE.

Il falloit, ſans façon,
Lui donner ſon congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, Madame, à la premiere vue,
Sa langue eſt juſtement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter ſi-tôt qu'elle eſt en train;
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide
Suit indiſcrettement la chaleur qui la guide;
De guerre, de combats, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même, & ſouvent ſe trahit;
Dit le bien & le mal ſans voir la conſéquence,
Et de taire un ſecret ignore la ſcience.

CLARICE.

Tu le peins aſſez bien.

NÉRINE.

Oui, j'oſe mettre en fait,
Madame, qu'un Bavard eſt toujours indiſcret
Et vain. Tel eſt l'eſprit de notre Capitaine:
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette ſemaine,
Ce tems me ſemble un ſiécle; & je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayiez deſſein de vous unir à lui,
Etant ſi différens d'humeur, de caractere.
Clarice, honneur du Sexe, a le don de ſe taire,
Exempte du défaut qui nous eſt reproché,

Et dont Monſieur Léandre eſt ſi fort entiché.
Pour moi je trouverois ſon parent préférable ;
Valere eſt le plus jeune & le plus raiſonnable,
Il a beaucoup d'eſprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer entre nous,
Je penſe comme toi : tout ce qui m'embarraſſe,
Je dépends de ma Tante.

NÉRINE.

Eh ! Madame, de grace,
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oui ; mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime & veut m'avantager ;
Tu ſçais que j'en attends un fort gros héritage.
Je ne puis faire un choix ſans avoir ſon ſuffrage ;
Et malheureuſement, ſans l'avoir jamais vû,
Céphiſe pour Léandre a l'eſprit prévenu.
Iſmene ſon amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un perſonnage
Diſtingué dans la Guerre, & qui pour ſa valeur
Doit bien-tôt d'une place être fait Gouverneur.

NÉRINE.

Valere eſt Officier, brigue la même Place,
Et peut également obtenir cette grace.
Quand même le contraire arriveroit, enfin,
Pourrez-vous épouſer....

CLARICE.

Mon cœur eſt incertain.

NÉRINE.

Et moi, ſi pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte dès ce ſoir ſans plus long-tems attendre.
Quel maître! Il voudroit ſeul parler dans le logis,
Ce ſeroit un tyran, qui tout le jour aſſis
Uſurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à ſon ſervice.
Il me ſeroit trop dur de garder mes diſcours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, eſt un monſtre en ménage.
Et ce n'eſt que pour nous qu'eſt fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux-tu que je faſſe en cette occaſion?
Dis.

NÉRINE.

Il faut vous armer de réſolution,
Sortir en même tems de votre létargie;
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maiſon
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air aſſez bon
Elle a l'eſprit malin. J'ai plus de confiance

Dans Hortenſe ſa ſœur.

NÉRINE.

L'une & l'autre s'avancent.

SCENE II.

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

QUoi ! vous vous mariez, & ne m'en dites rien,
A moi votre voiſine ! Oh ! cela n'eſt pas bien.

CLARICE.

Mais vous me ſurprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher ? Soyez plus naturelle.
Vous ſortez de veuvage, il n'eſt rien de plus ſûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit ?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.

Dès demain au plûtard vous épouſez Léandre.

HORTENSE.

C'eſt un bruit que lui-même a grand ſoin de répandre.
Ce n'eſt plus un ſecret.

NÉRINE.

Il eſt bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-deſſus plus ſavante que moi.
Je ſai, pour m'obtenir, qu'il fait agir Iſmene,
Mais je ne croyois pas la choſe ſi prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la ſeule raiſon m'y fera conſentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une & l'autre excuſer mon ſilence;
J'ai même appréhendé qu'avec juſte raiſon,
Daphné ne badinât d'une telle union;
Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchiſe,
Je vous prie inſtamment d'en parler à Céphiſe,
Pour la faire changer de réſolution;
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon poſſible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant, je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bien-tôt revenir.
S'il nous rencontre enſemble.....

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous preſſer, ſachant quel eſt ſon caractere.
Il eſt chargé pour vous d'une commiſſion,
Mais il ne quitte pas ſi-tôt une maiſon.
Il dit toujours, je ſors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suiſſe, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié?
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié,
Il fut voir le matin Doris grande parleuſe,
Puis Mélite ſurvint, autre inſigne cauſeuſe.
Le trio de jaſer fit ſi bien ſon devoir,
Qu'il ne ſe ſépara qu'à cinq heures du ſoir.
Il jaſeroit encor, ſi le diſcret Léandre
N'avoit appréhendé de ſe trop faire attendre:
Croyant ſe mettre à table, il vint (j'en ai bien ri)
Une groſſe heure après qu'on en étoit ſorti.

DAPHNÉ.

Le trait eſt ſingulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit perſonne.

DAPHNÉ.

Pour plus de ſûreté, dépêchons-nous, ma bonne:
Partons.

HORTENSE.

Ma ſœur & moi, nous allons au Palais;
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais;
Voir ma Tante, & ſavoir au vrai ce qu'elle penſe
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ.

Quelqu'un monte; c'eſt lui, car j'entends parler haut.
Sortons par ce côté; ſauvons-nous au plutôt.

[*Elles ſortent.*]

NÉRINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Juſques-là, qu'étant ſeul il jaſe avec lui-même.

SECNE III.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *parlant tout ſeul ſans voir Nérine.*

NOn, rien n'eſt plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer perſonne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raiſonne, l'on cauſe;
On s'informe, & toujours on apprend quelque choſe;
Et ne dit-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous ſatisfait; & comme le Marquis
Me diſoit l'autre jour en allant chez Julie....

NÉRINE.

A qui parle Monſieur?

LÉANDRE.

C'eſt toi! Bonjour, ma mie;
Comment te portes-tu? Fort bien, j'en ſuis ravi;
Ta Maîtreſſe de même, & moi fort bien auſſi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Iſabelle
De ſa part; mais morbleu, perſonne n'eſt chez elle;
Pas le moindre Laquais; j'ai trouvé tout ſorti,
Et je ſuis revenu comme j'étois parti.
Hier encor, hier, je courus comme un diable;

Secoué, cahoté dans un Fiacre exécrable.
Au Fauxbourg ſaint Marceau j'allai premierement:
Des Gobelins enſuite au Fauxbourg ſaint Laurent;
Du Fauxbourg ſaint Laurent, ſans preſque perdre haleine,
Au Fauxbourg ſaint Antoine, & tout près de Vincenne;
Du Fauxbourg ſaint Antoine au Fauxbourg ſaint Denis;
Du Fauxbourg ſaint Denis dans le Marais, & puis
En cinq heures de tems faiſant toute la Ville,
Je revins au Palais, & du Palais dans l'Iſle:
De-là je vins tomber au Fauxbourg ſaint Germain;
Du Fauxbourg ſaint Germain.....

NÉRINE, *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, juſqu'au bout de la rue:
De la rue au marché; puis je ſuis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier;
J'ai monté, deſcendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracaſſé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame & pour moi fait chauffer un bouillon:
J'ai plus de trente fois fait toute la maiſon,
Pendant qu'un Cavalier, que Léandre on appelle,

A cauſé, babillé, jaſé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, & que pour s'en guérir,
Tout à l'heure, Monſieur, elle vient de ſortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent guere.
Si je ne reſpectois la maiſon où je ſuis,
Parbleu, je ſaurois bien....: Profitez de l'avis;
Et, parlant à des gens qui paſſent votre ſphere;
Songer à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le ſilence eſt un art difficile pour nous,
Et j'irai, pour l'apprendre, à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle conſidere;
Et tu devrois ſavoir qu'en la paſſe où je ſuis,
On doit me ménager, & qu'en un mot je puis
Faire de ma Maîtreſſe une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle ſera ma femme;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur ſervi vingt ans le Roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valere,
Et qu'il eſt mon cadet de plus d'une maniere;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,

Que de Julie enfin je ne ſuis pas haï.
Julie a du brillant & beaucoup de jeuneſſe :
Ta Maîtreſſe a trente ans, & moins de gentilleſſe ;
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle eſt ſage, économe, & ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration eſt tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, Monſieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu. Je vais agir pour mon Gouvernement.
Oh ! Valere en ſera la dupe ſûrement :
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laiſſe.

[*Elle ſort.*]

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, & ſon aſpect me bleſſe.
Il n'eſt, pour ſe haïr, que d'être un peu parent.

SCENE IV.

LÉANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

AH! Vous voilà, Monſieur? j'en ſuis charmé, vraiment.
C'eſt peu que de vouloir m'enlever ma Maîtreſſe;
J'apprends que vous avez encor la hardieſſe
De former des deſſeins ſur le Gouvernement,
Qui, par la mort d'Enrique, eſt demeuré vacant;
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans reſpecter mes droits, mes ſervices, mon âge.
Mais, mon petit couſin, je vous trouve plaiſant,
D'oſer, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taiſez?

VALELE.

J'attends le moment favorable;
Et vous trouve, Monſieur, parleur fort agréable.
Vous avez tort, pourtant, de vous mettre en courroux,
Vous ſavez que je ſuis Officier comme vous.

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te mocques: A d'autres!
Oſes-tu comparer tes ſervices aux nôtres?

Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mouſquet ;
Quand j'étois Lieutenant, tu n'étois que Cadet.
J'ai vu trente Combats, vingt Siéges, ſix Batailles ;
J'ai briſé des remparts, j'ai forcé des murailles :
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,
Et, Bourgeois, je me ſuis annobli par mon bras.
Je n'oublierai jamais ma premiere Campagne.
Je crois que nous faiſions la Guerre en Allemagne.
Dans un détachement... c'étoit en ſept cent trois,
A cinq heures du ſoir... quatorzieme du mois...
L'affaire fut tres-vive, & j'y fis des merveilles,
Alidor y laiſſa l'une de ſes oreilles.
Il a joué depuis juſqu'à ſon Régiment,
Autrefois Colonel, & Commis à préſent.
Connois-tu bien ſa femme ? Elle eſt encore piquante :
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vû la maiſon qu'il a tout près de Caen ?
Elle eſt belle. Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots.

VALERE.

Mais, Monſieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne.
Quant au Gouvernement, le ſuccès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh ! je t'arrête-là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute eſpece.
Fripons,

Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous-main le Chevalier Caquet,
Lisimon l'intriguant, & Damon le furet,
Qui se fourre par-tout, à l'Etat très-utile,
Officier à la Cour, Espion à la Ville.
Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal;
Du sexe fort aimé. J'aurai par son canal
Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
Qui connoît le Ministre, & peut tout sur son ame;
Parente de Cloris : je ne dis pas son nom,
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle, ce matin, sans plus long-tems remettre,
L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

VALERE, *à part.*

Parente de Cloris ! C'est Constance, ma foi.
Elle est fort mon amie, & fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappellé son idée;
Il faut la prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée,
Et quand même la Cour, par un coup de bonheur,
De Quimper-Corentin vous feroit Gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa Tante m'estime.

VALERE.

Elle vous rend justice.
Votre.....

LÉANDRE.

Votre? Ecoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encore le plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux.
N'ayant pas, comme moi, le don de la parole,
Ton cœur en eſt jaloux, & cela te déſole.
De ma complexion je parle peu pourtant;
Et ſi j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes cauſes, quoiqu'il ſoit d'une éloquence extrême;
Car il dit ce qu'il veut, il eſt Orateur né.
Sur ſa langue les mots s'arrangent à ſon gré;
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Eſt un torrent qui part & ravage l'oreille;
Et je ne vois perſonne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-tems, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh! ſur lui vous auriez remporté la victoire;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penſe rire, en vain tu crois railler.
Sois inſtruit que tout cede au talent de parler;
Et ſache qu'en amour auſſi bien qu'en affaire,

La langue fut toujours une arme néceſſaire.
Par-là l'on perſuade & l'on ſe fait aimer,
On mépriſe ces gens qui, lents à s'exprimer,
Héſitant ſur un mot qui dans leur bouche expire,
Font ſouffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire auſſi-bien qu'en amours,
Agir quand il le faut, vaut mieux que les diſcours;
Le trop parler, Monſieur, ſouvent nous eſt contraire.

LÉANDRE.

Vous jaſez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems;
Et m'expliquois ſi bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes diſcours qui paſſoient ma portée.
Un jour, il m'en ſouvient, ma grand'mere enchantée,
Me prit entre ſes bras.

VALERE.

Quel eſt donc ce Laquais?

SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA FLEUR.

LA FLEUR, *bas à Léandre.*

MOnſieur l'Abbé m'envoye, il vous attend.

LÉANDRE.

J'y vais.

[*Continuant ſon diſcours.*]

Puis me tint ce propos.

VALÉRE, *bas.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR, *revenant ſur ſes pas.*

Monſieur, il va ſortir, dépêchez.

LÉANDRE.

Tout à l'heure.

[*La Fleur s'en va.*]

SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LÉANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai ſon diſcours préſent,
Ce qu'on retient alors reſte profondément.
C'eſt une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit..... Si comme moi vous ſaviez la Phyſique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût
Pour un homme de guerre, & fais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le ſec & le liquide,
Des atomes.....

VALERE, *à part.*

Il va ſe perdre dans le vuide.

LÉANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon eſprit,
La matiere ſubtile, elle me réjouit.
C'eſt une belle choſe encore que l'Hiſtoire:
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu:
La bataille d'Arbelle, où Céſar fut vaincu,
Et celle de Pharſale où périt Alexandre:

SCENE VIII.

VALERE, NÉRINE.

VALERE.

QUe croire ?

NÉRINE.

Allez, quoiqu'il en diſe,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphiſe.
Monſieur, je vous protege, & cela vous ſuffit.

VALERE.

Et ta Maîtreſſe ?

NÉRINE.

Elle eſt pour vous ſans contredit,
Si le Gouvernement.....

VALERE.

Va, mon affaire eſt bonne,
Et je ſors de ce pas pour voir une perſonne,
Dont notre Babillard m'a fait reſſouvenir,
Et qui pour moi je crois, pourra tout obtenir ;
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de ſix femmes.

NÉRINE.

Rentrons, j'entends nos gens qui parlent en chorus.

SCENE VII.

LÉANDRE, VALERE, NÉRINE,

NÉRINE.

EXcuſez, je vous prie;
Mais il entre, Meſſieurs, nombreuſe compagnie:
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Iſmene l'accompagne : Hortenſe au même inſtant
Rentre, & ſa Sœur la ſuit, Doris avec Mélite
Vient d'un autre côté pour nous rendre viſite.
[*S'adreſſant à Léandre.*]
Vous les entretiendrez, elles ne ſont que ſix.
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monſieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers, je ſaiſis l'occaſion propice,
Je vole vers la Tante & je cours l'embraſſer,
Et lui donner la main. Je vous laiſſe y penſer.
Adieu, Monſieur.

LÉANDRE.

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue :
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arriere saiſon.

MÉLITE.

Elle eſt toujours au Bal, c'eſt là ſa paſſion.

CÉPHISE.

Mais à propos de Bal, on m'a fait une hiſtoire.

LÉANDRE.

Bon. Racontez-nous-là : plus qu'on ne ſauroit croire
J'ai l'eſprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en ſais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter ?

DAPHNÉ.

Oh! vous parlez ſi bien, que je ſuis toute oreille.
[*A part.*]
Son ton de voix m'endort, & déjà je ſommeille.

LÉANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE & DORIS.

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'Amour
Certaine Dame au Bal ſe rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au Bal de l'Opéra?

CÉPHISE.

Sans doute. Un Mouſquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre,
Ce ſont de verds Meſſieurs.

CÉPHISE.

La Dame en queſtion
Je ne la nomme point, & cela pour raiſon.

DORIS.

Je devine qui c'eſt.

LÉANDRE.

C'eſt la jeune Marquiſe.

ISMENE, *à part.*

Il va, par ſon babil, indiſpoſer Céphiſe.

CÉPHISE.

Un inſtant, attendez ; celle dont il s'agit
A près de ſoixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh ! j'y ſuis pour le coup.

MÉLITE.

Je ſais auſſi l'affaire.

LÉANDRE.

C'eſt Cloé.

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractere.

MÉLITE.

C'eſt Clorinde.

LÉANDRE.

Ou Lucile.

CÉPHISE.

Eh ! d'un eſprit moins prompt...

LÉANDRE.

Mais, ſans vous interrompre.

CÉPHISE.

Encore il m'interrompt !

LÉANDRE.

Permettez-moi....

CÉPHISE.

Je prends le parti de me taire.
Puiſqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en viſiere.

LÉANDRE.

Moi, Madame, j'en ſuis incapable.

CÉPHISE.

Il ſuffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'eſt bien dit.
La converſation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, ſi Monſieur ſaiſit toujours la bale.

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé ſeulement un diſcours.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Allez, laiſſez-les dire, & pourſuivez toujours.

DORIS.

Mesdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LÉANDRE.

Le Titre, s'il vous plaît?

ISMENE.

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE.

Le Babillard, Monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela;
Et je ferai ce soir faux-bon à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne sçaurois souffrir les Comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les Tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait.
A ce Théâtre-là pourtant je ne vais guere.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, Monsieur, qu'ayant tant de lumiere.

LÉANDRE.

Je pourrois, il eſt vrai, paſſer pour connoiſſeur;
Car je ſai tout Pradon & Montfleury par cœur.
Autrefois, j'ai joué dans les fureurs d'Oreſte.
Tien, tien, voilà le coup.

MÉLITE.

Nous vous quittons du reſte.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh! j'y ris ſur ma foi,
Du meilleur de mon ame, & ſans ſavoir pourquoi.
Madame; avez-vous vû l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, preſque au chameau ſemblable?
Et le fameux Saxon n'eſt-il pas amuſant?
Polichinelle encor eſt fort divertiſſant.
Ma foi, vive Paris, c'eſt une grande Ville.

MÉLITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, *bas à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte ?

DORISE & MÉLITE.

Madame elle eſt . . .

LÉANDRE.

Elle eſt mariée à Philinte.

CÉPHISE.

Il tient bien ſa parole.

MÉLITE.

Elle eſt veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

DORIS.

Aminte eſt mon amie.

MÉLITE.

Et je ſuis ſa voiſine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle eſt ma couſine.

MÉLITE.

Elle n'eſt plus ici.

LÉANDRE.

Sans conteſtation.

DORIS, *à Cephiſe.*

Vous l'a-t-on dit ?

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Avec votre permiſſion....

CÉPHISE.

Eh! laiſſez donc parler!

DORIS.

Elle ſe remarie.....

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE.

Un mot.

MÉLITE.

Elle eſt en Picardie..

LÉANDRE.

Oh! Je ſuis ſon couſin...

DORIS.

Par le dernier courier...

LÉANDRE.

Au troiſiéme dégré.

MÉLITE.

Juſqu'au mois de Janvier...

LÉANDRE.

Je ſors d'un ſang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MÉLITE.

Je dois...

LÉANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais....

MÉLITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE.

Je le ſuis....

DORIS.

Elle épouſe un Conſeiller d'Amiens...

MÉLITE.

Je dois aller bientôt....

LÉANDRE.

Du côté de ma mere....

DORIS.

C'eſt un riche parti....

MÉLITE.

Je pars avec mon frere...

CÉPHISE.

Meſdames...

LÉANDRE.

Il eſt ſûr...

CÉPHISE.

Mais, Monſieur...

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS.

Madame...

DAPHNÉ, *à Léandre.*

Allons, pouſſez, car vous avez raiſon.

LÉANDRE, MÉLITE, DORIS, CÉPHISE, & ISMENE, *parlent enſemble.*

LÉANDRE.

On me conteſte en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être inſtruit,
Puiſque, cent & cent fois, mon pere me l'a dit.

MÉLITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance;
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler, elle m'écrit ſouvent,
Et je lui fais auſſi réponſe exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la Province m'ennuie;
Car je hais les façons & la tracaſſerie;
Et ſi je n'eſpérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me réſoudre à partir.

CÉPHISE.

Il ne ſe vit jamais une choſe ſemblable!
Il faut avoir l'eſprit, l'humeur inſupportable;
Et c'eſt un procédé, Monſieur, des plus choquans,

Que de fermer ainſi toujours la bouche aux gens.

ISMENE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, ſur votre caractere.
J'en ſuis ſcandaliſée, & par votre caquet
Vous détruiſez, Monſieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoiſſez Chriſante.

LÉANDRE.

Quoique vous en diſiez, Aminte eſt ma parente,
Meſdames; car Aminte eſt fille de Damon,
Gentilhomme ſervant, & petit fils d'Orgon:
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célebre Partiſan, & frere de Dorante:
Lequel Dorante avoit, en hymen clandeſtin,
Epouſé par amour Guillemette Patin:
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaiſe,
Fille du ſecond lit d'Angélique la Chaiſe:
Et laquelle Angélique...

[*Il touſſe.*]

MÉLITE.

Oh! laquelle, lequel,
Je n'y puis plus tenir.

[*Elle ſort.*]

SCENE X.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE,

LÉANDRE, *continuant ſon diſcours.*

DU côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit ſœur d'Hipolite,
[*Il crache.*]

DORIS, *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde..... Mais il vaut mieux que je quitte.

SCENE XI.

LEANDRE, CÉPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *poursuivant toujours.*

ET ladite Hipolite étoit sœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit mon trisayeul.

HORTENSE.

C'est un mal de famille.
Fuyons, sauve qui peut.

[*Elle s'en va.*]

SCENE XII.

LEANDRE, CÉPHISE, ISMENE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant ſon diſcours.*

J'Ai ſon portrait chez moi
Et lui reſſemble fort. On voit par-là, je croi,
Qu'Aminte..... Attendez, j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin ſortoit d'une Delphire :
Laquelle deſcendoit du Vicomte de Querre,
Bas Breton de naiſſance, & Seigneur de Quimper :
Ce Vicomté de Quer, remarquez bien de grace....
[*Il éternue.*]

ISMENE, *bas.*

Que Monſieur eſt un ſot. J'abandonne la place.
[*Elle ſort en colere.*]

SCENE XIII.

LEANDRE, CEPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *continuant toujours.*

FUt grand homme de guerre, & de Meſtre de Camp
Donna dans le Commerce, & devint Trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major & Gouverneur de Quimper-Corentin.
Je dois avoir ſa place, & le dis à deſſein.
Enrique donc, neveu de Martin.....

[*Il ſe mouche.*]

CÉPHISE.

Ah! j'expire,
J'étouffe, & je m'en vais.

[*Elle ſort.*]

DAPHNÉ.

Moi, je creve de rire.

[*Elle ſuit Céphiſe.*]

SCENE XIV.

LEANDRE, *pourſuivant ſeul.*

Herita de ſes biens ; car ce Martin Braillard
N'avoit, à ſon décès, laiſſé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Eſpagne ; & pour toute famille,
De ſon Epouſe Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépaſſée, enterrée un an avant ſa mort,
Qui promettoit beaucoup, & qu'il chériſſoit fort ;

SCENE XV.

LEANDRE, NERINE, *qui vient en tapinois & ſe met derriere lui pour l'écouter.*

LÉANDRE, *ſans appercevoir Nérine.*

ENrique combattit & ſur Mer & ſur Terre,
Et laiſſa les trois quarts de ſon corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait eſt ſûr;
La cuiſſe droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, & haïſſoit les femmes;
Je le dis à regret; excuſez-moi, Meſdames,
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derriere la chaiſe.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE.

Ah! Nérine, c'eſt toi! Mais je ſuis ſeul ici!
Je m'en ſerois douté. Peſte ſoit des femelles,
Dans tous leurs entretiens elles ſont éternelles;
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.
Ces bavardes, ſur-tout, bon Dieu que je les hais!
Le talent le plus rare & le plus néceſſaire,
Sur-tout dans une femme, eſt celui de ſe taire.

NÉRINE.

Ah! Monſieur, quel exploit! Avoir ainſi défait,
Su vaincre, ſurpaſſer en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, & leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! La braillarde Mélite,
L'éternelle Céphiſe, & la rogue Doris,
Caufeuſes par état, s'il en eſt dans Paris.
Après être ſorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuſer le ſurnom de Commere?

LÉANDRE.

Voyez la médiſance. A peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de deſſerrer les dents.
Mais je ſors.

NÉRINE.

Attendez, voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Monſieur, pour vous remettre.

LÉANDRE.

Elle vient de l'Abbé; voyons ce qu'elle dit.

[*Il lit tout haut.*]

Comme on ne ſauroit vous parler, Monſieur, je prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer dans l'affaire en queſtion, pour avoir trop parlé & n'avoir pas aſſez agi, & faute de vous être rendu chez moi, quand je vous ai envoyé mon Laquais; vous n'en ſauriez douter, puiſque Valere

vient d'obtenir le Gouvernement par l'entremiſe de la perſonne chez qui je devois vous mener ce matin.

L'Abbé BRIFFART.

NÉRINE.

J'approuve cette Lettre, & c'eſt fort bien écrit.

LÉANDRE.

L'injuſtice eſt criante, & je devois peu craindre....
Mais j'aurai le plaiſir d'aller par-tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE, CLARICE, NERINE.

CÉPHISE, *parlant à Valere.*

VOus ſaurez devant lui quels ſont mes ſentimens,
Et je vais m'expliquer ſans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre ſuffrage.

NÉRINE, *à Céphiſe.*

De Quimper-Corentin, Valere eſt Gouverneur.

CÉPHISE, *s'adreſſant à Valere*

Je viens d'en être inſtruite, & fais choix de Monſieur.

LÉANDRE.

Contre les ſentimens que vous faiſiez paroître?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître.

Et Je ne ſavois pas que vous étiez enfin
Arriere petit-fils du célebre Martin.

VALERE.

Vous ſerez de ma nôce.

CLARICE.

Ami, Maîtreſſe, affaire,
Vous perdez tout, Monſieur, pour n'avoir ſu vous taire.

NÉRINE.

Monſieur le Gouverneur, je vous baiſe les mains.

LÉANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces diſcours malins;
Mais, pour me conſoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre, en revenant ſur ſes pas.

Meſſieurs, un mot avant que de ſortir;
Je ſerai court contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir,
Si mon babil a ſu vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous ſans dire mot.
N'imitez pas mon caractere.

FIN.

ADMETE
ET
ALCESTE,
TRAGÉDIE,
EN CINQ ACTES ET EN VERS;

De M. DE BOISSY, *de l'Académie Françoiſe :*

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens François le 25 Janvier 1727.

ACTEURS.

ADMETE, Roi de Theſſalie.

ALCESTE, Femme d'Admete.

POLIDECTE, Grand-Prêtre, Frere d'Admete.

HERCULE.

CLÉONE, Confidente d'Alceſte.

LICAS, Confident d'Hercule.

ADRASTE, Confident de Polidecte.

TIMOCRATE.

IRCAS, Eſclave.

IPHICRATE, autre Eſclave.

Chœur du Peuple.

Suite.

La Scène eſt dans la Ville d'Yolcos en Theſſalie, dans le Palais d'Admete.

ADMETE
ET
ALCESTE,
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

On frere va périr. Voici le jour terrible
Qu'il doit être frappé d'une main inviſible.
Les feux contagieux n'embrâſent plus ce bord,
Le ſalut de ſon Peuple eſt l'Arrêt de ſa mort :

Il doit ſeul expirer pour toute la Patrie.
Au Ciel impunément, on n'offre point ſa vie.

ADRASTE.

Seigneur, dès que la Parque aura fermé ſes yeux,
Reprenez tous vos droits, commandez en ces lieux.
Ne perdez point de tems, que rien ne vous étonne;
Et du pied des Autels, oſez monter au Trône.
Pour en chaſſer Alceſte, & vous y faire aſſeoir,
Je ſuis prêt à combattre, & m'en fais un devoir.

POLIDECTE.

As-tu vu nos guerriers? & leur troupe fidelle
Eſt-elle diſpoſée à ſeconder ton zèle?
Car, c'eſt peu de Lariſſe, & que mes dons ſecrets
De tous ſes Citoyens me faſſent des Sujets:
C'eſt peu que Timocrate y conduiſe mes brigues,
Si le ſoldat ici ne ſoutient mes intrigues.
Puis-je attendre? ...

ADRASTE.

Oui, Seigneur, nos ſoldats ſont tous prêts:
Honteux de s'avilir dans une indigne paix,
Chargés du vil emploi de cultiver la terre,
Ils n'attendent qu'un Chef, & reſpirent la guerre:
Du ſoin de les armer, Prince, honorez mon bras,
Et ſouffrez que, pour vous, ils marchent ſur mes pas.

POLIDECTE.

Oui, ſois leur Chef, ami; ſur toi je me repoſe.

ADRASTE.

Après un tel ſuffrage, il n'eſt rien que je n'oſe.
Avant la fin du jour, vous ſerez élu Roi,
Et verrez tous nos Grecs fléchir ſous votre loi;
A moins qu'à nos deſſeins le Ciel ne mette obſtacle;
Que pour ſauver Admete, il ne rende l'Oracle,
Et que, trompant nos vœux, cet Oracle aujourd'hui
Ne détourne le trait qui doit tourner ſur lui.

POLIDECTE.

Ah! chaſſe de ton ame un effroi ridicule:
Se peut-il qu'à ce point un guerrier ſoit crédule?
Graces à mon pouvoir, je ne crains rien des Cieux;
Réponds-moi des ſoldats, je te réponds des Dieux.
Si la Reine & le Peuple attendent leur réponſe,
Raſſure tes eſprits; c'eſt moi qui la prononce.

ADRASTE.

Mais ces Dieux ont d'Admete entendu les regrets;
Ils ont chaſſé la mort du ſein de ſes Sujets;
Une ſeconde fois, ils peuvent faire grace,
Prince, & ne point frapper le coup qui le menace.

POLIDECTE.

Le lien dont je veux m'attacher à ton ſang,
Ta prudence éprouvée, & ton zèle conſtant,
Veulent qu'à tes regards je dévoile un myſtère
Que j'ai ſçu renfermer au fond du Sanctuaire.
Je puis t'ouvrir mon cœur. Ces lieux remplis d'effroi
Ne ſont tout occupés que du péril du Roi.
Tu te ſouviens qu'Alceſte, en cette même Ville
Où mon pere regnoit, vint chercher un aſyle,
Trop ſenſible à ſon ſort, fauſſement ébloui,
Tu ſçais qu'il déclara, par un ordre inouï,
Que celui de nous deux qu'elle voudroit élire,
Et nommer ſon époux, poſſéderoit l'Empire.
La perfide trahit mon eſpoir orgueilleux,
Elle fit choix d'Admete, & couronna ſes feux.
Ce qui redouble encor ma fureur vengereſſe,
Le Sceptre m'échappa, malgré le droit d'aîneſſe.
Ce droit ſacré, par moi, fut en vain atteſté;
Mon pere, par ce frein, ne fut point arrêté;
Ce titre ne ſervit qu'à combler ma miſere.
Le jour que ſur le Trône il fit aſſeoir mon frere,
Ce jour, ſans conſulter mon cœur ambitieux,
Il conſacra ma vie au culte de nos Dieux.
Il craignoit le dépit que je faiſois paroître,
Et, proſcrit de la Cour, je fus élu Grand-Prêtre.
Ce n'étoit pas aſſez : à tout ce que j'aimois,

Son barbare pouvoir m'arracha pour jamais :
Il bannit de ces lieux ta fille que j'adore,
Et pour qui j'entreprends un projet qu'on ignore.
Peres dénaturés ! Parens pleins de rigueurs !
Qui diſpoſez de nous ſans l'aveu de nos cœurs,
Votre main nous conduit au bord des précipices,
Et de tous nos forfaits vous êtes les complices.
Je ſuis né pour l'éclat, non pour l'obſcurité,
Et j'exerce à regret ma triſte dignité.
Je n'ai point oublié l'injure qu'on m'a faite :
Méditant chaque jour ma vengeance ſecrette,
A l'ombre des Autels, au centre de la paix,
J'ai mis mes plus grands ſoins à bien choiſir mes traits.
Pour Alceſte, toujours ma haine s'eſt accrûe ;
Sur mon malheureux frere elle s'eſt étendue ;
Et, déguiſant le piége où j'ai ſçu l'engager,
J'ai, des Dieux que je ſers, appris à me venger :
Eux-mêmes ont fourni des armes à ma rage,
Et, pour cacher mon bras, m'ont prêté leur nuage.
J'ai long-tems attendu, deux ans ſe ſont paſſés,
Sans pouvoir ſatisfaire à mes vœux offenſés.
La Theſſalie heureuſe, & trop bien gouvernée,
Ne laiſſoit aucun jour à ma haine obſtinée.
Admete pacifique, & borné dans ſes vœux,
Tendre envers ſes Sujets, & zèlé pour les Dieux ;
Portant même ſouvent juſques à la foibleſſe,
Un zèle trop timide & ſa folle tendreſſe,

Se voyoit adoré d'un Peuple qu'il aimoit.
Contraint de dévorer l'ardeur qui m'enflammoit,
Craignant à découvert de commettre le crime,
De haſarder le prix de l'orgueil qui m'anime,
Par des détours cachés, par des ſentiers ſecrets,
J'ai voulu parvenir à d'utiles forfaits.
J'ai paru détaché d'une Cour que j'adore,
Et me ſuis renfermé dans des lieux que j'abhorre.
De mon cœur, en public, cachant l'ambition,
J'ai ſaiſi, pour frapper, l'heure & l'occaſion.
La fortune ſe livre à qui la ſçait attendre.
Un feu contagieux & prompt à ſe répandre,
Dans ces triſtes climats, vient d'apporter la mort:
Je lui devrai le Sceptre, & j'en rends grace au Sort,
Le Roi, pour arrêter ces ravages funeſtes,
Eſt venu conjurer les Puiſſances céleſtes,
D'entendre ſes ſoupirs, d'épargner ſes Sujets,
Et de lancer ſur lui leurs redoutables traits.
Des Cieux, heureuſement, la colere épuiſée,
S'eſt, peu de jours après, d'elle-même appaiſée;
Et, ſelon mes deſirs, chacun a, comme toi,
Cru devoir ſon ſalut à l'amour de ſon Roi.

ADRASTE.

Mais, Seigneur, je l'ai cru ſur la foi du Ciel même,
Adraſte a pour garant ſa parole ſuprême,
Et dans le Temple, hier, aux Peuples d'Yolcos,

Sa redoutable voix fit entendre ces mots :
» Peuple, rends à ton Roi grace de la lumière.
» Et toi, Prince; demain, quand l'Aſtre qui t'éclaire,
» Aura fait la moitié de ſon rapide cours,
» Ma fureur te prendra pour victime dernière;
» Un inviſible trait doit terminer tes jours.

POLIDECTE.

Ton eſprit trop crédule a, dans ſon trouble extrême,
Pris la voix d'un mortel pour la voix des Dieux même.
Apprends qu'elle a parlé par un trait de mon art,
Et que j'ai profité des bienfaits du haſard.
Le Sort a le premier commencé le prodige,
Et je dois l'achever.

ADRASTE.

Vous, Seigneur?

POLIDECTE.

Moi, te dis-je.
Avant que le ſoleil, qui luit ſur ces Etats,
Ait amené l'inſtant marqué pour ſon trépas,
Dans le Temple des Dieux Admete doit ſe rendre,
Pour bénir leur bonté du coup qu'il vient attendre,
Et leur renouveller ſon ſerment ſolemnel.
Conduit par mes conſeils, comme il doit à l'Autel

Venir ſeul, dépouillé de la grandeur ſuprême,
J'ai d'un venin ſubtil, plus prompt que le fer même,
Empoiſonné l'encens que ſa main va brûler :
C'eſt l'inviſible trait qui le doit immoler.
Avec l'odeur fatale, il va, dans ſon offrande,
Reſpirer à longs traits la mort qu'il leur demande.
Sous mes coups, par ce piége, il tombera frappé,
Et mon crime ſera dans l'ombre enveloppé.
Je veux qu'il ſoit couvert d'un voile qu'on adore,
Que du nom de prodige un Peuple entier l'honore,
Et qu'une heureuſe erreur faſſe croire en tous lieux,
Que l'œuvre de ma main eſt l'ouvrage des Dieux.

ADRASTE.

Mon cœur eſt partagé, par cette confidence,
Entre l'étonnement & la reconnoiſſance.
Des mêmes intérêts à votre ſort lié,
Puis-je trop ſignaler pour vous mon amitié ?
Tout mon ſang répandu ne ſçauroit reconnoître
Les bontés qu'aujourd'hui vous me faites paroître.

POLIDECTE.

Amour, dépit, orgueil, que je ſers à la fois,
Heureux ſi mon cœur peut vous contenter tous trois;
Si je puis me venger, rappeller ce que j'aime,
Regner, &, comme moi, l'orner du diadême !

ADRASTE.

Ah ! Seigneur. . . .

POLIDECTE.

Qu'à toi ſeul ce ſecret confié ;
Demeure entre nous deux, & ſoit comme oublié.

SCENE II.

POLIDECTE, ADRASTE, TIMOCRATE.

POLIDECTE.

TImocrate, eſt-ce toi? Ciel! Que viens-tu m'apprendre?
Ton retour en ces lieux a droit de me ſurprendre.

TIMOCRATE.

Du prix de tous vos ſoins le Sort vous a privé,
Et dans nos murs, Seigneur, Hercule eſt arrivé.
Comme il a vu pour vous Lariſſe déclarée,
La mort de votre frere étant preſque aſſurée,
Il a blâmé ce choix, & ſes diſcours vainqueurs,
Du côté de la Reine, ont tourné tous les cœurs.
Bientôt, dans Yolcos, il doit venir lui-même,
Affermir ſur ſon front le ſacré Diadême.
Le crime, à ſon aſpect, s'épouvante & s'enfuit;
La terreur l'environne, & la gloire le ſuit.

POLIDECTE.

Hercule eſt dans Lariſſe? Ah! que viens-je d'entendre?
Timocrate, il ſuffit, on pourroit nous ſurprendre,
Sortez.

SCENE III.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

Devant toi seul, que je m'épanche, ami.
Il n'est, de mes secrets, informé qu'à demi.
Hercule arrive enfin, & ma fureur s'arrête :
Il enchaîne ma main à frapper toute prête.

ADRASTE.

Oui, ce revers, Seigneur, est d'autant plus affreux,
Que deux ans n'auront point sans doute éteint ses feux.
Si vous privez le Roi de la clarté céleste,
Hercule, dans l'espoir de posséder Alceste,
Contre tous vos desseins armera son amour,
Et lui-même viendra regner dans ce séjour.
Ce Guerrier sans Etats, sans Cour, sans Diadême,
Est Souverain par-tout, & commande aux Rois même.
Au seul bruit de son nom, nos Peuples éperdus,
Recevront, à genoux, ses ordres absolus.

POLIDECTE.

C'est ce nom que je crains, non sa force indomptable;
Et de mes ennemis, c'est le plus redoutable.

Je ſens que je ne puis le combattre aujourd'hui,
Si le Ciel ne me ſert de rempart contre lui.
L'Oracle qu'on attend, & qu'Alceſte demande,
M'offre un nouveau moyen... Il faut que je le rende;
Il faut que dans le Temple, elle perde le jour.

ADRASTE.

Et qui vous répondra de ſa mort?

POLIDECTE.

Son amour.
Suis-moi. Pour achever de réſoudre mon ame,
Viens prêter tes conſeils au dépit qui m'enflamme.
Je la vois qui paroît : je la veux éviter.
Ses plaintes, ſes ſoupirs, ne ſont que m'irriter.

SCENE IV.

ALCESTE, POLIDECTE, ADRASTE.

ALCESTE, *arrêtant Polidecte.*

AH! ſauvez mon époux, ſecourez votre frère:
A mes larmes, Seigneur, joignez votre priere;
Courez vous proſterner au pied de nos Autels;
Faites, dans ce péril, parler les Immortels:
Que pour eux, ſans délai, votre bouche prononce;
J'enverrai dans le Temple, apprendre leur réponſe.

POLIDECTE,

Madame, de ce ſoin repoſez-vous ſur nous;
J'y ſuis intéreſſé, ſans doute, autant que vous.
(*Il ſort avec Adraſte.*)

SCENE V.

ALCESTE *seule.*

TOn monarque bien-tôt va ſortir de la vie:
Remplis l'air de tes cris, Peuple de Theſſalie;
Joins tes ſoupirs aux miens, tu le dois aujourd'hui.
Si je perds un époux, tu perds un pere en lui:
Mais un pere ſi tendre, un Roi ſi magnanime,
Que, pour toi, de la Parque il devient la victime.
Tu deſcendois en foule au ténébreux ſéjour;
Il s'eſt offert aux Dieux pour te ſauver le jour.
Ces Dieux l'ont exaucé dans toute ſa priere:
Mon époux va périr, & tu vois la lumiere!
Toi, qui dois amener l'heure de ſon trépas,
Soleil, arrête-toi, retourne ſur tes pas;
Crains d'éclairer la mort du plus grand Roi du monde,
Et plonge ſes Etats dans une nuit profonde.

SCENE VI.

ALCESTE, IRCAS.

IRCAS.

MAdame, votre Epoux, couronnant ce grand jour,
Veut parler à son Peuple, & combler son amour.
Il doit se rendre ici, paré du Diadême :
Mais avant de paroître, il vous mande vous-même,
Ce Roi veut partager, mourant avec éclat,
Tous ses derniers instans entre vous & l'Etat.

ALCESTE.

Je ne puis soutenir cette image terrible :
A force de douleur, je demeure insensible.

IRCAS.

Rappellez vos esprits,

ALCESTE.

Non ; je veux aujourd'hui,
Accompagner ses pas, & mourir après lui.

IRCAS.

Calmez le désespoir dont votre ame est saisie ;

Vivez pour votre Fils, vivez pour la Patrie :
Vous êtes à tous deux comptable de vos jours.

ALCESTE.

Polidecte à mon fils prêtera ſon ſecours ;
Il régira pour lui cet Empire paiſible :
Le Trône avec l'Autel n'eſt pas incompatible.

IRCAS.

Si ce Prince, exerçant le pouvoir ſouverain,
De l'Etat une fois prend les rênes en main,
Il pourra des Autels ſentir la ſervitude,
Se faire de regner une douce habitude,
Et retenir un bien qui lui ſemblera dû,
Et dont, par votre choix, il fut jadis exclu.

ALCESTE.

Le Peuple d'un tel joug vengeroit l'eſclavage.

IRCAS.

Ne vous repoſez point ſur un Peuple volage,
Qui court avec fureur après la nouveauté,
Et des grands changemens eſt toujours enchanté ;
Inſenſible aux bienfaits, qu'auſſi-tôt il oublie :
Eh ! du Theſſalien c'eſt ſur-tout le génie.

ALCESTE.

Dieux ! j'ai recours à vous ; décidez de mon ſort :

J'attends de votre Oracle, ou la vie, ou la mort.
Cours parler au Grand-Prêtre, & quoi qu'il nous annonce,
A ta Reine expirante apporte ſa réponſe.
Le danger eſt preſſant, hâte-toi d'obéir :
Sois ardent à prier, & prompt à revenir.

FIN du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, CLÉONE, CHŒUR DU PEUPLE.

ADMETE.

O! Qu'il m'eſt doux de voir mon Peuple qui reſpire!
Qu'il m'eſt doux de le voir tel que je le deſire,
Trembler uniquement pour les jours de ſon Roi,
Jouir de la lumière, & la tenir de moi!
J'aime à voir de vos cœurs l'empreſſement fidèle;
Mon ſang eſt trop payé par ces marques de zèle.
Je goûte, avant ma mort, temoin de vos regrets,
Le prix le plus flatteur de mes heureux bienfaits.
Mériter vos ſoupirs, vivre en votre mémoire,
Quel plus beau monument peut aſſurer ma gloire?

Avant qu'aux Immortels j'aille offrir mon trépas,
Et me ſoumettre au coup d'un inviſible bras,
Écoutez, chers Sujets, un Prince qui vous aime
Comme ſes propres fils, & bien plus que lui-même ;
Il eſt juſte qu'un Roi, mourant le Sceptre en main,
Rende compte à ſon Peuple, & règle ſon deſtin.
Depuis près de deux ans que je ſuis ſur le Trône,
J'ai toujours dépouillé l'orgueil qui l'environne ;
Senſible à tous vos maux, prévenant vos beſoins,
A regner ſur vos cœurs j'ai conſacré mes ſoins ;
J'ai préféré la paix aux horreurs de la guerre,
Et jamais votre ſang n'a rougi cette terre :
Ce ſang, pour l'expoſer, m'étoit trop précieux ;
J'ai beaucoup mieux aimé vous rendre tous heureux,
Renfermant mes deſirs dans les bornes preſcrites,
Que de cette contrée étendre les limites :
Ce qui doit encor plus me flatter aujourd'hui,
J'ai vécu pour mon Peuple, & j'expire pour lui.
Vous voyez devant vous votre Reine éperdue,
Qui vous cache ſes pleurs, & détourne la vue ;
Qui va perdre un Epoux aimé ſi tendrement,
Et qui n'a pour ſupport, qu'un fils encore enfant.
Vous êtes trop inſtruits combien elle m'eſt chere,
Qu'elle eut toujours pour vous des entrailles de mere,
Et qu'enfin ſa tendreſſe égale mon amour.
Je vous la recommande, & j'exige en ce jour,

Que pour prix de ma mort, & par reconnoiſſance,
Vous lui juriez ici la même obéiſſance
Que, juſqu'à ce moment, vous me rendez à moi,
Et que, mes jours remplis, tout reſpecte ſa loi.
Vous ne rougirez point d'être ſous ſa puiſſance:
Aux charmes de ſon ſexe, elle joint la prudence;
Elle vous eſt connue; & pour dire encor plus,
Alceſte d'un grand Roi poſſede les vertus.

ALCESTE.

Révoque, juſte Ciel, ta ſentence inhumaine.

Un CHEF DU PEUPLE.

Nous jurons tous, Seigneur, d'obéir à la Reine:
Puiſſe éprouver ſoudain un châtiment cruel,
Le premier qui rompra ce ſerment ſolemnel.

ADMETE.

Et toi qui de mon fils dois conduire l'enfance,
Veille pour conſerver cette unique eſpérance:
Eleve ſon eſprit aux grandes actions,
Et ſur l'humanité donne-lui des leçons:
Dès qu'il pourra marcher au chemin de la gloire,
Du Fils de Jupiter raconte-lui l'Hiſtoire;
A bien combattre, à vaincre, elle doit l'enſeigner,
Et que de mon Epouſe il apprenne à regner.
Parle-lui de ma mort, qu'elle ſoit ſon modèle;

Que, Pere de ſon Peuple, il imite mon zèle;
Qu'il s'applique ſur-tout, redoutant les plaiſirs,
A vaincre ſa jeuneſſe, à dompter ſes deſirs;
Car ce n'eſt point aſſez pour lui, pour ſes ſemblables,
D'affronter, d'enchaîner des monſtres formidables;
Il faut d'autres vertus à qui doit être Roi,
Et pour bien gouverner, être maître de ſoi.

(*Se tournant vers Alceſte.*)

Madame, en attendant que ce fils vous ſuccède,
Où puiſſe vous prêter, & ſon bras, & ſon aide,
Occupez tout mon Trône, augmentez-en l'éclat,
Et faites le bonheur de ce paiſible Etat.

ALCESTE.

Je ne puis renfermer la douleur qui me tue;
Je la voulois en vain cacher à votre vue:
Au nom de votre épouſe, au nom de votre fils,
Au nom de tout ce Peuple à vos ordres ſoumis,
Par les feux mutuels de l'amour le plus tendre,
Et par les pleurs qu'ici vous me voyez répandre,
Oſez tout eſperer de l'équité des Dieux;
Votre frere, au plutôt, va prononcer pour eux.
J'entends au fond du cœur une voix qui me crie,
Que la Parque prolonge une ſi belle vie,
Et que le Ciel enfin, favorable à nos vœux,
Vous accorde des jours plus longs & plus heureux,
Dignes de vos vertus.

ADMETE.

Non; il faut que je meure.
Le Soleil, à grands pas, preſſe ma dernière heure,
Recevant mes adieux, en des inſtans ſi doux,
Pour la dernière fois, embraſſez votre Epoux,
Et ſoumettant votre ame. . . .

ALCESTE.

Ah! ſi le Ciel ſévère
Exécute ſur vous ſon arrêt ſanguinaire,
Je ne ſurvivrai point d'un moment à mon Roi:
La lumière, ſans vous, eſt affreuſe pour moi.
Dans le même tombeau, je veux être enfermée;
Et, pour nous ſéparer, vous m'avez trop aimée.

ADMETE.

Non; je vous le défends, & par tout le pouvoir.....

ALCESTE.

Cher Admete, le puis-je? Et dans mon déſeſpoir.....

ADMETE, *en regardant ſon Peuple & la Reine.*

Je ne puis réſiſter à leurs pleurs, à ſes plaintes;
Ils portent à mon cœur de nouvelles atteintes.
Otons-nous de leurs yeux.

(*Le Roi ſort ſuivi de ſon Peuple.*)

SCENE II.

ALCESTE, CLÉONE.

ALCESTE.

CHer Prince, cher Epoux,
Je veux par-tout vous ſuivre, & mourir avec vous.
Mais hélàs! malgré moi, mes genoux me trahiſſent;
Cléone, ſoutiens-moi, mes eſprits s'affoibliſſent;
Du poids de mes douleurs je me ſens accabler.

CLÉONE.

Madame, en ce moment, ſi j'oſois vous parler.....

ALCESTE.

Ne me conſole point. Alceſte, en ſes allarmes,
Ne veut plus ſe nourrir que de plaintes, de larmes.
Mais Ircas à mes yeux ne ſe préſente pas:
Le tems preſſe, cours, vole au-devant de ſes pas.

SCENE III.

ALCESTE *ſeule.*

L'Attente accroît l'horreur où mon ame eſt plongée :
Par la crainte & l'eſpoir, je me ſens partagée :
Et ſi près de ſçavoir l'Oracle prononcé,
Mon cœur.... Je vois Ircas. Son front embarraſſé,
Et ſes yeux incertains ſont d'un funeſte augure.
Ah ! le Ciel, de nos maux a comblé la meſure.

SCENE IV.

ALCESTE, IRCAS.

ALCESTE.

QU'ont répondu les Dieux ?

IRCAS.

Suſpendez votre effroi ;
Leur réponſe, Madame, eſt favorable au Roi.

ALCESTE.

Quoi ! le Ciel eſt ſenſible ? Il me rendroit Admete ?
Satisfais au plutôt ma tendreſſe inquiette :
Parle, acheve un récit qui flatte mes ſouhaits.

IRCAS.

Par votre ordre, Madame, en quittant ce Palais,
Je vole vers le Temple, où je vois tous nos Prêtres,
Implorant, pour le Roi, les Dieux nos premiers Maîtres,
Préſenter de concert, leur encens & leurs vœux,
Et des Vieillards plus loin, qui prioient avec eux.
D'un pas reſpectueux, perçant le Sanctuaire,
J'approche de l'Autel, j'interromps leur priere.

Le Grand-Prêtre me voit, & liſant dans mes yeux,
Se proſterne, ſe taît, & conſulte les Cieux ;
Tandis qu'avec ardeur, à genoux, je les prie
De ſauver votre Epoux aux dépens de ma vie,
Cependant d'un feu ſaint le Pontife eſt preſſé ;
Il ſe leve, & voici ce qu'il a prononcé :

» S'il ſe trouve un ami fidèle,
» Qui, né dans ces climats, & pouſſé d'un beau zèle,
» A mourir ſur l'Autel oſe engager ſa foi,
» Des Dieux la puiſſance immortelle
» Va conſoler Alceſte, & délivrer le Roi.

ALCESTE.

Je reſpire, Grands Dieux ! & ſur votre parole,
Déja pleine d'eſpoir, Alceſte ſe conſole.

IRCAS.

Je voudrois être né dans la Grèce aujourd'hui,
Et Sujet de mon Roi, pour expirer pour lui.
Le privilège heureux de lui ſauver la vie,
Madame, à votre Peuple eſt tout ce que j'envie.

ALCESTE.

Mille ſe ſont déja ſans doute préſentés ?

IRCAS.

Ils l'auroient dû, Madame, après tant de bontés ;

Mais ils ont gardé tous un coupable ſilence,
Et de ceux que j'ai vus, le plus ferme balance:
Il craint de ſe réſoudre, & ne mérite pas
Le bonheur de ſubir un ſi noble trépas.

ALCESTE.

Ai-je bien entendu? Quelle reconnoiſſance!
O Ciel! de tant d'amour eſt-ce la récompenſe?
Un Peuple ſi cruel, ſi plein de lâcheté,
Qu'un Eſclave ſurmonte en généroſité,
Au jour qu'il craint de perdre indigne de paroître,
Avec la liberté méritoit-il de naître?

IRCAS.

Reine, tel eſt ſouvent le deſtin des Etats:
Pour Sujets, un Roi juſte a des Peuples ingrats;
Et des Peuples zélés ont un Tyran pour Maître.
Quant au Theſſalien, vous devez le connoître:
Il n'eſt pas ſans valeur, mais il manque de foi;
Son intérêt le touche, & non celui du Roi.
Mais Cléone revient. Dieux! quel trouble l'inſpire!

SCENE V.

ALCESTE, IRCAS, CLÉONE.

CLÉONE.

UNe terreur ſoudaine.....

ALCESTE.

Ah ! mon Epoux expire !

CLÉONE.

Non ; mais tout fuit ſa vue, en ce moment fatal,
Et je ne ſçais d'où naît cet effroi général;
Surpris & conſterné, le Courtiſan s'écoule ;
Et chaque inſtant, Madame, en éclaircit la foule.
Les cœurs & les eſprits ſont changés en ce jour,
Et vos Eſclaves ſeuls vont remplir votre Cour.
On lit dans tous les yeux, l'effroi, l'incertitude ;
Et bien-tôt ce Palais n'eſt qu'une ſolitude.

ALCESTE.

Les lâches, les ingrats, qui craignent de s'offrir,
Abandonnent leur Maître, & le laiſſent périr.
L'Oracle les effraye, & la mort les étonne.
Voilà, voilà quel eſt le faux éclat du Trône.

Tant que du Sort riant nous avons la faveur,
Nous ſommes aſſiégés du Courtiſan flatteur :
Mais quand le deſtin change, & qu'il nous eſt funeſte,
Notre Cour diſparoît, le Sceptre ſeul nous reſte.
Laiſſez-moi ; ma douleur ne veut plus de témoins ;
Alceſte déſormais vous quitte de vos ſoins.

FIN du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, IPHICRATE.

ADMETE.

AH! jai beau parcourir ce Palais ſolitaire,
Je ne vois devant moi, qu'une troupe étrangere
D'Eſclaves effrayés, errans de toutes parts :
Tout, juſqu'à mon Epouſe, évite mes regards.
Mon frere, en même tems, retarde mon offrande;
Au lieu d'aller au Temple, il veut qu'ici j'attende.
Le Soleil de ſon cours a rempli la moitié,
Et vers moi, de ſa part, aucun n'eſt envoyé.
L'heure de mon trépas, par les Dieux annoncée,
Cette heure que j'attends, eſt maintenant paſſée.
Toutefois, je reſpire, & le trait ſuſpendu.....

Ah!

Ah! c'eſt le prompt effet de l'Oracle rendu ;
Il n'en faut pas douter : un Sujet ſe ſignale,
Et déſarme la main de la Parque fatale.
Ircas va m'éclaircir bien-tôt par ſon retour.

IPHICRATE.

Tout ſemble conſpirer à ſignaler ce jour :
Seigneur, en ce moment, le grand Hercule arrive ;
Moi-même je l'ai vu deſcendre ſur la rive.

ADMETE.

Le fils de Jupiter!

IPHICRATE.

Lui-même, & ce Héros,
Qu'un heureux ſort conduit dans les murs d'Yolcos,
M'a bien plus étonné que le bruit de ſa gloire.
Ce n'eſt point un vainqueur enflé par la victoire,
Qui d'un œil dédaigneux regarde les mortels ;
Mais un guerrier modeſte & digne des Autels ;
Par ſa ſeule vertu, formidable à la terre :
Tout montre en lui le fils du Maître du tonnerre,
Et ſon aſpect auguſte annonce à tous les yeux,
Le protecteur des Rois & le rival des Dieux.

ADMETE.

Son retour met le comble à mon bonheur ſuprême,
Et je vais de ce pas le recevoir moi-même.

SCENE II.

ADMETE, IRCAS, IPHICRATE.

ADMETE.

JE te revois, Ircas. Que j'apprenne de toi
Quel fidèle Sujet vient de s'offrir pour moi.
Je brûle..... Tu pâlis & tu baiſſes la vue.
Moi-même, en te voyant, je ſens mon ame émue.
Parle, éclaircis mon doute, &, ſans plus différer,
Nomme-moi.....

IRCAS.

Seigneur, c'eſt.... Puis-je le proférer?

ADMETE.

Ta lenteur met le comble à mon trouble funeſte.
Acheve, je le veux.....

IRCAS.

C'eſt votre Epouſe.

ADMETE.

Alceſte!

IRCAS.

Prompt à vous obéir, j'abandonnois ces lieux,

Quand Cléone m'arrête, &, les larmes aux yeux,
M'informe que la Reine..... Elle vient elle-même.

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ADMETE.

AH! Madame.

ALCESTE.

Ah! Seigneur, que ma joie eſt extrême!
Et quel raviſſement ſuccède à mon effroi,
De voir hors de péril mon Epoux & mon Roi!
De mes juſtes tranſports je ne ſuis point maîtreſſe.

ADMETE.

Votre funeſte joie augmente ma triſteſſe,
Et me rend plus affreux le jour dont je jouis.
Je ſçais que votre ſang doit en être le prix.

ALCESTE.

Ce diſcours me ſurprend.

ADMETE.

Il n'eſt plus tems de feindre

Ce que de votre amour j'avois trop lieu de craindre.
Vous vous êtes offerte, & Cléone a tout dit.
Par la bouche d'Ircas, je viens d'en être instruit.

ALCESTE.

Cléone a révélé ce qu'elle auroit dû taire :
Seigneur, vous lui devez l'aveu que je vais faire.
Voyant que vos Sujets, aussi lâches qu'ingrats,
Restoient dans le silence & craignoient le trépas,
Pour vos jours en péril, votre Epouse tremblante,
Court au premier Autel que ce lieu lui présente,
Et pour vous à la mort vient de se dévouer.
Heureuse que le Ciel ait daigné m'avouer,
Et qu'il ait révoqué l'arrêt de sa colere,
Sur la foi du serment qu'Alceste vient de faire !
Je ne pouvois le croire, &, dans mes tendres soins,
J'ai voulu que mes yeux en fussent les témoins.
Vous vivez, il suffit ; me voilà consolée :
Il ne me reste plus qu'à me voir immolée.
D'Alceste, de son nom, souvenez-vous toujours,
Qu'il vive en votre cœur, qu'il regne en vos discours.
Adieu, Prince.

ADMETE.

Arrêtez ; quel esprit vous anime !
Faut-il que de mon sort vous soyez la victime ?

En généroſité vous m'auriez donc vaincu ?
Non, non, votre courage offenſe ma vertu.
Je ne permettrai point, que dans cette journée,
De feſtons odieux vous ſoyez couronnée ;
Ni, pour ſauver mes jours, que, ſous un fer cruel,
Votre ſang généreux coule ſur un Autel.
Que ton premier Arrêt, juſte Ciel ! s'accompliſſe :
Frappe ; la mort d'Alceſte eſt mon plus grand ſupplice.

ALCESTE.

Seigneur.....

ADMETE.

Obéiſſez, rendez-vous à mes vœux.

ALCESTE.

Je ne ſuis plus à vous, Prince, je ſuis aux Dieux :
Ils tiennent leur parole, & je tiendrai la mienne.

ADMETE.

Non, vous ne mourrez point, la réſiſtance eſt vaine.

ALCESTE.

J'en ai fait la promeſſe.

ADMETE.

Et j'en fais le ſerment.

ALCESTE.

Ah! mon devoir le veut.

ADMETE.

Le mien vous le défend.

ALCESTE.

Ma mort fera ma gloire.

ADMETE.

Elle feroit ma honte.
Il n'eſt point de périls que plutôt je n'affronte;
Et ſi vous ne quittez ce deſſein odieux,
Je ſerai la victime & le Prêtre, à vos yeux.

ALCESTE.

Où s'emporte, Seigneur, votre douleur extrême?

ADMETE.

Hercule va paroître. Ah! le voici lui-même.
Il ſçaura, malgré vous, vous ravir à la mort.

SCENE IV.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE. SUITE.

HERCULE.

PRince, je vous revois, & dans mon doux transport.....
Mais, quoi! vous soupirez & vous versez des larmes!

ADMETE.

Pardonnez cet accueil à mes justes allarmes.
Mon Epouse, pour moi, s'est offerte au trépas;
On la doit immoler: j'implore votre bras.
Ne souffrez point, Seigneur, qu'elle me soit ravie;
Mes jours, qu'elle a sauvés, dépendent de sa vie.
Combattez la rigueur d'un oracle odieux:
Hercule peut lui seul lutter contre les Dieux.

HERCULE.

Quel discours! juste Ciel! & quel abord funeste!
Le sang qu'on doit verser, est donc le sang d'Alceste?
Se peut-il que le Ciel proscrive tant d'appas?
Mais non, pour la sauver, il guide ici mes pas.
Je défendrai sa vie, il y va de ma gloire:

Son trépas à jamais flétriroit ma mémoire.
Il ne ſera point dit, Seigneur, qu'en votre Cour,
Le ſang de votre Epouſe ait marqué mon retour.

ALCESTE.

N'allez pas ſur le Roi; par votre réſiſtance,
Attirer de nouveau la céleſte vengeance;
Redoutez-la vous-même, & reſpectez ſes jours.

HERCULE.

En vous laiſſant périr, j'en trancherois le cours.
Si vous mouriez pour lui, pourroit-il vous ſurvivre?
Son amour lui feroit un devoir de vous ſuivre.
Je dois parer le trait qui nous menace tous;
Je ſuis inébranlable, & je l'apprends de vous.
Pardonnez-moi, Grands Dieux! en un jour ſi funeſte,
Si je ne puis ſouſcrire au ſupplice d'Alceſte:
Mais je ne ſçaurois voir, ſans oppoſer mon bras,
L'Innocence éprouver un barbare trépas.
Et ſi je le ſouffrois, je me croirois coupable,
Et de ma lâche crainte à vous-mêmes comptable.
Pour prix de mes travaux, accordez-moi ſes jours;
Que l'on n'ait pas en vain imploré mon ſecours.
C'eſt l'unique faveur qu'Hercule vous demande:
Il n'enviſage point une gloire plus grande;
Et ſauver la vertu, m'eſt un bien auſſi doux

Que l'honneur immortel d'être aſſis parmi vous.

ADMETE.

Puiſſe, dans ce moment, votre auguſte priere,
Pénétrer juſqu'aux Cieux, & fléchir leur colere.

HERCULE.

L'Olimpe cependant, en cette extrémité,
Une ſeconde fois doit être conſulté.
Mais ce ſoin, par malheur, regarde Polidecte;
Il préſide aux Autels, & ſa voix m'eſt ſuſpecte.

ADMETE.

Vous redoutez mon frere?

HERCULE.

Oui, je crains, entre nous,
Que s'il forme des vœux, ils ne ſoient contre vous.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur le ſoupçonne:
Lariſſe, d'où je viens, le plaçoit ſur le Trône.

ADMETE.

Le plaçoit ſur le Trône?

ALCESTE.

Ah! quel affreux projet!

HERCULE.

Je ne puis, en ce jour, le convaincre, en effet ;
Mais ce coup part, Seigneur, d'une brigue ennemie ;
Et je ſuis ſûr qu'il trempe en cette perfidie.
Je ſçaurai de ſi près l'obſerver aujourd'hui .....
Il vient. Daignez tous deux me laiſſer vec lui.

ADMETE.

Pour dévoiler le crime & ſauver l'innocence,
Je vous arme, Seigneur, de toute ma puiſſance.

SCENE V.

HERCULE, POLIDECTE, ADRASTE, LICAS.

POLIDECTE.

Comme frere du Roi, Polidecte à vos yeux....

HERCULE.

Arrêtez, parlez-moi. Comme organe des Dieux,
Comme frere du Roi, vous pourriez faire naître
Des soupçons qui seroient trop bien fondés peut-être.

POLIDECTE.

Moi!

HERCULE.

Lariſſe aujourd'hui vous avoit élu Roi,
Et ce choix au soupçon me porte malgré moi.

POLIDECTE.

Qu'oſez-vous m'avouer? Ma vertu s'en offenſe.

HERCULE.

A vous croire, Seigneur, souffrez que je balance;
Le tems dévoilera l'obſcure vérité,
Et d'un soin plus preſſant mon cœur eſt agité.

La Reine voit la mort qui pour elle s'apprête,
Et je ne dois ſonger qu'à garantir ſa tête.
Puiſqu'Admete jouit de la clarté des Cieux,
Je crois que votre Oracle eſt inſpiré par eux:
Polidecte les ſert, mais ſi je le ſoupçonne,
C'eſt d'être ambitieux & d'aſpirer au Trône,
Non d'ôſer abuſer du pouvoir des Autels,
Juſqu'à faire à ſon gré parler les Immortels.
Au ſang dont vous ſortez je ferois trop d'injure,
Et votre ame, eſt ſans doute, exempte d'impoſture.
Prince, je ſçais d'ailleurs la force de vos droits,
Et qu'il n'eſt point permis d'emprunter d'autre voix.
Rempliſſez les devoirs de votre miniſtère;
Le défenſeur des Loix ne veut point s'y ſouſtraire:
Mais du ſentier preſcrit ne vous écartez pas,
Et que le zèle ſeul dirige tous vos pas.
Pour y porter nos vœux, retournez dans le Temple;
D'une douleur ſincère allez donner l'exemple:
Preſſez, n'oubliez rien pour faire rendre aux Dieux
Un oracle plus juſte, & qui ſoit digne d'eux.
Aux jours de votre Reine Hercule s'intéreſſe;
Il dévoile les cœurs, penſez-y: je vous laiſſe.

SCÈNE VI.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

JE n'ai pas cru ſi-tôt qu'il dût être en ces lieux;
Mais qu'ai-je à redouter, quand j'ai pour moi les Cieux ?
Je vois, ſelon mes vœux, réuſſir mon audace,
Et ce coup de mon art répare ma diſgrace.
L'oracle a ſon effet, mon piége a réuſſi;
Je tiens en mon pouvoir ce que j'ai tant haï:
Il ne peut éviter la mort qui l'environne,
Et je vais me venger, pour arriver au Trône.
J'ai changé de victime ainſi que de projet,
Mais pour mieux aſſurer le prix de mon forfait.

ADRASTE.

Mais, Seigneur, (excuſez le zèle qui m'entraîne;)
Pourquoi, dans ce péril, ne pas nommer la Reine?
Et pourquoi haſarder.....

POLIDECTE.

Pour bannir tout ſoupçon,
Et d'une ſombre nuit voiler ma trahiſon.

Les attentats groſſiers, les crimes ordinaires,
Ne ſont que les exploits des aſſaſſins vulgaires.
S'ils ne ſont déguiſés, j'abhorre les forfaits;
Je veux qu'ils ſoient cachés ſous des voiles épais.
L'objet n'excuſe point, ſans l'art de les conduire,
Et de couvrir l'horreur que leur noirceur inſpire.
Il faut, ami, qu'un crime ait l'éclat des vertus,
Ou qu'à jamais ſes traits demeurent inconnus.

ADRASTE.

Mais un Sujet pouvoit braver la mort ſévère.

POLIDECTE.

Ah! connois mieux du Grec quel eſt le caractère.
Au milieu des combats, & le fer à la main,
Il affronte en aveugle un trépas incertain:
Mais voyant la mort ſûre, il manque de courage;
Son appareil l'étonne, il tremble à cette image;
L'extrême amour lui ſeul, lorſqu'il en eſt épris,
A vaincre cette horreur, peut porter ſes eſprits.
Il n'eſt crainte, péril, qu'un tel amour n'efface;
Au ſexe né timide il donne de l'audace.
Quand la religion, excitant ſa ferveur,
Dans ſon ame ſur-tout ſe mêle à cette ardeur,
Il brave tout alors, dans ſa pieuſe ivreſſe,
Et l'on le voit courir au trépas par foibleſſe.

De l'étude des cœurs mon eſprit occupé,
En fit toujours ſa règle, & ne s'eſt point trompé.
Admete aime la Reine, & la Reine l'adore.
J'ai prévu dans ce jour ce que tout autre ignore,
Que ſi quelqu'un pour lui ſe livroit à la mort,
Elle ſeule oſeroit tenter un tel effort.
Il eſt vrai qu'un eſclave a fait trembler mon ame;
J'ai lu dans ſes regards, le zèle qui l'enflamme:
Il brûloit de s'offrir. J'ai connu le danger,
Et j'ai du ſacrifice exclu tout étranger.
Le Roi croit qu'elle meurt pour lui, pour la Patrie,
Et c'eſt à ma fureur que je la ſacrifie.
Pour hâter ma vengeance, abandonnons ce lieu,
Et ſoyons, à la fois, le Miniſtre & le Dieu.
Mais non; juſques au bout, je veux remplir ma haine.
Hercule prend en main l'intérêt de la Reine;
Son ame brûle encor de ſa premiere ardeur,
Et la ſimple amitié montre moins de chaleur.
Il prétend l'arracher au trépas que j'ordonne;
Je ſçaurai l'en punir, & quoiqu'il me ſoupçonne,
Je lui prépare un coup qui le doit accabler,
Et j'aurai trouvé l'art de le faire trembler.
Orgueilleux de ſa force, enivré de ſa gloire,
En vain à l'Univers il ôſe faire croire
Que du Dieu du Tonnerre il a reçu le jour,
Et qu'il doit être admis au céleſte ſéjour;

Il peut, par ce discours, séduire le Vulgaire :
Mais Hercule, à mes yeux, est un homme ordinaire,
Dépendant du Destin, & sujet à ses coups ;
Soumis à la Nature, & mortel comme nous.
Il a cent fois des Cieux éprouvé le colere ;
Et si, comme on le dit, Jupiter est son pére,
Il recevra son ordre avec soumission,
Quand je lui parlerai de sa part, en son nom.
S'il est né d'un mortel, affectant plus de crainte,
Le fourbe obéira, pour mieux voiler sa feinte.

ADRASTE.

S'il résiste ?

POLIDECTE.

Ah ! mon cœur le souhaite aujourd'hui.
Je mettrai tout le Peuple & le Ciel contre lui ;
Son amour servira de prétexte à ma haine ;
Je le rendrai suspect à mon frere, à la Reine :
Des vengeances du Ciel le déclarant auteur,
Je veux que tous nos Grecs accusent son ardeur,
Et que ce demi-Dieu, quelque feu qui l'anime,
Succombe sous le nombre, & meure ma victime.
Malgré tous ses efforts, Alceste, tu mourras ;
Et toi, crédule Epoux, tu vas suivre ses pas.
Je sçaurai t'affranchir d'une trop longue vie,
Et t'aider à rejoindre une ombre si chérie :
Un esclave gagné, secondant mon dessein,

Doit

Doit plonger, cette nuit, ton épée en ton sein.
Ton trouble, ta douleur, les ombres, la surprise,
Tout doit cacher le bras, & servir l'entreprise.
La conjecture enfin, qu'appuieront mes regrets,
Fera croire demain & dire à tes Sujets,
Que, dans ton désespoir, tu t'es percé toi-même,
Et qu'Admete n'a pu survivre à ce qu'il aime.
Ainsi, ma main frappant tous ces coups à la fois,
Au lieu d'une victime, en immolera trois;
Et d'un crime ignoré, ma politique prompte
Cueillera tout le fruit, sans en avoir la honte.

ADRASTE.

Songez.....

POLIDECTE.

Rien désormais ne peut m'intimider.
Dans l'état où je suis, je dois tout hasarder.
Pardonne, cher objet de l'amour qui m'anime;
Mais on ne m'a laissé que le chemin du crime.
Je ne puis t'élever que par un coup affreux,
Et te perds pour jamais, si je suis vertueux.

ADRASTE.

Prévenez donc Hercule, & que sa résistance.....

POLIDECTE.

Ecoute; à ses efforts opposons la prudence.

Tandis que de ces lieux je ſors plein de fureur,
Pour revenir bien-tôt y porter la terreur,
Aſſemble nos amis, fais-leur prendre les armes;
Peins-leur pour les Autels mon zèle & mes allarmes;
Sous le voile ſacré de la Religion,
Va ſemer l'épouvante & la rébellion,
Et fais, ſi l'on ſe porte à quelque violence,
Qu'un Peuple tout entier s'arme pour ma défenſe.

F I N du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LICAS.

HERCULE.

AH! de mon cœur, ami, j'ai ſçu mal triompher;
Ma tendreſſe renaît, je n'ai pu l'étouffer.
Mon feu s'étoit caché ſous le nom de l'eſtime,
Je le croyois éteint, le péril le ranime.
D'une ſimple pitié je ne ſuis point ému:
Je tremble, je frémis en amant éperdu.
Hercule défend moins, dans l'ardeur qui le preſſe,
L'épouſe d'un ami, que ſa propre maîtreſſe.
Nul monſtre juſqu'ici ne m'a ſçu réſiſter,
Et l'amour eſt le ſeul que je n'ai pu dompter.
Je rougis de moi-même & du trait qui me bleſſe;

Je voudrois me cacher ma honteuſe foibleſſe.
Depuis mon arrivée, agité, furieux,
C'eſt peu que je pourſuive un Pontife odieux,
Ma flamme ſacrilége attaque les Dieux même;
Elle oſe ſoupçonner leur juſtice ſuprême;
Elle allume en mon ſein mille projets cruels,
Immole leur Miniſtre & briſe leurs Autels.
Elle ſeule combat, balançant la victoire,
Ma vertu, ma raiſon, mon devoir & ma gloire.

LICAS.

Je reconnois Hercule à ces nobles tranſports,
Et tout eſt grand en lui, juſques à ſes remords.
Il juge ſon amour avec un œil ſévère,
Et s'accuſe d'un feu qui n'eſt qu'involontaire.

HERCULE.

Loin de m'empoiſonner par tes diſcours flatteurs,
Peins-moi plutôt ce feu des plus noires couleurs.
Je ne ſuis point de ceux dont le front téméraire
S'applaudit de montrer une flamme adultère,
Qui mettent lâchement leur bonheur ſouverain
A ſéduire un objet dont un autre a la main;
Et prompts à publier leur indigne victoire,
Du déshonneur d'autrui, s'oſent faire une gloire.
D'un triomphe ſi bas mon cœur n'eſt point flatté,
Et le crime jamais ne fit ma vanité.

LICAS.

Mais, quoi! laiſſerez-vous immoler l'innocence?

HERCULE.

Non; mon devoir m'oblige à prendre ſa défenſe,
Et je dois protéger deux époux malheureux
Qui s'aiment tendrement, & raſſemblent en eux,
Tout ce que la vertu peut avoir d'eſtimable.
Dans Alceſte, je vois une épouſe adorable,
Dont l'amour, le courage, égalent les attraits:
Dans Admete, un grand Roi, pere de ſes Sujets.
De quelque part ici que mon œil ſe promene,
Tout condamne l'Oracle, & parle pour la Reine.

LICAS.

Si quelqu'un doit calmer le céleſte courroux,
Fils du Maître des Dieux, qui le peut mieux que vous?
Vous qui devant, Seigneur, dans le Ciel prendre place,
Entre ces Dieux & vous, voyez ſi peu d'eſpace.

HERCULE.

Viens, ſuis-moi dans le Temple où je vais les prier;
Je connois polidecte, & dois m'en défier.

SCENE II.

HERCULE, ADMETE, LICAS.

HERCULE.

OU courez-vous, Seigneur, plein d'un trouble funeſte ?

ADMETE.

Expirer ſur l'Autel, & prévenir Alceſte.
Je viens de la quitter, percé de ſes douleurs.
Ceſſez, m'a-t-elle dit, me baignant de ſes pleurs,
Ceſſez de diſputer à ma tendreſſe extrême,
La gloire de ſauver le jour à ce que j'aime ;
Et ne me forcez pas, par de plus longs délais,
A répandre mon ſang moi-même en ce Palais.
Je ne puis plus tenir contre de telles armes ;
Il faut, par mon trépas, terminer tant d'allarmes,
Et, ſans laſſer le Ciel par d'inutiles vœux,
Je cours.....

HERCULE.

Prince, arrêtez, ne quittez point ces lieux :
Que, par votre vertu, votre ame raſſurée
Calme le déſeſpoir où je la vois livrée :

Attendant que par moi le Ciel ſoit conſulté,
Et que j'aye aux Autels, percé la vérité.
Souvenez-vous qu'en tout, les Dieux juſtes & ſages
N'ont fait les grands revers que pour les grands courages.
Notre vertu languit dans la proſpérité,
Et ne brille jamais que par l'adverſité.
Les traverſes toujours nous font ce que nous ſommes,
Et ſans elles, Seigneur, il n'eſt plus de grands hommes;
Et ma force, en un mot, puiſqu'il faut me citer,
C'eſt, grace à leur ſecours, qu'elle vient d'éclater.
Sans les ordres cruels du tyran Euriſthée,
Sans l'effort redoublé de Junon irritée,
Je n'aurois point livré tant de combats divers,
Et ſerois inconnu peut-être à l'Univers.
Mais vous-même, Seigneur, en des tems ſi funeſtes,
Sans les traits rigoureux des vengeances céleſtes,
Pour vos Peuples mourans vous ſeriez-vous offert?
Et d'un honneur nouveau vous ſeriez-vous couvert?

ADMETE.

Seigneur, quelle vertu ſeroit inébranlable,
Et pourroit réſiſter au revers qui m'accable?
Mon Epouſe, pour moi, veut courir au trépas,
Et moi je le verrai, ſans prévenir ſes pas!
Non, vous allez au Temple, & je prétends vous ſuivre,

Fléchir les Dieux pour elle, ou bien ceſſer de vivre.

HERCULE.

Ah! Prince, autant que vous je me ſens attendrir,
Et moi-même je veux la ſauver ou périr.
Je ſors ſans plus attendre, & d'une voix preſſante.....

ADMETE.

Mon frere nous prévient, & ſon front m'épouvante.

SCENE III.

HERCULE, ADMETE, POLIDECTE, SUITE, LICAS.

HERCULE.

QUe vient nous annoncer ce regard plein d'effroi?
Qui vous ramene ici? Parlez, répondez-moi.

POLIDECTE.

Que ne puis-je garder un éternel ſilence?
Tous les Dieux ont fermé l'oreille à la clémence;
De vous le déclarer ils m'ont preſcrit la loi.
Prince, pour prix du jour qu'ils accordent au Roi,
Ils veulent qu'en leur Temple on ſacrifie Alceſte:
Tout autre ſang déplaît à la fureur céleſte.
Admete, s'il s'offroit, ſe verroit refuſé.
Tel eſt l'ordre du Ciel.

ADMETE.

A-t-il tout épuiſé?

POLIDECTE.

Rien n'a pu le calmer, encens, larmes, priere.

ADMETE.

Si j'étois criminel, ſeroit-il plus ſévère?

(*A Hercule.*)

Seigneur, je vous implore une ſeconde fois :
Qu'Hercule ſoit l'arbitre & des Dieux & des Rois.
Pour ne plus la quitter, je vole vers la Reine,
Et j'attends qu'aux Autels vous déſarmiez leur haine.
Satisfaits de ma mort, qu'ils ſe laiſſent fléchir,
Ou je jure par eux de leur déſobéir.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

POLIDECTE, HERCULE, SUITE.

POLIDECTE.

JE frémis du ſerment qu'Admete vient de faire.
Malheureux! Il ne fait qu'enflammer leur colere :
Il a recours à vous, mais vos efforts ſont vains.
Que peut contre les Dieux la force des Humains?

HERCULE.

Autant que leur rigueur, votre retour m'étonne.
Avez-vous oublié qu'Hercule vous ſoupçonne?
Songez-vous que le Ciel, quand il eſt irrité,
Avec meſure & poids, doit être conſulté?
Soyez prompt, quand il faut annoncer ſa clémence;
Mais lent, quand vous devez confirmer ſa vengeance.
Je ne ſçais quel motif vous règle & vous conduit;
Mais mon ſoupçon ſur vous s'accroît & s'affermit.

POLIDECTE.

L'intérêt des Autels eſt le ſeul qui m'attire,
Et j'obéis au Ciel qui me preſſe & m'inſpire.
Vous ne devez, Seigneur, vous en prendre qu'à lui.

Mais que dis-je? Plutôt, ſe montrant notre appui,
Le Fils de Jupiter devroit donner l'exemple,
Et reſpecter en nous la majeſté du Temple,
Les Dieux que nous ſervons, & dont il eſt ſorti.

HERCULE.

Je connois mon devoir ſans en être averti,
Et loin de m'effrayer de vos regards ſiniſtres,
Je ſçais d'avec les Dieux diſtinguer leurs Miniſtres.
J'adore les premiers, ſans rien examiner;
Quant aux autres, j'attends pour me déterminer.
S'ils font voir les vertus de leurs Maîtres ſuprêmes,
S'ils en ont la clémence, ils ſont des Dieux eux-mêmes.
Oſent-ils s'écarter de cet étroit chemin:
Ils ſemblent dépouillés de ce titre divin.
Un Prêtre, en les ſervant, alors les déshonore:
Il vante leur pouvoir, ſa bouche les implore;
Mais ſon cœur la dément, & par ſes actions,
Plus qu'aux Dieux qu'il invoque, immole aux paſſions.
Votre ame ambitieuſe uſurpe leur puiſſance,
Partage leur encens, fait taire leur clémence;
Et vous oſez vous rendre, abuſant de vos droits,
Les idoles du Peuple & les tyrans des Rois.
Polidecte m'oblige à tenir ce langage,
Et force ma raiſon à percer le nuage.

Son reproche eſt injuſte, il mérite le mien ;
Je ſuis dans mon devoir, il eſt ſorti du ſien.

POLIDECTE.

Quel que ſoit le ſoupçon que vous faites paroître,
Polidecte, à ces traits, doit peu ſe reconnoître ;
Et quoi que contre moi vous puiſſiez publier,
Ma conduite ſuffit pour me juſtifier.
A décider des cœurs, votre ame eſt un peu prompte.
Non que je veuille ici, Seigneur, vous rendre compte.
Le Ciel eſt mon ſeul maître ; il ſeroit offenſé,
Si juſques à ce point je m'étois abaiſſé.
Je ſoutiens mieux ſes droits : ainſi vous devez croire
Que, ſi je vous réponds, ce n'eſt que pour ſa gloire.
Eh ! ſur quels fondemens, & par quelles raiſons
Formez-vous contre moi ces indignes ſoupçons ?
Eh ! que m'importe à moi le trépas de la Reine ?
Si j'écoutois l'orgueil, ſi je ſuivois la haine,
De la ſoif de regner ſi j'étois embraſé,
A voir périr le Roi me ſerois-je oppoſé ?
N'aurois-je pas plutôt, pour occuper ſa place,
Laiſſé tomber ſur lui le coup qui le menace ?

HERCULE.

Je ne puis démêler vos détours captieux ;
Votre main ſçait cacher la lumière à mes yeux :

Mais quoiqu'un art profond voile votre conduite,
J'ai vu que, par vos dons une troupe ſéduite,
Dans Lariſſe aujourd'hui, vous avoit élu Roi:
Pour former des ſoupçons, c'en eſt aſſez pour moi.

POLIDECTE.

Ah! ce n'eſt pas, Seigneur, ſur une conjecture
Qu'on fait à mes pareils cette mortelle injure.
Mais parlez: eſt-ce à vous de ſoupçonner mon cœur,
Vous, malheureux, brûlant d'une coupable ardeur;
Et de qui les deſirs allument le tonnerre
Qui, tout prêt d'éclater, gronde ſur cette terre;
Vous, que l'intérêt ſeul d'un adultère amour
Pour l'Epouſe d'Admete anime dans ce jour?
N'accuſez que vous ſeul de ſon ſort déplorable;
Vous en êtes la cauſe, & la cauſe coupable.
Le Ciel vous en punit dans toute ſa rigueur,
Et ce n'eſt pas ma main qui doit percer ſon cœur.
Pour cet emploi funeſte, il a fait choix d'une autre.

HERCULE.

Eh! quel bras l'oſera ſacrifier?

POLIDECTE.

Le vôtre.

HERCULE.

Mon bras! Ah! malheureux! qu'oſez-vous m'annoncer?

POLIDECTE.

Ce que les Immortels viennent de prononcer.
Ils parlent par ma voix.

HERCULE.

Non, je ne ſçaurois croire
Que le Ciel, à ce point, veuille flétrir ma gloire;
Que ſur la Vertu même il veuille ſe venger.
Grands Dieux! de tant d'horreurs je n'oſe vous charger.
Votre organe, ſans doute, en eſt lui ſeul coupable,
Et groſſit à mes yeux votre haine implacable.
Il ſe remet ſur moi du ſoin de la ſervir,
Et ma juſte fureur ne peut ſe contenir.
Je ne verſe du ſang que pour punir le crime:
Si je ſuis le Miniſtre, il ſera la victime.
Malgré la dignité dont il eſt revétu,
On verra ſur l'Autel tout ſon ſang répandu:
Il ſervira d'exemple à tout Prêtre perfide,
Qui de meurtre & de ſang montre ſon cœur avide,
Et qui la foudre en main peignant toujours les Dieux,
Rend leur pouvoir injuſte & leur culte odieux.

POLIDECTE.

Duſſiez-vous m'immoler, ſans plus long-tems attendre,
Au nom de Jupiter, je dois vous faire entendre

Que votre réſiſtance allume ſon courroux,
Et j'étends ma pitié juſqu'à trembler pour vous.
Une ſainte fureur s'empare de mon ame :
Votre pere lui-même & m'agite & m'enflamme.
D'attendre ſi long-tems, le Ciel eſt indigné.
Avant que par la nuit le jour ſoit terminé,
Si la Reine n'expire, & par la main d'Hercule,
S'il n'éteint dans ſon ſang la flamme dont il brûle,
Tremblez. Le Ciel vengeur, ſur ces funeſtes lieux,
Fera bien-tôt pleuvoir un déluge de feux ;
Et les mers, franchiſſant leurs digues inutiles,
Inonderont nos champs, ſubmergeront nos villes.
Quel ſpectacle ! Je vois, ſous ce mur embrâſé,
Le Fils de Jupiter par la foudre écraſé.
Il eſt exclu des Cieux, privé de ſépulture,
Jouet des Immortels, rebut de la Nature.
Admete, alors, Admete aura beau les prier,
Il verra notre perte, & mourra le dernier.
(*Il ſort avec ſa ſuite.*)

HERCULE.

Retenez le Grand-Prêtre ; il peut, dans ſa furie,
Soulever contre nous toute la Theſſalie.

SCENE

SCENE V.

HERCULE *ſeul.*

QUel coup il m'a porté ! Par quels ſecrets avis
A-t-il pu de mon cœur pénétrer les replis ?
Dieux ! auriez-vous parlé par ſa voix redoutable ?
Et ſerois-je l'auteur.... Ah ! ce doute maccable.
Quand il eſt criminel, malgré tous ſes efforts,
Qu'un cœur né vertueux éprouve de remords !
Mais quoi ! le Ciel eſt juſte ; il ſçait, fuyant la Reine,
Que j'ai tout fait pour rompre une funeſte chaîne.
Le jour même où l'hymen me l'ôta ſans retour,
Sans pouvoir le dompter, j'enchaînai mon amour.
Je ſoumis au devoir mon ame trop ſenſible,
Et de tous mes travaux, ce fut le plus pénible.
Ah ! la raiſon m'éclaire & chaſſe ma terreur :
J'ai défendu la Reine avec trop de chaleur ;
Et m'ayant ſoupçonné, le fourbe, avec adreſſe,
A ſçu, par ſes diſcours, pénétrer ma tendreſſe.
Mon trouble, mes regards, l'ont ſans doute éclairé,

Et ce ſont là les Dieux qui l'auront inſpiré.
Oui, c'eſt trop m'effrayer des menaces d'un traître.
Par une impreſſion dont on n'eſt pas le maître,
Leur voix, au fond des cœurs, porte un frémiſſement
Qui naît de la ſurpriſe, & que l'eſprit dément.

SCENE VI.

HERCULE, IRCAS.

IRCAS.

TOus les Theſſaliens, Seigneur, ont pris les armes.
Adraſte eſt à leur tête, il accroît leurs allarmes ;
Leur peint, dans ce Palais, le Grand-Prêtre enchaîné,
Les Dieux déſobéis, leur culte abandonné,
Et, pour les écraſer, la foudre toute prête,
Si, mourant ſur l'Autel, Alceſte ne l'arrête.
Il vous nomme l'auteur des vengeances des Cieux ;
Et le Peuple qui croit ce Chef ſéditieux,
Veut, la force à la main, dans l'effroi qui l'entraîne,
Arracher de ces lieux le Pontife & la Reine.

HERCULE.

Les traîtres méritoient un Tyran, non un Roi :
Mais je cours les combattre, & je ne veux que moi.

Peuple lâche & trop prompt à ſe laiſſer ſéduire,
Qui punit les Tyrans, ſçaura bien te réduire.

FIN du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUel ſpectacle, Seigneur, offre-t-on à mes yeux ?
On vous retient captif dans ces profanes lieux !
De douleur & d'effroi vous m'en voyez ſaiſie.
Vous ſeriez libre, hélàs ! ſi j'étois obéie,
Et mon ſang, par vos mains, répandu ſur l'Autel,
Laveroit au plutôt cet outrage mortel.
Du plus ſanglant trépas l'appareil redoutable
N'a rien qui m'épouvante, & qui ſoit comparable

A l'horreur d'une vie exécrable à mes yeux,
Que pourſuit tout l'Etat & qu'attendent les Dieux,
Que je dois aux efforts d'un attentat impie,
Et qui, contre ſon Prince, arme la Theſſalie.

POLIDECTE.

Madame, je vous plains. Si je ſuis outragé,
Avant la fin du jour, je ſerai trop vengé:
Déja le bras des Dieux à frapper ſe diſpoſe.

ALCESTE.

Ah! de tant de malheurs, c'eſt moi qui ſuis la cauſe:
J'irrite leur colere, & le jour que je voi
Remplit le Ciel d'horreur, & la Terre d'effroi.
Je dois ſeule aſſouvir ſa vengeance ſuprême,
Et je ſens qu'il me porte à m'immoler moi-même.
Le Fils de Jupiter réſiſte, mais en vain;
Au défaut de ſon bras, je puis armer ma main.
Pour me rendre aux Autels, l'inſtant me favoriſe;
On voit regner par-tout le trouble, la ſurpriſe;
Et repouſſant l'effort du Peuple furieux,
Hercule & mon Epoux ſont abſens de ces lieux.
Je cours exécuter ce que mon cœur projette,

Vous mettre en liberté, ſauver les jours d'Admete;
Terminer, par ma mort, un combat odieux,
Et calmer, d'un ſeul coup, nos Peuples & nos Dieux.
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

POLIDECTE *ſeul.*

Dans le piége fatal, au gré de mon envie,
Je vois courir enfin ma mortelle ennemie.
Seconde mes projets, Fortune ! exauce-moi.
Mon ſort eſt dans tes mains, je n'implore que toi ;
Fais qu'Hercule accablé ſuccombe ſous le nombre,
Qu'Admete, en combattant, accompagne ſon ombre ;
Qu'il me ſoit immolé par ſes propres Sujets,
Et que l'évènement couronne mes forfaits.
Mais duſſé-je éprouver ta fatale inconſtance,
Dût Hercule des Grecs vaincre la réſiſtance,
Dût mon frere avec lui, déſarmant leur fureur,
Echapper à leurs coups, & revenir vainqueur,
En cet inſtant propice, Alceſte qui s'immole,
Répare ma diſgrace, & de tout me conſole,
Au Trône deſiré ſa mort m'ouvre un chemin,
Et la nuit que j'attends, ſert mon premier deſſein.

Oppoſons mon courage au péril qui me preſſe,
Et chaſſons les remords enfans de la foibleſſe.
Forcé par mon malheur ; j'ai fait ce que j'ai dû :
Le crime a ſes héros ainſi que la vertu.
Je ſçaurois..... Mais on vient : Juſtes Dieux ! c'eſt mon frere :
Ah ! je lis dans ſes yeux, que le ſort m'eſt contraire.

SCENE III.

ADMETE, POLIDECTE, GARDES.

ADMETE, *ſans voir Polidecte.*

LA paix regne par-tout ; & ſuccède à l'effroi,
Mon lâche Peuple a fui devant Hercule & moi.

POLIDECTE, *à part.*

Qu'entends-je ? Mais cachons ma douleur à ſa vue.

ADMETE.

Raſſurons au plutôt mon épouſe éperdue.

POLIDECTE.

Eh ! bien, avez-vous mis le comble à vos forfaits ?
Revenez-vous couvert du ſang de vos Sujets ?
Armé contre les Dieux & contre la Patrie,
Vous applaudiſſez-vous d'une victoire impie ?
Il ne vous reſte plus qu'à briſer leurs Autels,
Qu'à livrer leur Miniſtre à des tourmens cruels,
Qu'à renverſer leur Temple, attendant que leur foudre
Embraſe ce Palais & vous réduiſe en poudre.

A force d'attentats ; méritez leur courroux,
Et par votre fureur, juſtifiez leurs coups.

ADMÈTE.

Quel eſt donc ce diſcours ? M'oſez-vous faire un crime
D'avoir ſçu me ſervir d'un pouvoir légitime ?
Et d'avoir repouſſé d'infidèles Sujets
Qui venoient m'attaquer juſques dans mon Palais ?
Je me ſuis vu par eux contraint de me défendre,
Et, ſans bleſſer les Dieux, mon bras eût pu répandre
Le ſang d'un Peuple ingrat qui méconnoît ſon Roi,
Et qui vouloit m'ôter le jour qu'il tient de moi.
Mais je n'ai conſulté que ma ſeule clémence ;
Content de mettre un frein à ſa lâche inſolence,
Sans répandre ſon ſang ; j'ai déſarmé ſa main.
Qui s'immole pour lui, n'eſt pas ſon aſſaſſin.

POLIDECTE.

Le Peuple eſt déſarmé ; mais du Ciel invincible
Avez-vous enchaîné la colere terrible ?
Hercule, ſignalant ſes efforts criminels,
Croit-il avoir en eux dompté les Immortels ?
Vous n'avez fait tous deux que groſſir ſa vengeance,

Et vous avez manqué vous ſeul d'obéiſſance.
N'accuſez point les Grecs d'être ſéditieux,
Nos premiers Souverains, ſont les maîtres des Cieux.
Ce Peuple a dû s'armer pour leur cauſe immortelle;
Vous, qui l'avez vaincu, vous êtes le rebelle.
Les Rois ſont, comme nous, ſoumis à leurs décrets,
Et vous n'êtes, des Dieux, que les premiers Sujets.
Ces Dieux veulent qu'en vous l'Univers les contemple,
Et s'ils vous font regner, c'eſt pour donner l'exemple.

ADMETE.

Ah! c'eſt trop m'éblouir par de fauſſes couleurs,
Et trop m'épouvanter des céleſtes fureurs:
J'ai long-tems combattu, mais vous forcez mon ame
A ſoupçonner enfin l'ardeur qui vous enflamme.
Quiconque eſt innocent, quiconque eſt vertueux,
Dans le fond de ſon cœur, peut conſulter les Cieux.
Je le ſuis, & leur voix me dit que leur vengeance
Pourſuit toujours le crime, & jamais l'innocence.
J'ai lieu d'appréhender que, ſous le nom des Dieux,
Vous n'ayez pour vous-même armé les factieux.

Vous prenez leur défenſe avec trop d'artifice,
Et peut-être leur Chef n'eſt que votre complice.
Quoi qu'il en ſoit, le traître eſt puni maintenant,
Et ſous le bras d'Hercule, expire en ce moment.
Ce Héros doit, au Temple, interroger ſon pere,
Et pénétrer l'horreur de ce ſombre myſtère.
J'attends de voir par lui le voile déchiré,
Et je tremble, ſur vous, d'être trop éclairé.

SCENE IV.

ADMETE, POLIDECTE, IRCAS.

IRCAS.

AH! pardonnez, Seigneur, à mon déſordre extrême;
Mais la Reine eſt au Temple, & s'immole elle-même.

ADMETE.

Ah! Ciel!

IRCAS.

J'ai vu courir Hercule à ſon ſecours;
Mais je crains qu'elle n'ait déja tranché ſes jours.

POLIDECTE.

Rendez grace à ſa mort.

ADMETE.

Je ſuivrai ſon exemple;
Mon ſang, après le ſien, va couler dans le Temple.
Vous n'avez aujourd'hui demandé, juſtes Dieux!
Qu'une ſeule victime, & vous en aurez deux.

IRCAS.

On vient. Ah! c'eſt Hercule; il a ſauvé la Reine:
Je la vois qui le ſuit.

POLIDECTE, *à part.*

O Fortune inhumaine!

SCENE V & derniere.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE, POLIDECTE, SUITE.

HERCULE, *à Admete.*

J'Ai, pour ſauver ſes jours, heureuſement volé,
Et le crime, Seigneur, eſt enfin dévoilé.
Son ame eſt détrompée.

ADMETE.

En croirai-je ma vue?
Alceſte!....

ALCESTE.

Cher Epoux!....

ADMETE.

Vous m'êtes donc rendue!

HERCULE, *appercevant Polidecte.*

Perfide! oſes-tu bien te montrer à mes yeux?
Et peux-tu ſoutenir la lumière des Cieux?
Adraſte n'a rien fait qu'inſpiré par ta rage,
Et de tant de fureurs, ton oracle eſt l'ouvrage.
Expirant ſous mes coups, le perfide a parlé,
Et preſſé de remords, il m'a tout révélé.

Ton crime eſt découvert par ton propre complice.
Malheureux ! de ton Roi redoute la juſtice.

POLIDECTE.

Il ſuffit ; je n'attends ni grace, ni pitié,
Et je ſuis convaincu, mais non pas effrayé.
Prévoyant mon Arrêt, ſans qu'on me le prononce,
(*Il ſe tue.*)
J'en brave la rigueur, & voilà ma réponſe.
Au Trône paternel je n'ai pu parvenir ;
C'eſt-là mon plus grand crime, & je ſçais m'en punir.

ALCESTE.

Quelle fureur !
(*On emporte Polidecte.*)

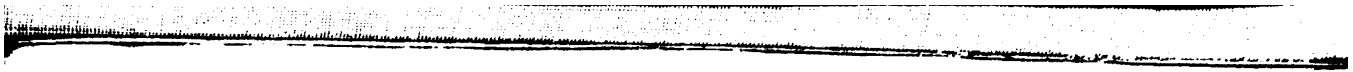
ADMETE.

Après une action ſi noire,
Périſſe avec ſon nom, ſon affreuſe mémoire.

HERCULE.

Dieux ! avec tant de force & d'intrépidité,
Que n'avoit-il un cœur à la vertu porté ?

FIN.



NOV 5 - 1932